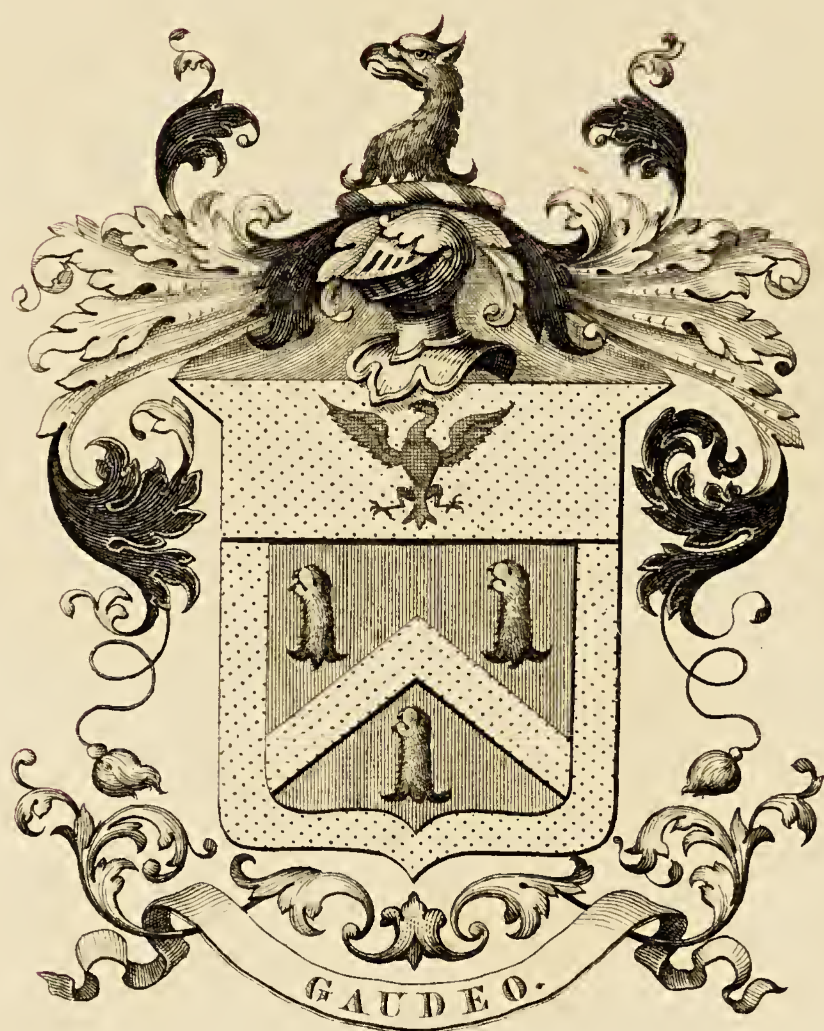

GAUDEO.

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DES ETATS-UNIS.

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DES ÉTATS-UNIS,

A BATH, WINCHESTER,

DANS LA VALLÉE

DE SHENANDOHA,

etc. etc. etc.

Pendant l'Été de 1791.

PAR FERDINAND-M. BAYARD.

Un objet plus doux invitait mon esprit à la contemplation; c'était le bonheur d'hommes simples vivant dans l'abondance des choses premières. *P.* 31.

A PARIS.

Chez COCHERIS, Imprimeur-Libraire, cloître Benoît, n°. 352, Section des Thermes.

AN CINQUIÈME DE LA RÉPUBLIQUE. (1797, vieux style).

INTRODUCTION.

JE me suis proposé de peindre les mœurs des Américains et leurs habitudes domestiques. Je crois avoir rempli ma tâche; mais une autre plus difficile se trouvait inséparable de la première; c'étoit d'éviter la monotonie que la régularité des traits présente. Il suffisait d'être impartial et observateur médiocre pour le premier objet; le second demandait des talens, une imagination vive, un goût exercé.

L'homme ne nous intéresse vivement que quand il est passionné; ou que l'originalité de ses traits pique notre curiosité : hors ces deux cas, il est si semblable à lui-même, si uniforme, que ce n'est pas la peine de lire un ouvrage qui ne fait que

nous retracer le spectacle dont nous jouissons chaque jour.

Un peuple doux et simple intéresse un moment; c'est un ruisseau limpide qui fuit lentement et sans murmure; mais nos goûts sont tellement altérés, que cette aimable uniformité deviendrait bientôt insipide : il faudrait donc, sous peine d'ennuyer, présenter l'histoire morale d'un peuple comme celui-là, dans le plus court espace possible. Il faudroit encore dédommager l'amour-propre du lecteur, continuellement choqué par des comparaisons qui ne sont pas à son avantage.

Tous les voyageurs ont eu l'attention de faire des rapprochemens, et comme ils étaient lus par des hommes qui étaient juges et parties, ils ont eu l'art de satisfaire l'amour-propre, lors même qu'il semblait devoir être le plus vivement offensé. Un anglais

fait des caricatures pour conserver à ses concitoyens l'imaginaire supériorité dont ils se vantent.

Crèvecœur, Chatelux et Brissot ont publié des ouvrages sur les États-Unis. Le premier donna plus à la fiction qu'à la vérité, et le second ne s'occupant que des rapports qui intéressaient les désœuvrés d'une nation vieillie, a placé les Américains sous un point de vue qui ne leur convenait point. C'était un moyen infaillible de mettre les rieurs du côté du courtisan. Chatelux a écrit avec un ton de suffisance qui laisse l'empreinte de l'ironie sur tout ce qu'il touche. Avec tous ces défauts, il est plus instructif que Crèvecœur : celui-ci écrivit un roman très-agréable, que le docteur Franklin a pris la peine de censurer (1). « C'est au même

(1) Recherches historiques et politiques sur les États-Unis.

» principe (sa simplicité), dit le
» docteur, qu'il faut attribuer son
» affection pleine de partialité pour
» les Quakers, peut-être parce que
» le peu de Quakers qu'il aura vus
» dans son voisinage auront été tels
» qu'il les décrit », et dans un autre
» endroit, il ajoute : « Il ne faut pas
» croire que ce qu'on peut dire avec
» vérité d'une partie des États-Unis,
» on le puisse dire de toutes. Un
» européen qui s'attendrait à trouver
» dans la ville de Philadelphie, dans
» son voisinage, ainsi que dans les
» autres parties les plus habitées de
» la Pensilvanie, les mœurs dont
» le cultivateur américain a fait la
» peinture, se tromperait singulière-
» ment; mais quiconque aura voyagé
» en Europe et remarqué la diffé-
» rence considérable qui se trouve
» seulement dans la même province,

» entre les mœurs des grandes villes,
» celles des villages, des campagnes
» ouvertes, et sur-tout celles des ha-
» bitans des montagnes, qui vivent
» clair-semés, n'aura pas de peine
» à se représenter à-peu-près ce
» qu'elles sont dans les États-Unis ».

M. Jefferson m'écrivait en 1788 :
« M. de Crèvecœur vous a fait voir
» notre beau côté; je prends la li-
» berté de vous envoyer une petite
» brochure de M. Franklin, où vous
» verrez que tout n'est pas de ce ca-
» ractère-là chez nous. Enfin qu'aussi
» bien que les autres nous avons du
» bon et du mauvais. Il serait sage
» de l'examiner de plus près avant
» de se décider tout-à-fait ».

Brissot, réunissant aux vues du moraliste celles de l'homme d'état, a embrassé un champ plus vaste, et présente des résultats très-intéressans.

Ami des constitutions libres, des goûts simples, des bonnes mœurs, il était fait pour bien observer un peuple neuf, et il a saisi avec justesse l'ensemble de ses traits. La partie de son ouvrage, consacrée au commerce, est complette; elle fait oublier celui du lord Sheffield (1), très-estimé en Angleterre, et dont les négocians de Rouen ont fait imprimer la traduction. On peut lui reprocher sa partialité pour les Quakers; mais elle est d'autant plus excusable, qu'il avait été leur défenseur. C'est ainsi que quelques ames se lient elles-mêmes, quand elles chargent les autres des liens de la reconnaissance. Si l'auteur du *Nouveau Voyage dans les États-Unis* exagéra les torts des Presbytériens, s'il essaya de justifier l'oppo-

(1) Observations on the commerce, etc.

sition des Quakers à la glorieuse révolution de l'Amérique du Nord, s'il accusa le vertueux *Joseph Reed*, c'est qu'il fut circonvenu et trompé par ceux-là même, qui lui devaient la vérité plus qu'à tout autre. Il est d'ailleurs presqu'impossible de voyager sans être déçu, quand on est précédé d'une réputation littéraire : elle attire autour du savant voyageur une foule de philosophes spéculatifs qui connaissent parfaitement les cieux, mais qui tombent à chaque pas qu'ils font dans les ruelles de leur petite ville.

> Ignotis errare locis, ignota videre
> Flumina gaudebat; studio minuente laborem.

C'est ainsi que j'ai voyagé pour le lecteur. Mon ouvrage est une collection de tableaux rangés par ordre de dates. Cependant, si parmi ces tableaux il s'en trouvait quelques-uns

assez intéressans par le dessein ou le coloris pour exciter le sentiment d'une généreuse rivalité, j'aurais été très-utile.

Les Européens, pénétrés de l'*estime sur parole* dont jouit William Penn, seront peut-être choqués de la sévérité avec laquelle j'ai traité ce personnage célèbre : ils penseront que le témoignage isolé du *Planteur de Maïs* ne suffisait pas ; alors j'invite mes Aristarques à lire le géographe Morse ; ils verront que le bon Penn, quelqu'occupé qu'il fût des biens spirituels, ne négligeait pas ceux de ce monde ; que loin de sa colonie, il s'occupait des moyens d'y conserver son autorité, et que le choix de ses lieutenans a toujours été très-malheureux pour les colons et pour sa réputation. La similitude qui se trouve entre la conduite de Penn

et celle de Didon m'a paru porter un caractère d'évidence qui m'aurait suffi sans l'autorité de M. Morse et celle de plusieurs citoyens des États-Unis, recommandables par leur probité et leur sagesse. Le malheureux chef des Delawares n'avait certainement pas lu l'Enéide, et ne pouvait y puiser une calomnie; mais William Penn, qui l'avait traduite pendant ses études dans l'Université de Cambrige, a pu se rappeller cette supercherie quand il fit des affaires avec les Indiens. Pourquoi contrister ses admirateurs en levant la draperie qui cachait des imperfections? L'illusion étoit si douce, si innocente! Eh! pourquoi sacrifier la vérité à un homme quel qu'il soit? Que d'erreurs et de vices ont été sanctifiés par des apothéoses prématurées! Combien d'hommes ont composé avec tel

vice, parce que des historiens courtisans ou faibles en voilèrent la laideur par respect pour le héros dont il souilla la vie ? Le siècle des béatifications est passé. Les hommes de celui-ci n'obéissent qu'à la raison, et citent à son tribunal ces demi-dieux qu'adora l'ignorante et superstitieuse antiquité.

Je n'ai pas parlé du général Washington, parce qu'il appartient à l'histoire. C'est un de ces mortels que la fortune a trop élevés pour que ses contemporains le jugent avec équité. Il est loué et censuré outre mesure. Sa réputation est un problême que chaque parti veut résoudre avec des données différentes. Sa piété lui a gagné un grand nombre de partisans. Ses travaux militaires lui ont créé des rivaux, et la critique s'évertue sur les défaites que sa mauvaise étoile

multiplia. Son influence politique l'entoure de gens remuans, qui sement par-tout la vénération feinte ou vraie qu'ils affichent. Sa réserve lui a fait une grande réputation de sagesse, et lui donne un extérieur d'élévation qui plaît aux amis de l'inégalité, comme il en impose à la foule. Washington devait jouer un grand rôle chez un peuple simple, modeste et religieux. Je l'ai toujours vu corriger, par l'humilité de son maintien, le faste dont sa politique ou ses goûts l'entouraient. Le célèbre général Lee était l'ennemi du président, qui en compte plusieurs autres dont les talens et la réputation sont d'un grand poids.

En exprimant mes justes regrets sur la perte de quelques hommes qui appartiennent à la révolution française, je me suis exposé aux re-

proches de leurs partisans pour ne les avoir pas exclusivement loués. Voici ma réponse : Toutes les victimes généreuses, dont le sang a rougi l'échafaud pour la cause de la liberté, ne m'intéressent que par les efforts qu'elles firent pour la fixer dans ma patrie. Je prends envers elles le caractère impartial de la postérité, qui passera rapidement et avec douleur sur leurs querelles fatales, pour lire avec transport et reconnaissance l'histoire de leurs travaux communs contre la tyrannie. Je les unis dans mon amour, comme elles le sont par la mort, comme l'aristocratie les unit dans sa haine, comme nos descendans les réuniront pour les bénir. Le sentiment de la reconnaissance l'emporte sur celui des rivalités, et j'ai oublié les torts pour livrer mon cœur tout entier au culte que nous

devons aux fondateurs de la Républi-que. Quand la patrie reconnaissante leur élevera-t-elle des statues (1)? Quel beau jour que celui où nos Brutus, nos génies libérateurs, sortant pour ainsi dire de la tombe, respireront parmi nous dans leur images! Le Panthéon couvre de sa masse élégante les froides cendres des grands hommes : là ils sont morts ; mais sur les places publiques ils vivent, ils conseillent, ils commandent.

Il y a des crimes si atroces, qu'ils font un déshonneur de la reconnaissance : tels furent ceux d'un homme (2) *dont la langue impie se souilla du sang des patriotes. Il dévora les hommes courageux, les*

(1). Il est honteux que leurs veuves soient obligées de publier leur honorable indigence, et demandent ce qu'on devrait leur offrir.

(2). La république de Platon. L. 8.

adorateurs de la liberté, après avoir usurpé le titre d'incorruptible. Il dédaignait le mépris, l'estime, la haine ou l'amour, pourvu qu'on le craignît et qu'on tremblât quand il commandait. Je l'ai nommé un homme, mais ce n'étoit qu'une bête féroce, et son nom m'inspire trop d'horreur pour que je le trace.

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DES ÉTATS-UNIS.

CHAPITRE PREMIER.

DANS les États-unis, comme en Europe, les eaux ne sont pas visitées par les seuls malades. Les plaisirs, le désœuvrement y attirent les personnes les mieux portantes et les plus robustes; mais en Amérique, l'insalubrité de l'air dans les villes, pendant les chaleurs excessives de la canicule, est un motif de plus pour s'y rendre. Les mois de juin, juillet et août sont funestes à l'enfance: l'âge mûr redoute leur dangéreuse influence, et tous vont chercher la fraîcheur des

bois, des montagnes, et un air plus pur.

Bath, situé à 120 mille de Baltimore, et à 36 de la belle vallée de Shenandoha, m'offrait un point de halte et de départ pour visiter cette contrée fertile, où sous un ciel presque toujours serein, les habitans cultivent une terre généreuse qui récompense avec libéralité les plus légers efforts de l'industrie humaine.

Je voulais voir cette terre promise, du sein de laquelle s'élève une population innombrable d'hommes robustes, aisés et heureux, qui franchissant bientôt les limites de la vallée, se déborderont sur tout ce qui les entoure et fertiliseront de vastes déserts.

Comme je désirais connaître le peuple américain, avant de revenir dans ma patrie, je pensai que c'était dispersé, qu'il fallait l'observer; que c'était sous ses toits rustiques, dans l'isolement de ses forêts, sur la cime élévée de ses montagnes, que je pourrais saisir ses traits caractéristiques, et non dans les villes où tout est imitation, où les habitans communiquent sans cesse avec l'Europe, restent tou-

jours imbus des préjugés anglais, et portent dans leurs habitudes, comme dans leurs opinions, les traces des fers qu'ils eurent le courage de briser. Comment connaître d'ailleurs la grandeur future des Nations, apprécier leurs ressources présentes, en calculer le développement progressif, si l'on ne se reporte à la source de leurs moyens naturels? Cette source, c'est le sol, l'agriculture: c'est l'attrait que cette industrie, mère de toutes les autres, présente aux hommes.

Que l'Angleterre s'enorgueillisse de sa puissance factice, de cette grandeur dont les élémens sont des crimes, dont la durée n'est possible que par le sommeil des peuples, ou la coupable incurie des gouvernemens. Le tems n'est pas éloigné où l'on sentira la fragilité de cette puissance et de toutes celles qui reposent sur les mêmes bases.

A tous ces motifs de visiter Bath, s'unissait encore celui de soustraire mon épouse et l'enfant qu'elle allaitait, aux vapeurs brûlantes et morbifères de Baltimore. Mde. C—y, que nous connaissions

très-superficiellement, avait proposé d'être du voyage, et se chargea de tous les préparatifs.

Le propriétaire d'une voiture de louage, qu'il conduisait lui-même, s'engagea de nous voiturer à raison de 41 francs par tête, y compris le bagage. Cet homme avait deux bons chevaux et une réputation d'adresse aussi précieuse que l'était celle de ses coursiers: c'était une double recommandation dont nous sentîmes tout le prix, quand nous nous vîmes engagés dans des routes abominables, où l'on est exposé à chaque seconde à verser sur des éclats de rocher, ou à se voir précipiter dans des fondrières.

Comme en Angleterre, les conducteurs américains s'arrêtent après avoir parcouru trois ou quatre milles, et abreuvent les chevaux. *Jones*, notre conducteur, ne s'oubliait pas pendant qu'on distribuait des seaux d'eau à ses coursiers. Les Américains qui voyagent laissent rarement échapper cette occasion de prendre un *dram* (petit verre d'eau-de-vie) ou une lampée de *grog*. Ces haltes

fréquentes, très-désagréables en hiver, sont très-bien entendues pour les chevaux; qui reprennent haleine, et auxquels elles donnent une nouvelle vigueur, je doute même qu'on pût s'en passer, vu la rapidité habituelle avec laquelle ils parcourent les distances qui se trouvent entre les relais.

CHAPITRE II.

NOUS descendîmes, pour déjeûner, au moulin d'un Quaker, appellé *Hellicot's Lower-Mill.* La rivière sur les bords de laquelle M. Hellicot a élévé son moulin, est encaissée dans deux chaînes de montagnes peu élévées et incultes. De ces montagnes se détachent des rochers, sur lesquels la main du tems a imprimé la destruction. De petits arbres, fruits informes d'un sol impuissant, s'inclinent presque horizontalement, et balancent leurs têtes chenues que soutiennent à peine de frêles tiges. Une légère couche de terre végétale couvre un sable jaune que les pluies balayent dans la rivière. La mousse, des touffes rares de quelque herbe amère et inutile aux troupeaux, tapissent les tristes amphitéâtres, qui par la réflexion des eaux doublent la mélancolie de ce séjour sauvage.

Le fond de la rivière, à peine ébauché, est encore hérissé de débris de ro-

chers que les eaux n'ont encore pu limer. Ces massss s'élèvent au-dessus de la surface du fleuve, et entretiennent, par leur résistance, un bruit sourd et lugubre, vraiment sépulcral.

La cupidité, sans embellir la demeure de ses esclaves, la leur rend au moins supportable. L'avantage qu'on pouvait tirer d'un moulin, dans ce lieu, rend le propriétaire insensible aux horreurs qui s'y trouvent entassées. Ne voyant que les intérêts pécuniaires, sourd à tous les sons qui ne sont pas ceux de l'or, il vit content dans son affreuse retraite; il dort satisfait au bruit des eaux qui rongent les rochers.

La maigreur des moutons et des bêtes à cornes attestent la pauvreté de la terre. Un misérable jardin où toutes les productions semblent être des dons de l'avarice, des champs où les épis clair-sémés laissent le sol à découvert, des plaines incapables de produire des chênes d'une médiocre grandeur, tel est le tableau que présente la campagne depuis Baltimore jusqu'à ce moulin. La terre

ne semblait être couverte que de haillons, dans un mois, où pour me servir de l'expression d'un poète anglais, *la nature se pare de sa robe nuptiale.* Les cris aigus du *Cat-Bird* (1), (oiseau chat) le siflement des cousins, formaient le détestable concert que nous entendîmes sur cette mer de sable.

J'ai parconru les plus misérables contrées de la Champagne et de la Bretagne; mais on ne pourrait sans exagération les comparer à celle où nous nous trouvions.

Notre hôte était parent des Hellicot du Mary-Land, très-connus par le génie inventif qui semble tenir à leur famille. Leurs moulins sont vastes, bien tenus et enrichis d'un très-grand nombre de machines qui suppléent aux bras. Le moulin de notre hôte n'est pas aussi beau que celui de ses parents, appellé *The Upper-Mill*; mais tel qu'il est, il ne le cède en rien à ceux de ses confrères.

---

(1) Ses cris ressemblent aux miaulemens du chat.

Le blé se monte à l'aide dune machine dont le jeu est caché : on le distribue dans la pièce la plus élévée d'où il descend sur les meules. La farine tombe dans une pièce plus basse, et est conduite, à l'aide de machines, dans un lieu où on la charge dans des barils. Ces barils sont enlevés par la machine qui élève les sacs de blé, et chargés dans les chariots.

J'ai vu un manchot qui recevait et déchargeait tout le blé qu'on conduisait à un moulin très-fréquenté.

On nous servit le déjeûné des voyageurs : c'est-à-dire du jambon, des poulets grillés, avec une sauce à la crême, des tartines de beurre, du thé et du café. Une des demoiselles Hellicot se mit à table pour verser le thé, et s'en acquitta avec cette réserve virginale, qui vaut bien le bruyant empressement des hôtesses d'Europe.

M. Hellicot était grave comme tous les Quakers, et avait dans son parler le mielleux de nos anciennes religieuses. Cet accent niais m'a toujours déplu dans les hommes de sa secte. Il contraste désa-

gréablement avec la taille d'un grenadier, la voix forte d'un homme, et la barbe noire et longue d'un campagnard franc et robuste. Au demeurant c'était un bon mari, un bon père, un bon citoyen. Il nous montra une pendule qu'il avait faite, et lui fit exécuter à l'aide d'un carillon quelques airs adaptés aux psaumes. Cette triste et sainte musique était la seule qu'il put tolérer sous son toit, et pouvait être un excès, car les Quakers ne chantent ni chez eux ni dans leurs assemblées religieuses.

Après le compliment d'usage à l'artiste, celui-ci me parla de l'industrie de ses concitoyens, et m'en traça les progrès avec un orgueil civique. Comme M. Hellicot et ses parents ont eu beaucoup de part au développement de cette industrie, on peut penser que l'historien fidèle fit un tableau complet. Mais quel intérêt pouvait-il présenter à un étranger, puisqu'il n'était pas question de difficultés vaincues par des efforts successifs et pénibles, enfans du génie? L'Europe a procuré aux Américains toutes

les inventions qu'ils connaissent, et l'histoire de l'industrie dans le nouveau monde, n'est qu'une série de dates, où la population, les défrichemens, une certaine masse de numéraire, favorisèrent la naturalisation et l'adoption de nos découvertes. Les Américains perfectionneront les machines qui servent aux arts mécaniques, parceque la main-d'œuvre sera très chère chez eux pendant plusieurs siècles. Leurs moulins sont supérieurs à ceux de l'Europe; mais cette perfection n'est que la réunion de choses que nous avons inventées et appliquées avant-eux.

CHAPITRE III.

LA *Red-housse* (maison rouge) se trouve à douze milles du moulin : c'est une taverne assez mesquine, tenue par une veuve bien différente de celles de l'Europe. Celle-ci est d'une réserve admirable. Elle ne parle que quand il le faut, et avec un laconisme digne de l'insociable génie de la langue anglaise.

On vous assure dans toutes les tavernes que tout s'y trouve, quoique généralement on ne puisse vous offrir que des œufs, des poulets, du jambon, et très-rarement un faible vin, dit de Lisbonne. Pour des voyageurs qui viennent de faire douze milles dans une voiture mal suspendue, dont les roues ont sauté par-dessus des milliers de pierres énormes, ont roulé sur des troncs d'arbres couchés horizontalement, qui comblent des trous, et couvrent la charpente des ponts, tout cela suffit, et l'assertion est vraie ; pour des Américains qui ne con-

naissent d'autre luxe à table que la masse des mets, elle est encore vraie; mais des Européens, dont le goût est blasé par une recherche mal saine, la trouvent hyperbolique. J'oubliais de parler des choux et des pommes de terre qu'on sert sortants de l'eau, et qu'on assaisonne avec du beurre fondu.

Ici la nature était plus belle, et encourageait les travaux de l'agriculture. Des prairies arrosées par de larges ruisseaux, des champs couverts de grains assez beaux, des arbres vigoureux appellaient de nouveaux colons.

La maison rouge est à l'extrémité d'un vallon étroit. Un jardin simple, même négligé, comme le sont presque tous ceux des Américains, commandait une prairie assez verte. Un petit cabinet de verdure entouré de rosiers touffus, couvert de chevre-feuille et de houblon présentait un très-joli point de vue. Nous y allâmes prendre le frais, si recherché, si précieux dans les pays rapprochés des tropiques. C'est là qu'aspirant le parfum des fleurs, et promenant

mes regards sur tout ce qui m'environnait, sur des côteaux qui s'élevaient en amphitéâtre vers l'ouest, sur le beau tapis de verdure qui partant de nos pieds s'étendait jusqu'au bois opposé, j'éprouvai cette ivresse que Milton décrit dans son paradis perdu.

. . . . About me round j saw
Hill, dale, and shady woods, and sunny plains
And liquid lapse of murmuring streams by these
Creatures that liv'd and mov'd, and walk'd or flew,
Birds on the branches warbling: all things smil'd
With flagrance, and vith joy my heart o'erflowd.

« Je voyois des colines, une vallée, » des bois sombres, des plaines éclairées » et des ruisseaux qui roulaient en mur- » murant leurs eaux argentées. Des êtres » animés marchaient ou couraient, des » oiseaux suspendus à l'extrémité des « branches se balancaient en chantant, » tout souriait, tout enbaumait; et mon » cœur était saturé de plaisir. »

A peine le soleil était sous l'horison, que l'atmosphère fut sans mouvement. les oiseaux, qui par leurs chants, invitent chaque soir l'Américain à venir con-

templer la beauté des nuits d'été, gardoient le silence. L'air était une masse lourde et brûlante qui pesait sur tous les êtres. Des nuages rouges et noirs, sillonés par l'éclair, s'avançoient lentement de l'ouest. Bientôt un vent rapide agite la cime des arbres avec violence et sort des forêts avec d'horribles *sifflemens*, il courbe tout devant lui, et est le précurseur d'une pluie qui tombe en torrens. Tout est en feu, les animaux étonnés cherchent un abri, les éclairs qui succèdent sans intervalle, et les coups incessants du tonnerre semblent annoncer que le ciel irrité asssiège la nature; mais c'est un bienfait de plus du créateur, qui dans une éclatante majesté verse sur l'univers le fluide principe de l'harmonie végétale et animale.

Nous nous pressions autour du feu devenu nécessaire par la transition subite de l'extrême chaleur à une température assez fraîche. La suivante de Md. C-y, méthodiste nouvellement agrégée, était blottie et répétait en tremblant des prieres avec toutes les grimaces et les hoquets

sectaires. ---- Ne craignez rien dis-je à la dévote personne; tout ceci est un don, une faveur, et non le signe du courroux céleste. ---- Ah! M. je n'ai pas peur, que peut craindre le peuple de dieu? *Le seigneur est son bouclier et son épée.* On trouve par tout des exclusifs!

Je passai à la cuisine pour voir comment les nègres entendaient le fracas de la foudre, et de quel œil ils voyaient ses longues trainées de feu. Ils conversaient avec le plus grand calme sur des objets très étrangers à tout cela. ---- Vous ne craignez pas l'orage? ---- Non. ---- Mais la foudre frappe et brûle les maisons ---- Nous n'en avons point. ---- Elle tue les bestiaux. ---- Nous n'en avons point. ---- Mais elle tue les hommes. ---- Aurons nous deux maîtres, une double tâche, nous frapera t'on avec deux fouets dans l'autre monde? — Non, vous y serez libres, et devez y être heureux. Eh bien! dit un vieux nègre, en se tournant vers ses enfants, n'ayez jamais peur de la foudre.

Ah! me dis-je en quittant ces malheureux, pour lesquels chaque jour de la

vie est un sacrifice dont la lointaine espérance allége à peine le fardeau. Quand donc, après avoir appellé de la tyrannie des hommes à la nature, appelleront ils de son impuissance au désespoir ?

Rien n'est sacré pour leurs maîtres. Les liens du sang, ceux de l'amour et de la foi sont rompus à leur caprice. Le mari est arraché des bras de sa jeune épouse, l'enfant est enlevé du sein maternel. Cesse tes caresses, dit-on, à la mère éplorée, tes cris m'importunent, tes larmes et tes prières sont vaines, cet enfant est vendu, tu ne le verras jamais. Mais c'est mon fils!—Tu n'as rien sur la terre, tu dois y être sans affections, comme sans propriété. Que de sanglots et de larmes cette cruelle séparation coûte! n'importe, elle se fait.

Le *Wip-Poor-Will*, perché sur un saule pleureur, faisait entendre les trois monosillabes qui composent son nom. Il les soupire avec un accent mélancolique. Je sortis pour me rapprocher de ce chantre des nuits. Le vent ne tyrannisait plus l'air, la pluie ne tombait plus,

et le calme régnait aux plaines du ciel.

Le *Mocking-Bird*, (l'oiseau moqueur) imitait les plaintes de la tourterelle, et son gosier ne formait que des sons propres au spectacle qui se présentait à mes regards.

Les nuages divisés et fuyant au loin, laissaient à la lune l'empire de la voûte des cieux parsémée d'étoiles. le silence de la nature, le *repos prophétique* de la dernière scène du drame de la vie, parlait à mon esprit.

La terre couverte de crêpes, devenue la proie du someil et du silence, me présentait l'image de la destinée des empires.

Les spheres célestes dans une douce majesté, attiraient ma pensée vers le principe de tous les êtres, et mes yeux, vers le point d'où le créateur les lança dans l'espace. Tant d'appels énergiques, tant de témoignages de la grandeur d'une cause première accablaient mon esprit, et j'éprouvais cette plénitude qui, nous replaçant dans les liens de l'instinct moral, semble agrandir le sentiment de tout ce qu'elle ôte à l'esprit.

Quand mes yeux éblouis par l'éclat de tant d'objets que je contemplais avec extase, quand mon esprit cédant au poids de témoignages aussi sublimes que ravissans s'abaissèrent vers l'espèce humaine, je t'apperçus d'abord, divin fils de Fingal. La lune, les flambeaux de la voûte céleste, les forêts dont les ténèbres enveloppent les ames de ceux qui ne sont plus, ces forêts, organes de la voix terrible des morts, me rappellaient le Barde, dont les plaintes sont comme celles des vents qui s'échappent de cavernes profondes, *comme celles des vagues furieuses qui battent un rivage abandonné.*

» Tu étais vîte comme le chevreuil
» du désert, terrible comme un météore.
» ta colère était comme la tempête. Ton
» épée était la foudre. Ta voix ressem-
» blait à celle d'un torrent grossi par
» des pluies abondantes; c'était celle du
» tonnerre. Ton bras donna mille morts.
» Ta fureur dévora tes ennemis comme
» le feu consume; mais quelle attrayante
» douceur hors du champ de bataille!

» Tu ressemblais au soleil après le pas-
» sage d'un orage, ou à la lune dans
» une belle nuit d'été. Ta phisionomie
» était calme comme la surface d'un lac
» que rien n'agite ».

C'est ainsi qu'Ossian peignit son pere, le grand Fingal, et ce portrait est celui du fils qui joignait à la valeur et à la magnanimité de l'auteur de ses jours, un génie égal à celui du prince des poëtes.

CHAPITRE IV.

NOUS fûmes déjeûner le lendemain à une taverne qu'on trouve à gauche de la route : elle est à huit mille de la *Red-house*, et tenue par une des plus respectables familles du Maryland.

A peine sommes-nous descendus de voiture, que de petits négres donnent la chasse à des poulets très-lestes qui devaient être décapités, trempés dans l'eau bouillante, pour être plutôt plumés, puis rotis sur le gril, et servis tout chauds.

La maîtresse de la maison a une phisionomie douce et sentimentale. Quand ma femme parut, portant son fils, toutes les jeunes personnes qui composent cette excellente famille s'avancèrent le sourire sur les levres, les bras tendus, pour lui ravir son fardeau. C'était un combat de sensibilité enchanteresse. Le porter, lui donner des baisers, l'élancer mollement en l'air; tout cela se succédait avec une grâce, que le sentiment seul donne,

et qu'imiteraient en vain les grimaces de notre sèche et humiliante politesse.

Sentiment ! source inépuisable de bienfaits, de jouissances, tu disposes des trésors de la divinité.

Il va vous fatiguer, disait la mère toute émue de tant de soins et de caresses. Rendez-le moi.—Oh non madame, point du tout, répliquait la jolie berceuse, et elle donnait un baiser à l'heureux marmot qui reposait sur ses genoux.

Il fallut quitter cette famille aimante avec laquelle une heure d'entrevue avait suffi pour nous lier. Les adieux ressemblèrent à ceux d'anciens amis qui se séparent.—Prenez encore ceci pour le petit; il fait chaud; la route est fatiguante; vous avez encore seize milles à faire; et on encombrait la voiture de fruits.

En France j'aurais embrassé toutes ces charmantes personnes; je leur aurais donné un baiser; mais là il me fallut faire refluer vers sa source cet épanchement de reconnoissance qui débordait; autrement on m'eut repoussé comme un insensé, ou comme un insolent.

Que de beauté, de grâces et d'amabilité dans ce désert! la nature y était presque aussi ravissante que nos hôtesses. Leur plantation se trouve dans une plaine fertile, entourée de forêts élevées. Le *Choemake* ornait les enclos de sa fleur de feu. Le Chévre-feuille et la fleur blanche de l'Acacia, parfumaient les bois. Un ruisseau, dont on avait détourné le cours, traversait la laiterie, où les mains blanches de ces jolies personnes épuraient le beurre couleur d'or qu'on servait aux voyageurs. L'intérieur de la maison offrait l'image de l'ordre et du bonheur domestique: tout y était propre et élégant sans ornement.

CHAPITRE V.

Après quelques heures de marche, la chaleur devint excessive. Nous soupirions tous après un ruisseau, et on nous le promettait, quand à une petite distance de la route, nous découvrîmes une hutte, où *Jones* et moi fûmes demander de l'eau; il n'y avait là que *de l'eau*, c'était l'habitation de la misère et de la servitude.

De petits négres et négrillonnes, nus, nous présentèrent une gourde qu'ils venaient de remplir. Ces enfans étaient maigres; les mêches de cheveux jaunes qui couvraient leurs tempes, indiquaient le manque de nourriture, ou sa mauvaise qualité; leurs yeux inquiets erraient sur nous avec frayeur; toute la reconnoissance que je leur montrais était vaine, ils ne la comprenaient point, et mes caresses ne les pouvaient apprivoiser. Comme les oiseaux, ils avaient la cruelle et longue expérience des dangers qui

les ménacent quand nous les approchons. Pendant que ces enfans portaient de l'eau à la voiture, je fis l'inventaire des meubles d'une famille esclave.

Une caisse de planches, à peine dégrossies, soutenue par des piquets, forme la couche nuptiale. De la paille de blé et de maïs, sur laquelle était étendue une couverture de laine, bien rase, brûlée en plusieurs endroits, complettait le chétif grabat du couple enchaîné. C'est sur ce lit que le someil les rend à la nature. C'est sur ce grabat que la nuit les soustrait au fouet, aux caprices, à l'avarice d'un tyran qui leur envie cette périodique indépendance! mais c'est sur ce lit aussi que l'amour, complice de l'oppression, perpétue leur avilissement et leur misère, dans une génération condamnée à pleurer sur les funestes plaisirs de parents légers et cruels! Une vielle marmitte, renversée sur quelques morceaux de brique, était encore blanche d'*Homany* (1). Quelques guenilles,

(1) L'homany est une bouillie faite avec du maïs brisé dans un mortier, et quelques haricots.

baignées d'eau, pendaient dans un des coins du foyer. Une vieille pipe, très-courte, et une lame de couteau fichée dans le mur, furent les seuls effets que je trouvai dans cette demeure.

Hommes sensibles qui fuyez l'Europe pour vous délivrer du spectacle qu'y présentent les nécessiteux, n'entrez jamais dans une hutte de nègres, et sur-tout n'habitez jamais les pays où vous les verriez groupés dans un champ qu'ils arrosent de leurs larmes, et où un piqueur, sans entrailles, déchire impitoyablement des membres que la misère engourdit. Le sifflement des fouets, les cris qu'arrachent la douleur, vous puniraient trop d'avoir abordé sur ces rives maudites, arrosées du sang des hommes.

A leur retour, les enfans m'apprirent que leur grande mère, femme courbée sous le poids des ans, était au travail comme ses fils. Adieu. Quand le jour de la justice luira-t-il pour vous et vos frères dans les États-unis!

On m'attendait, et Md. C—y. ne pouvait imaginer ce qui m'avait retenu si

long-temps dans une cabane de noirs.—C'est leur misère, Md., ce sont leurs souffrances trop prolongées, trop poignantes.—Ah! me dit-elle, d'un ton très-affirmatif, ces gens là sont assez bien.—Trop bien, répliqua Moly: ce sont les plus grands paresseux, les plus déterminés ivrognes, les plus grands jureurs qu'il y ait sur la terre: ne sont-ils pas de la race de Canaan dont le seigneur a dit : *maudit soit Canaan, il sera l'esclave des domestiques de ses frères!*—Vous me feriez détester la bible, dit mon épouse avec horreur. Croyez-vous que ses frères ou leurs valets soient justifiés par ce passage? Doivent-ils s'en prévaloir aussi cruellement?—Voici de l'exagération, répliqua Md. C—y. Ces négres sont bien plus heureux ici qu'en Guinée, où l'on dit qu'ils se mangent. Ici on en fait des chrétiens, et la vie éternelle qu'ils acquièrent en nous servant, vaut bien la liberté dont ils la payent.—Ne pourriez-vous pas la leur vendre à meilleur compte?—Qu'ont-ils à désirer, dit Md. C—y? Ils sont bien

vêtus, logés, nouris; ils sont sans inquiétude sur l'avenir.—Mais comptez-vous pour rien les châtimens qu'on leur inflige?—Ah, Md. Bayard! ils sont si rares, si légers, comparés à ceux qu'ils éprouvent dans les colonies, que cela ne vaut pas la peine d'en parler.

Nous entendons des cris qui sortaient d'un petit bois à notre gauche. Je regarde et j'apperçois une jeune négresse dont la chemise pendait de la ceinture aux pieds: elle avait les yeux couverts d'un mouchoir, comme le sont ceux d'un homme qu'on va fusiller: ses bras attachés avec une grosse corde, étaient roides et tendus vers une branche d'arbre autour de laquelle la corde était fixée: ses épaules et ses reins étaient en sang. Des coups de fouet avaient porté sur un sein fait pour émouvoir le plus brutal eunuque. Le bourreau blanc frappait avec fureur. A quelques pas de là, un enfant noir, sur ses genoux, les mains jointes, perçait l'air de ses cris.—Infernal appétit de l'or, exécrable complicité des lois, voilà votre ouvrage!

Enough! Enough! assez! assez! disions nous au bourreau. Le bourreau était sourd; il frappait avec plus de rage.-- Il la tuera! faites voler vos chevaux, que leur vîtesse nous délivre d'une scène aussi atroce! Jones en soupirant les pressa, et nous n'entendîmes plus les cris de la mère et de l'enfant. Nous ne vîmes plus les mouvemens convulsifs de son sein, les bonds qu'elle faisait, la tension de la corde qui déchirait ses poïgnets en supportant son corps renversé par la violence du coup ou l'excès de la douleur.

CHAPITRE VI.

NOUS passâmes à gué une large rivière, à deux milles de *Frederiktown*; ses bords fertiles appellent les cultivateurs de la partie orientale des États-unis, qui fatiguent un sol appauvri par des récoltes successives. Le tabac y est cultivé avec succès. Nous y vîmes des établissemens dans toute la simplicité du premier âge. Une cabane étroite, composée de troncs d'arbres à peine dégrossis, dont les interstices sont remplis avec de la terre glaise, était la demeure de celui qui venait de soumettre la terre au joug de l'agriculture. Quelques *fences* (1) disposées en zig-zags, entouraient ce manoir, qui n'avait d'ouvertures qu'une porte et un trou quarré, bouché avec une feuille de papier imbibée d'huile. Bientôt nous découvrîmes *Frederiktown*,

(1) Éclat de bois coupé dans la longueur d'un tronc d'arbre, et d'une forme triangulaire.

qui est bâtie au pied d'une chaîne de hautes montagnes : son plan est calqué sur celui de presque toutes les autres villes, c'est-à-dire que les rues sont percées du nord au sud, et de l'est à l'ouest, et se coupent entre elles à angle droit.

Presque toutes les maisons sont en briques. Le seul édifice public qu'on puisse remarquer, est la maison commune : on la voit sur une éminence peu élevée, et couverte d'une pelouse, où les enfans viennent se livrer aux plaisirs innocents du jeune âge. Cette maison est de forme quarrée. Elle a un petit dôme, et un péristile soutenu par des colonnes d'ordre Toscan.

Il ne faut pas chercher dans un pays neuf, ces chef-d'œuvres des beaux arts, qui attestent la richesse de quelques particuliers et la fastueuse misère des peuples. Je me réjouissais de n'en pas rencontrer. Un objet plus doux invitait mon esprit à la contemplation ; c'était le bonheur d'hommes simples, vivant dans l'abondance des choses premières.

Nous étions à cinquante milles de Baltimore, et à deux pas de ces habitations isolées dans les montagnes, où les affections sociales sont d'autant plus durables et énergiques, qu'elles sont sans distraction et plus concentrées. C'est-là que l'homme placé, pour ainsi dire, entre les cieux et la terre, aspire les parfums des fleurs dont l'orna le printemps. Il voit chaque matin le magnifique spectacle que lui présente le soleil, quand précédé de la lumière, il sort avec une lente majesté du sein de l'Océan. Les oiseaux dans leurs concerts célèbrant le retour du régulateur des saisons, éveillent le cultivateur, et chaque aurore lui retrace cette grande époque où le genre humain sortit du néant: des masses de verdure entourent sa paisible demeure : son pied foule mollement une pelouse toujours verte, et l'air qui l'entoure, pur comme son cœur, entretient sa santé robuste, et cette paix de l'ame si précieuse. Il jouit le soir d'un spectacle aussi beau, et plus instructif peut-être que celui du matin : c'est la descente de l'astre du jour

jour, qui, laissant après lui des traces de sa lumineuse présence, dore et teint de milles couleurs les somets des arbres qui voilent sa retraite. Ce flambeau de la nature semble, en s'éteignant chaque jour, vouloir nous rappeller la dernière scène de la vie, et le terme où les projets ambitieux, les trophées, les grandeurs et leur pompe s'engloutissent dans un abîme qui ne rend pas sa proie.

Quand tout sourit à l'homme, son front sévère se déride; il aime à s'épancher, et son bonheur ne peut exister sans partage. Si cela est vrai pour celui dont les besoins d'opinion éloignent la félicité, et la rendent précaire, qu'on juge ce que peut être le cultivateur vivant dans un pays neuf, ne connaissant de désirs que ceux de la nature, et ayant pour les satisfaire des champs vastes, féconds, et des troupeaux nombreux errant dans les forêts. Son heureuse incurie et sa bonté sont peintes dans ces vers de Virgile :

Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres,

Aut conjurato descendens Dacus ab istro ;
Non res Romanæ, peritura que regna; neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.

La vie rurale, en obligeant à des échanges quotidiens de bons offices, entretient cette sensibilité, source de nos vertus (1). C'est à ses effets qu'il faut attribuer l'honorable exception qu'on fait par-tout en faveur des cultivateurs, lorsqu'on parle de la corruption nationale. La maison du labourenr est un lieu de réfuge où la vertu trouve encore des adorateurs, quand on la bannit des villes : c'est là qu'elle rencontre des cœurs encore dignes d'elle, et comme l'a dit M. Jefferson : Si la Divinité eût jamais un peuple adoptif, ce fut une nation agricole.

---

(1) . . . . Mollissima corda
Humano generi se natura fatetur
Quæ lacrimas dedit, hæc nostri pars optima sensus.

JUVÉNAL.

CHAPITRE VII.

Mais il faut rentrer dans *Frederik-town*, où nous trouvâmes une bonne taverne, des chambres très-propres, et ce qui vaut mille fois mieux que tout cela, des hôtesses douces et caressantes. Des rencontres aussi heureuses sont rares en Amérique. Les flegmatiques habitans du nouveau monde semblent être privés de cette organisation délicate, qui nous rend prévenans. Il faut frapper sur leurs nerfs pour les faire vibrer, quand en France il suffit de les toucher du bout du doigt; mais on nous reproche la courte durée de l'émotion. Quoiqu'il en soit, tous les peuples s'accordent à louer cette amabilité, qui bannit l'ennuyeux et froid cérémonial des premières entrevues, abrége les préliminaires des liaisons d'amitié, de convenance ou d'affaires, et rend notre société si agréable aux étrangers et à nous-mêmes.

Moly, très-zélée quand ses aises étaient liées à celles de sa maîtresse, avait essuyé un refus en voulant s'emparer de notre chambre. Une des jeunes personnes de la maison nous fit part du mauvais succès de la suivante, et ajouta qu'il était bien étonnant que Md. C—y, fille d'un tailleur, se permît de jouer la grande dame. Pourquoi cette remarque?

Les préjugés font dire des impertinences sous toutes les latitudes. Il faut donc apprendre que de toutes les professions mécaniques, celle du tailleur est la moins estimée; on y attache même quelque déshonneur. Si les femmes seules l'exerçaient, je verrais dans cet avilissement l'intention antérieure d'en conserver l'exercice au sexe le plus faible; mais en Amérique, cette profession est abandonnée aux hommes, et loin qu'on ait voulu en faire l'occupation des femmes, la pudeur l'a prohibée pour elles. Une américaine rougirait si elle était surprise à raccommoder la culotte de son frère ou celle de son mari. Le nom même de cette partie de notre habillement n'est

point prononcé, et toutes les femmes employent une périphrase pour le désigner. Les mots chemise, pied, cuisse et ventre sont également effacés du dictionnaire des dames. Une chûte a-t-elle meurtri la cuisse? on dit : Je me suis fait mal à la cheville. Ont-elles mal au ventre? elles se plaignent de maux d'estomac. Avec toute cette réserve un peu minaudière, elles sont très-libres entre elles. On m'a assuré que, dans les comités féminins, la langue anglaise était parlée avec autant de pureté, qu'elle est écrite dans le dictionnaire de Thomas *Sheridan*.

Dans tous les états où l'esclavage est permis, les femmes souffrent des nudités qui déconcerteraient l'européenne la moins décente. On assure que dans la partie méridionale de la Virginie, dans les deux Carolines, dans la Géorgie et à *Charlestown* même, de jeunes noirs, absolument nus, se présentent à leurs maîtresses, les servent à table, sans que leur chasteté s'en offense. J'ai vu de jeunes personnes, placées derrière des

palissades, regarder de tous leurs yeux les formes nues d'un grand et vigoureux négre qu'on fouettait, parce qu'il était soupçonné d'avoir pris part à un vol de viande fait sur l'habitation. Il est vrai que la distance qui sépare le maître de l'esclave, que la couleur de celui-ci et les préjugés du premier expliquent la contradiction qui se trouve entre les maximes, la conduite générale des femmes, et leurs rapports avec les noirs. Il serait difficile de faire entendre à une habitante de la Caroline qu'un négre et son mari sont deux êtres de la même espèce. Elle voit donc la nudité du premier comme une française voit celle de ses chevaux, de son chien ou de son singe.

Malheur au blanc qui aurait la plus mystérieuse intrigue avec une négresse ou femme de couleur! Il serait conspué, déshonoré; toutes les maisons lui seraient fermées; ce serait un homme abominable. M. Morse assure que les habitans des Carolines et de la Géorgie sont moins pointilleux sur ces intrigues que ne le sont ceux de la Virginie, du Maryland

et des États-septentrionaux. Ce géographe dit que dans les trois États cités plus haut, les convives s'amusent par fois à trouver quelque ressemblance entre le maître et les esclaves mulâtres qui servent à table.

Comme nous passions la nuit à *Frederiktown*, et que les politiques de la ville et des environs s'assemblaient dans la taverne où j'étais, je résolus d'aller au club : je trouvai dans cette assemblée le désir de l'instruction et ce franc scepticisme qui en est la marque caractéristique. A ces bonnes dispositions s'unissait encore une aversion raisonnée de la royauté, qui m'expliqua le désintéressement dont on a fait tant d'honneur, en Europe, au général Washington.

L'auteur des lettres de Junius connoissait parfaitement les Américains, quand il assura *qu'ils détestaient également la pompe du trône et l'insolente hipocrisie de l'épiscopat* (1). Si quelques

(1) They equally detest, they pageantry of a king aud the supercilious hypocrisy of a Bishop. Lettre au Roi.

sectes ont des évêques, cette différence d'opinions religieuses n'a point altéré l'unanimité de haine contre la royauté.

Les débats qui s'élevèrent parmi ces républicains furent très-décens et méthodiques. Tout était grave comme les interlocuteurs, et j'apperçus, par la tentative de l'un des assistans, que si quelqu'un se fût avisé de jetter dans le cercle une idée légère et hors de propos, il aurait été très-mal reçu. Un débat assez long occupait le club. Les deux adversaires s'attaquaient avec des succès réciproques, quand un homme assez mal vêtu les mit d'accord, en tirant de sa poche la constitution des États-unis.

On parla de notre révolution, pour les succès de laquelle les vœux de ces bons Américains étaient aussi ardens que sincères : ils en connaissaient bien les principaux caractères ; mais ces hommes loyaux étaient loin de prévoir les causes accessoires et éventuelles qui devaient en retarder les salutaires effets pour nous et les peuples de l'ancien monde. Les

obstacles extérieurs étaient les seuls qu'ils prévissent, et quand ils ont appris tout ce qu'ils ne pouvaient deviner alors, ils auront dû se dire avec orgueil : Nous étions trop vertueux pour pénétrer cet horrible avenir. Leur reconnoissance pour les secours qu'ils reçurent, pendant la dernière guerre, fût un texte qui fournit mille choses affectueuses et honorables pour mes compatriotes.

Après avoir parlé des choses, on s'occupa des auteurs français qui avaient écrit sur les États-unis. L'un des membres de la société connoissait la réponse de Brissot à Chatelux, et avait vu le premier à Philadelphie. Brissot, (1) autant par ses talens littéraires, que par la pureté de ses mœurs et la simplicité de son extérieur, avait enthousiasmé ce respectable américain. Le nouveau voyage dans les États-unis de l'Amérique septentrionale, étant encore inconnu, il ne fut question que de celui de Chatelux et des lettres d'un cultivateur américain. Le

(1) Voyez la fin de l'ouvrage, *note* (*a*).

premier ouvrage paraissait superficiel et écrit avec une légèreté pardonnable à un militaire, mais très-inconvenante à un philosophe affiché, membre de l'académie française. On faisait au marquis le reproche très-grave d'avoir sacrifié la réputation d'homme sensible à la manie de faire de l'esprit et des épigrammes. Pourquoi a-t-il jetté un ridicule âcre sur les essais impuissans de bonnes gens qui se mettaient en quatre pour l'obliger ? Enfin, pourquoi, à l'imitation de beaucoup d'écrivains anglais qui violent les loix sacrés de l'hospitalité, a-t-il spéculé sur les ridicules de ses hôtes, sur leur imprudent abandon, lors même qu'ils le réchauffaient, pour ainsi dire, dans leur sein ?

Crevecœur a donné dans un autre excès. Si Chatelux improuve trop, celui-là est excessivement adulateur ; les *Quakers* sont loués outre mesure, et sa décevante flatterie peut faire beaucoup de dupes. Les faits sont altérés, les anecdotes dénaturées, les espèces ou les instincts des oiseaux sont multipliés. Vous

vous rappellez tous son oiseau royal (1), dont il fait un garde champêtre; eh bien! cet oiseau que ni vous ni moi ne connaissons, est un assez sot animal; car au lieu de se tenir à son poste, il va se battre contre les corneilles qui n'attaquent jamais nos grains, et pendant le combat, le *Blâk-Bird* (2) vient déplanter notre maïs. J'aurais désiré que ce gardien de nos moissons eût une valeur moins chevaleresque, ou qu'il observât mieux sa consigne. Avouez cependant, lui dis-je, que l'ouvrage de Crevecœur est bien écrit, qu'il a rempli son cadre avec beaucoup de graces, et que si ce n'est qu'un roman, c'est au moins un très-joli roman,

On me demanda ce que je pensais des États-unis, question assez d'usage envers les étrangers. — C'est un très-bon pays pour les familles nombreuses, peu fortunées et laborieuses. — Oh! vous ne connoissez pas encore tout ce que nos

---

(1) King Bird.

(2) Oiseau noir.

terres promettent aux soins des hommes, repliqua l'un d'eux : quoique les nôtres soient supérieures à celles que vous avez vues sur les bords de l'océan, nous en avons qui les surpassent, et plus vous irez vers l'Ouest, plus la nature est belle et féconde. Dans les environs de *Freriktown*, l'acre se vend 10 *pounds* ou 140 livres tournois. Ce prix comparé à celui des terres plus raprochées des villes maritimes, paraîtra excessif (1); mais dans le choix des terres, il y a deux manières de raisonner. Les uns prefèrent celles d'une qualité inférieure, situées près des ports de mer, parce que les trajets étant plus courts, les transports sont moins coûteux ; parcequ'alors on peut tirer parti de tout, des légumes, de la laiterie et de la basse-cour. On ajoute encore à tous ces avantages, celui de pouvoir se procurer des engrais, d'avoir des bras à meilleur compte et de pouvoir adopter, en partie, la culture conservatrice de l'Europe.

---

(1) L'acre de terre près de Baltimore se vend de 4 à 5 pounds, ou de 56 francs à 70.

Les autres calculent, qu'avec le même nombre de bras et de chevaux, ils ont, dans l'intérieur, des récoltes aussi abondantes, et qu'avec cette différence, ils peuvent payer les frais de transport. S'ils payent les liqueurs, le sucre, le thé et le café, à un taux plus élevé que les premiers, ils pensent que tout cela est compensé par l'excédent de la récolte. Au reste, s'ils ne font pas autant d'argent, ils vivent mieux. Le lait dont on ferait le beurre est destiné aux veaux, qui en deviennent plus forts et plus gras. Leur maison est le séjour de l'abondance, et ils ont des terres qui, sans autre travail que celui du laboureur, produisent plus abondamment, et se détériorent plus lentement.

L'Américain ne me parlait point des désagrémens de la vie isolée, de cette triste solitude qui environne l'habitant de l'Ouest. Je lui demandai s'il ne préférerait point le voisinage des villes, dans un pays où il faut faire un voyage pour trouver un homme, et se livrer aux douceurs de l'épanchement? S'il ne mettait

point en ligne de compte la difficulté de réunir des ouvriers dispersés sur une très-grande surface, et qu'il fallait attendre des mois entiers ?

Il faut savoir faire un peu de tout, me répondit-il. Les premiers essais sont difficiles et produisent des objets grossiers ; mais à la longue on apprend à manier passablement bien la hache et le rabot. Avec quelques livres de médecine, on apprend à se passer de médecins, et la lecture de la bible remplace le culte. Quant à la société, elle est moins nécessaire que vous ne le pensez. Lorsqu'il faut tout faire soi-même, il reste peu de temps pour les autres et pour les plaisirs : la chasse d'ailleurs est un passe-temps, dans les momens d'oisiveté, que les Européens trouvent agréable. Vous me parlez de société ; mais comptez-vous pour rien celle d'une épouse et d'enfans qu'on aime ? J'avoue qu'il faut se marier, et c'est un plaisir de plus que j'avais oublié dans mon énumération.

Qnelques auditeurs n'étaient point de

l'avis de celui qui me parlait; tout accoutumés qu'ils étaient à une vie moins animée que celle d'Europe, ils dirent que l'absence de voisins, avec lesquels on peut s'entretenir et boire, assombrissait un peu l'existence, et que les sauvages eux-mêmes n'étaient point insensibles aux douceurs de la société. Tous ceux qui vont vivre dans les forêts y sont contraints par la mauvaise fortune; il n'est pas d'homme qui aille s'isoler ainsi par goût.

Le Kentukey fut peuplé par des patriotes, qu'un dévouement généreux pour la liberté publique porta à lui faire des sacrifices au-dessus de leurs moyens.

La patrie ingrate a oublié dans sa prospérité ce qu'elle leur devait. Afin d'acquitter les dettes qu'ils avaient contractées pour elle, ils ont vendu le bien de leurs pères. Pour soustraire leurs enfans aux besoins et à l'humiliation plus cruelle encore, ils ont quitté leurs habitudes sociales, le pays qui les avait vu naître, et ont été chercher dans l'Ouest une terre fertile qui leur fît oublier l'ingratitude de leurs concitoyens.

Cruelle et terrible leçon que le gouvernement américain a donnée aux pères de famille! mais ceux qui la connaissent n'en ont attribué l'odieux qu'aux hommes qui gouvernaient l'Amérique. Ils ont pensé que d'autres individus eussent été plus justes. Le dévouement des citoyens étant toujours utile et nécessaire, aucun peuple ne peut être ingrat par calcul. Quand les gouvernemens le sont, ils obéissent aux passions, ou donnent une preuve de leur impuissance. Voilà tout ce qu'on peut conclure de l'illustre pauvreté à laquelle des hommes généreux se sont condamnés par un dévouement sublime, digne d'un meilleur sort.

Le nombre de ces victimes est considérable dans les États-unis, parce qu'on y trouve beaucoup d'hommes qui ont des principes et du caractère. J'ai vu des Américains qui, après avoir relevé leur fortune abattue par la révolution, étaient disposés à courir de nouveau les hazards d'une guerre avec l'Angleterre.

CHAPITRE VIII.

Nous quittions à peine *Frederiktown*, que Jones nous fit remarquer, sur la droite, une belle maison confisquée au profit de l'état. Ce fut la propriété d'un émigré, dont le trésor public ne tirait aucun parti. L'Amérique avait-elle aussi des chouans? Non; mais quelques amis de l'ancien propriétaire l'avaient louée à des esprits qui cassaient les vîtres et faisaient un tintamare épouvantable. Je pensai d'abord que notre conducteur voulait effrayer md. C—y et Moly; mais je fus convaincu que Jones parlait fort sérieusement. Mon incrédulité m'attira un passage du livre de Job, que le docteur Blair trouve très-beau.

« Quand le someil livra les mortels
» aux songes et que j'étais en son pou-
» voir, une frayeur mortelle me saisit
» et m'agita. Un esprit, sans forme ap-
» parente, passa devant moi, puis il
» revint et se tint immobile; mais je ne

» pouvais concevoir l'image de sa forme.
» J'entendis une voix qui prononça ces
» mots : *L'homme sera-t-il plus juste*
» *que dieu* »? J'observais que md. C—y
et sa suivante étaient tout oreilles. Je
fis preuve d'érudition en ce genre, en
citant, à mon tour, quelques passages
d'Ossian, qui croyait aux esprits aussi
fermement que l'ami de Job. « *Feruth!*
» (dit le poëte) j'ai vu dans les bois l'esprit
» de la nuit ; il était silencieux sur le
» sommet d'un rocher ; sa robe était une
» vapeur légère que le vent agitait. Je
» pouvais distinguer ses larmes ; il sem-
» blait un vieillard profondément af-
» fligé. »

D'autres, moins tranquilles que celui-ci, effrayent le *Barde* et le font crier avec l'accent de la peur : « Pourquoi fixe-tu
» tes regards terribles sur moi, spectre
» effrayant ? veux-tu me barrer le che-
» min ? »

Les revenans sont souvent vus dans les États-unis. Les bois, les rivières les attirent, et l'esprit simple des habitans s'accommode mieux de la compagnie d'un

esprit, que des connaissances physiques, qui lui découvriraient un météore dans l'objet qui l'effraye. Les fumées des liqueurs spiritueuses et les ombres de la nuit sont des élémens très-propres à la formation des farfadets. Si les Américains n'ont point la ressource du signe de la croix, qui comme on sait, les escamote admirablement, ils ont une robuste confiance dans le seigneur, et le courage de l'ivresse.

Bientôt nous trouvâmes une route que les torrens avaient rendue presque impraticable. Les roues qui passaient sur des éclats de rochers, nous faisaient éprouver dans leur chûte de cruels soubresauts. Les inégalités devinrent si saillantes, qu'il fallut, et pour les chevaux, et pour la sûreté des voyageurs, mettre pied à terre. Nous marchions à quelque distance du chemin sur une pelouse agréable. J'admirois la beauté des arbres qui croissent sur ces riches montagnes: les vapeurs que le soleil n'avait point encore absorbées, y entretenaient la fraîcheur. Parvenus au sommet nous remontâmes en

voiture et fûmes bientôt dans une plaine fertile, passablement bien peuplée, où se trouvoit *Midletown.*

Ce hameau qui porte le nom de ville, a 26 feux et une église ouverte à toutes les sectes. Les habitans préfèrent entendre la parole de dieu, de quelque bouche qu'elle tombe, à s'en priver pour ne l'entendre expliquée qu'à leur guise. Cette tolérance est commune à tous les citoyens des États-unis, les catholiques romains exceptés.

Presque toutes les sectes se souffrent et les sectaires se respectent. Cette heureuse harmonie est le fruit de la juste égalité avec laquelle le gouvernement les traite. Quand quelques-unes d'elles ont été dominantes, elles ont opprimé, et celles qui n'étaient que souffertes sont devenues séditieuses. Le fanatisme est l'enfant de la tyrannie ou de la persécution. Ni exclusion, ni faveur, telle doit être la devise des gouvernemens. Le docteur Price, dans son pamphelet ayant pour titre, *de l'importance de la révolution de l'Amérique*, dit à ce sujet:

« Les établissemens civils qui fixent les formules de foi et de culte, sont incompatibles avec les droits de la liberté individuelle; ils engendrent les disputes; ils font de la religion un trafic; ils servent d'appui à l'erreur, produisent l'hypocrisie et la prévarication; ils détournent l'esprit humain de la rectitude qui doit diriger ses recherches; ils arrêtent les progrès de la vérité. Une religion pure est un intérêt qui n'existe qu'entre dieu et nos âmes. Cet intérêt ne peut recevoir aucun secours des institutions humaines; il est souillé, aussitôt que les lois et des motifs mondains y mêlent leur influence. Les hommes d'état ne doivent l'appuyer qu'en montrant, dans leur propre conduite, une attention sincère pour cet intérêt, suivant les formes qui s'accommodent le mieux avec leur propre jugement, et en encourageant leurs compatriotes à les imiter. En qualité d'hommes publics, ils ne peuvent rien de plus. Tout ce qui est au-delà, tout ce qui est influence gouvernementaire dans la religion, a produit les conséquences les

plus fâcheuses, et fait un mal essentiel à la religion ».

Les Méthodistes, qui nous avaient précédés, firent avertir les habitans de *Midletown*, que des serviteurs du seigneur leur débiteraient, au déboté, les choses saintes avec lesquelles ils édifiaient les fidèles. Les prédicateurs ambulans eurent un nombreux auditoire, et parmi ceux et celles qu'ils avaient satisfaits, se trouvait notre hôtesse, femme âgée : elle nous fit un pompeux éloge d'un des orateurs, qui parlait avec une terrible véhémence. Comme j'eus le tems à *Bath* de voir ce furieux prédicateur, je crois pouvoir faire part de mon jugement.

Imaginez un de nos forcenés jacobins, écumant de rage à la tribune d'une société populaire, déraisonnant dans le transport de la fievre révolutionnaire, et vous aurez une image ressemblante du Méthodiste : celui-ci ne parlait que de la terrible vengeance de dieu. Il vous saisira à la gorge en dépit de votre tardif repentir, disait l'écumant prédi-

cateur, et vous précipitera au plus profond des enfers. La conversion était une opération révolutionnaire, qui devait être accompagnée d'hurlemens et de mouvemens convulsifs. Il fallait sabrer Lucifer, exterminer les vices d'un tour de main, et la parole de dieu n'était annoncée dignement qu'autant qu'on la traduisait en un langage obscur et bas. L'ignorant personnage trouvait très-mauvais que les prédicateurs des autres sectes parlassent purement leur langue, et jettassent quelques fleurs sur la vérité. Ce n'est point ainsi que les apôtres convertissaient les ignorans, ajoutait le fervent missionnaire, ils parlaient sans apprêt, comme des matelots, qu'ils étaient, et ils abandonnaient l'éloquence à leurs ennemis, les Scribes, les Pharisiens et autres beaux parleurs de leur temps.

Ces chaleureux chrétiens se piquent d'être fort malhonnêtes dans leurs assemblées. Ils apostrophent quiconque baille, ou les écoute d'un air distrait. Comme on ne voit dans cette brutalité que l'extravagance du zèle, on pardonne

l'abus en faveur de la chose. Mais si leurs prédicateurs sont dégoûtans, la manière dont ils prient est presqu'aussi choquante. On entend un concert épouvantable de gémissemens que le ministre rend à volonté plus ou moins élevés. Souvent ils crient à tue-tête, puis prennent un ton plus bas, et passent ainsi à tous les sons de la gamme. Quelque fois des femmes se vautrent sur le plancher, et se frapent la tête. D'autres se trouvent mal, et toute la congrégation voit avec une sainte extase ce combat que l'âme livre au démon ou que celui-ci livre à la première.

Les méthodistes ne font plus autant de conversions. La grâce semble les avoir abandonnés, depuis que le bon sens habituel des Américains, éveillé par tant d'extravagance, leur a fait voir toute la bêtise de ces lugubres momeries.

CHAPITRE IX.

APRÈS un fort mauvais déjeûné, nous montâmes en voiture avec l'expectative d'une route encore plus mauvaise que celle que nous venions de parcourir. A quelques milles de-là, nous nous trouvâmes sur le sommet nu d'une montagne très-élevée. Les eaux avoient creusé une chaussée raboteuse et si versante qu'il fallait marcher sur des escarpemens et soutenir l'impériale du *stage*. Les soubresauts étaient terribles. Les femmes obligées de rester dans la voiture souffraient beaucoup ; elles ne pouvaient marcher, tant le chemin était parsemé de rochers ; un brouillard très-épais eut d'ailleurs bientôt pénétré leurs robes légères. La route *d'Heagerstown* est meilleure ; mais comme celle que nous faisions si péniblement est moins longue de quelques milles, notre conducteur l'avait préférée. Cette comparaison aggravait la situation pénible des voya-

geuses. En dépit de toute la logique de Jones, elles ne pouvaient se persuader que tout était pour le mieux, comme il essayait de le prouver.

Un conducteur américain est une espèce de magistrat, qui tranche sur toutes les questions de sa compétence. Il prend part à la conversation générale des voyageurs et souvent la dirige. Rarement on lui fait les plus humbles remontrances sur sa manière de conduire. S'il s'élève quelques débats sur la longueur, la commodité des routes, sur la qualité des chevaux, leur généalogie, sur la fortune des particuliers dont les habitations avoisinent les grands chemins, il est consulté et entendu avec beaucoup de déférence. Un siège de *Stage* élève moins un conducteur en Angleterre, mais en raison de la confiance dont il jouit, il est traité avec autant d'honnêteté que l'étaient ceux de nos diligences.

Les chevaux, fatigués de faire passer les roues par dessus des éclats de rocher, demandaient du repos : on leur fit prendre

haleine près d'une chaumière dont les habitans vivent dans les nuages. Des arbres serrés et touffus forment autour de leur demeure un rempart impénétrable aux yeux du voyageur. Le chant d'un coq m'annonça qu'une famille était cachée dans cette retraite.

Je suivis un petit sentier tortueux qui me conduisit à une chaumière aussi commode qu'elle peut l'être, quand on a observé dans sa construction les lois de Licurgue. Une petite cour à peine entourée, et dont la verdure est éternelle, se présenta. J'entrai et fus annoncé par le cri des oies. Ces sentinelles du capitole donnèrent envain l'alarme. Personne ne bougea. Il n'y avoit point de trésor à enlever, et les heureux propriétaires de cette chaumière dormaient en sécurité, sans verroux, ni serrures.

Je me trouvai dans une pièce assez bien éclairée, très-proprement tenue. Une grande femme, dont les cheveux noirs étoient relevés par un peigne courbe, s'occupait à faire des habits pour ses enfans qui l'entouraient : elle se leva, et me

reçut avec cette gravité douce, qui n'attire, ni ne repousse. Son sein était couvert d'un mouchoir de soie de couleur; elle avait un déshabillé blanc, et un léger, mais très-ample et très-long jupon d'étamine bleue, qui flottait avec indiscrétion sur des formes, dont il laissait appercevoir l'élégance. Ses beaux yeux étaient constamment baissés sur son ouvrage; et je n'en pus admirer le doux éclat, que lorsqu'elle se leva pour me donner du lait. Point de révérences, point de bruit, point de réflexions. J'étais désolé de cette taciturnité nationale! — Votre mari est absent, madame? — Oui, monsieur, il est au travail depuis le lever du soleil, et je l'attends à chaque minute. — Vous l'attendez avec impatience? — Si nos champs étaient moins éloignés de la maison, je l'accompagnerais chaque jour. — Votre propriété est-elle bien étendue? — Trop, pour le travail qu'elle exige de mon mari. — Mais n'avez-vous pas des nègres? Non, monsieur. Quand nous serions plus riches, je n'en voudrais pas avoir.

— Eh! pourquoi, s'il vous plaît? — Ces pauvres nègres ne recueillant point les fruits de leurs peines, n'aiment point le travail, et c'est très-naturel. (1) Si nous en avions, il faudrait les nourrir, les vêtir, sans rien exiger d'eux, ou les battre, pour en tirer parti : dans le premier cas, ce serait un surcroît de dépenses en pure perte; dans le second, il faudrait renoncer à la paix qui embellit cette simple chaumière, au bonheur inaltérable qui nous file les plus beaux jours. Mon mari, en les punissant, deviendrait moins sensible, moins bon, et il m'aimerait moins. Oh! mon-

---

(1) *Très-naturel!* Et la preuve que cette paresse est la conséquence de l'esclavage, c'est que les noirs voisins de *Siéra-Léona*, demandent du travail. Que le respectable Wadstrom, dont les travaux et les talens l'associent à la gloire des Grandville-Sharp, des Thomas Clarkson et des Willberforce, me permette de me plaindre de la lenteur qu'il met à la traduction de son excellent ouvrage sur l'Afrique, publié à Londres sous le titre d'*An essay on colonization particularly applied to the western coast of Africa.*

sieur, jamais, jamais nous n'aurons d'esclaves.

J'allais lui exprimer combien elle venait de m'édifier, quand la voix de Jones, que je trouvai très-désagréable, m'appella à la voiture. — Madame, ne vous dois-je pas quelque chose pour le lait? — Non, monsieur, je ne fais pas payer le plaisir qu'on me donne. — Adieu, toit hospitalier! Adieu, femme sensible et généreuse!

CHAPITRE X.

A QUELQUE distance de la chaumière, nous descendîmes la montagne. Sa base devait être le terme des plus grandes fatigues de la route ; et une taverne, tant bonne que mauvaise, présentait aux voyageuses froissées, des moyens de repos. Nous touchions le but désiré, quand la pluie tombant comme un torrent, vint encore augmenter le plaisir que nous promettait un gîte,

Notre hôtesse était une grosse Allemande, sale, bourrue, ayant le verbe haut, et donnant des ordres à son mari avec une grossièreté dégoûtante. Madame C—y excita sa bile en cassant un verre; et les malédictions pleuvaient sur cette pauvre Américaine, avec une rapidité, une abondance et un fracas dignes des mœurs de cette brutale cabaretière. Certes, c'est un grand malheur, que de briser un verre dans un lieu où on ne dédommage point le propriétaire de la perte

qu'il fait, en lui en payant la valeur; car, il faut encore qu'il fasse un voyage pour le remplacer. Cet événement fâcheux tint long-temps fermée la porte de la seule chambre à coucher qu'il y eût dans cette taverne.

Après un mauvais dîner donné de la plus mauvaise grâce, reçu avec humeur, mais très-bien payé, nous laissâmes ce détestable bouchon avec ce sentiment d'aise qu'on éprouve en quittant un mauvais lieu, et mauvaise compagnie.

Jusqu'ici, nous n'avions pas encore rencontré une de ces infortunées victimes des passions ou des institutions sociales. J'entends chanter des pseaumes sur le grand chemin. — M. Jones, connoissez-vous ce fervent chrétien? — Ah! oui, monsieur, reprit le bon conducteur en soupirant, les Méthodistes ont tourné la cervelle du pauvre malheureux dont la voix m'attendrit. C'est un bien brave homme! il laisse une femme et quatre enfans dans la misère. Voyez plutôt comme il a l'air doux! je regardai l'infortuné : il marchait lentement, et les

yeux

yeux élevés vers le ciel. C'est de-là seul, ajouta Jones, qu'il peut attendre sa guérison, car les médecins ont vainement essayé de lui rendre ce qu'il a perdu. *Voyez où m'a réduit le péché*, nous dit en passant cette victime de l'extravagance religieuse ; TREMBLEZ, et *priez pour moi*; puis il continua de chanter son pseaume. — Tel que vous le voyez, répliqua Jones, il ne ferait pas de mal à un enfant. Que Dieu le rende à sa famille !

Pendant que ce triste objet occupait mélancoliquement ma pensée, nous nous élevions insensiblement sur une montagne triangulaire. L'acacia, indicateur d'un sol fertile, embaumait son sommet du parfum de sa fleur. *L'hicory* et le chêne robuste, étalaient le luxe de leurs branches étendues. Nous aspirions cet air pur qui vivifie tous les êtres. A l'un des angles de la montagne, on entendait le bruit rauque que fesaient deux torrens furieux, qui battaient avec fracas deux de ses flancs : cette masse, sur laquelle rouloit notre voiture, en était ébranlée.

Nous voyons, à droite et à gauche, deux précipices épouvantables. Plus nous approchions du point de descente, et plus ces abymes devenaient menaçans par leur proximité. Enfin, toute cette fureur, tout cet effrayant fracas disparut à l'extrêmité de la montagne. Les deux torrens s'y réunissent, et forment une rivière, dont les eaux serpentent lentement dans un beau vallon.

Les cultivateurs qui vivent dans la plaine, bornée à l'Est par la chaîne des montagnes que nous avions gravie dans la matinée, élèvent beaucoup de bétail, qu'ils conduisent à Baltimore. Ils cultivent le tabac avec avantage depuis plusieurs années, ce qui prouve que le sol est fécond. Cette plante ne paraît qu'une ou deux fois sur une terre médiocre, quoique vierge.

CHAPITRE XI.

LA maison d'un particulier, qui ne recevait que les voyageurs (1), fut le lieu où nous couchâmes. Cette maison offrait à l'extérieur l'image de la misère; elle menaçait ruine. De vieux chapeaux et des guenilles remplaçaient les carreaux de vitre. A cette vue, je pensai que c'était l'habitation de quelque Allemande aussi grossière que celle qui nous avait hébergés le matin; mais nous fûmes agréablement surpris de trouver en ce lieu, de mauvaise apparence, des jeunes personnes très-bien élevées et élégamment vêtues.

Dans un *parloir* (2) où l'on appercevait le jour à travers les murs, et dont le plancher était troué, on nous servit le

(1) Dans ces maisons on ne donne point à boire aux désœuvrés du voisinage, et ce ne sont pas des tavernes.

(1) En anglais, *parlour*, salle de compagnie.

thé dans des tasses de belle porcelaine. Le sucrier, le crémier, les pinces à sucre étaient d'argent, et le tout fut artistement distribué sur une table ronde d'acajou fort propre.

Quand le vitrier et le charpentier vivent à six lieues, j'avoue qu'on doit momentanément se servir de chiffons pour remplacer les carreaux, et qu'on peut avoir des planchers troués, des couvertures de maison délabrées. Mais pourquoi ne pas boucher les crévasses des murs avec de la terre glaise? Il y avait des nègres qui pouvaient faire cet ouvrage. Est-ce indolence ou dédain d'un certain ordre que le luxe a établi chez les peuples de la vieille Europe? Je voyais avec étonnement de jolies robes de mousselinette traîner sur le plancher vermoulu, mais bien lavé. Ce mélange de richesse et de pauvreté, de recherche et de négligence, formait un contraste bien singulier.

Pendant que nous prenions le thé, un jeune homme mal peigné, et avec du linge sale, vint prendre séance et ava-

lait les gâteaux avec une précipitation appétissante : c'était le frère de nos élégantes. Il nous apprit qu'il avait voyagé dans l'Ouest, qu'il avait vu le *Kentukey*. On y trouve des fonds égaux en qualité aux *Bottoms* (1) du Potowmack, et la terre y est généralement plus riche que celle de la vallée où nous étions; cependant, ajouta-t-il, je préfère les parties du continent où le cultivateur a des débouchés ; sans eux il vit dans une improductive abondance.

Tant que la navigation de Mississipi ne sera point libre, les habitans du *Kentukey* ne seront jamais riches. Ils ne peuvent tirer partie de leur tabac, qui est supérieur en qualité à celui de la Virginie et de la Géorgie. Leurs bestiaux ne sont vendus que quand les Espagnols le permettent ; et comme ils ont rarement cette permission, la multiplicité des animaux, quelques beaux qu'ils soient, fait qu'ils se vendent

(1) Lisière de terres très-fertiles qui se trouvent sur les bords du fleuve.

pour rien. S'ils ne distillaient pas leurs grains, il faudrait abandonner la plus grande partie de la récolte aux oiseaux et aux quadrupèdes. Les habitans victimes de cette jalousie espagnole en supportent les effets avec impatience, et je ne doute point qu'à la première occasion, la liberté de l'*Hoïo* et du *Missisipi*, ne s'obtienne par la voie des armes.

Les colons de la Louisiane, fatigués du joug Espagnol, favoriseront les Américains, qui s'attendent qu'un jour cette colonie entrera dans la fédération des États-unis.

Si le gouvernement français eût eu des moyens pour seconder la bonne volonté des Louisianois, ils seraient rendus à la France (1), qu'ils aiment sincèrement. Leur colonie est très-intéressante, par ses richesses, par sa centralité, et le commerce des pelleteries qu'elle fait avec les sauvages. Ces vieux amis de la

(1) La correspondance d'un général, cultivateur du *Kentukey*, a prouvé cette assertion jusqu'à l'évidence.

France chérissent tous les Français, qu'ils appellent leurs pères.

On nous donna du linge blanc, c'était une marque de déférence d'autant plus rare, qu'on a très-peu de linge, et que des *Gentlemen* se ressemblant tous, on ne voit pas pourquoi ils ne reposeraient pas dans les mêmes draps. Quand quelques-uns d'eux ont la gale, (maladie très-commune dans le nord) il arrive qu'on se l'inocule, en reposant dans le lit où un galeux a couché, et c'est ainsi que ce mal se perpétue; on le sait bien, mais cela ne fait point acheter une paire de draps de plus.

Les Américaines font soigneusement laver planchers, portes et fenètres. Elles ont des robes, des mouchoirs et des bonnets forts blancs, mais leur propreté est toute extérieure. Une fausse modestie leur interdit ces salutaires ablutions qui conservent la santé. Les hommes ne savent se laver que le visage, les pieds et les mains.

Un médecin français ayant apporté une seringue pour sa malade, le père,

mécontent, fit des reproches très-graves au docteur, et lui signifia que sa fille était trop chaste pour user jamais de cet immodeste instrument. On le congédia comme un homme sans mœurs, qui ne devait soigner que les filles de mauvaise vie.

Avant d'arriver sur les bords du Potowmak, nous descendîmes une montagne dont la base était couverte de débris de rochers. Je cherchai vainement quelques indications d'une explosion volcanique. Il semble que ces éclats ont été détachés par l'attraction et la gelée qui doivent, à la longue, rompre les plus forts liens. Cette rivière est guéable pendant l'été, lorsqu'il n'y a point eu de pluies abondantes. Elle est encaissée par deux chaînes de montagnes très-élevées. A l'endroit où nous la traversâmes, elle est plus large que ne l'est la Seine à Rouen. Quand les travaux entrepris seront achevés, elle aura une navigation intérieure fort étendue. Les angles rentrants des montagnes, laissent sur ses bords des espaces plus ou moins étendus,

couverts d'une terre noire et limoneuse, dont la perpendiculaire est très-longue. Ces espaces s'appellent *bottoms*, et produisent en abondance ce tabac noir très-spongieux, dont la feuille s'imbibant d'une grande quantité d'eau, est très-recherchée par les marchands, qui la vendent en poudre.

Je vis pour la première fois l'Érable à sucre, qui ne vient que sur un sol très-fécond : son tronc est fort et élevé ; son écorce est blanchâtre et polie, et sa tête touffue est couverte de feuilles d'un verd pomme. Pendant l'ascension de la sève, on enfonce des tubes dans son tronc, qui la conduisent dans des jattes déposées au pied de l'arbre. On fait ensuite évaporer, au soleil ou sur le feu, la partie aqueuse de cette sève, qui donne après cette opération un sucre un peu brun, inférieur à celui de la canne à sucre.

On avoit pensé que l'Érable à sucre pouvait, si non rivaliser la canne, fournir au moins à la consommation des habitans des États-unis. Ce fut le premier cri de joie après la découverte ; les amis des

noirs le répétèrent avec l'accent du sentiment. Enfin ils avaient trouvé un arbre qui allait affranchir les Africains! Mais comme dans ce monde l'intérêt personnel est le régulateur de toutes nos actions, on appella le calculateur qui, d'un coup de plume, fit disparaître l'espérance des amis de l'humanité. L'Érable veut une terre très-fertile, et ses branches couvernt une superficie de dix pieds quarrés. On a comparé son produit à celui que donneraient des pieds de tabac plantés sur la même surface; d'où il est résulté que l'intérêt du propriétaire lui prescrivait de couper ses Érables pour planter du tabac. La culture, en grand, de cet arbre, comparée à celle du tabac, donnait un résultat encore plus défavorable, parce qu'il se trouvait entre chaque pied quelques pouces sur lesquels on peut cultiver cette plante.

CHAPITRE XII.

APRÈS avoir fait quatre milles dans les hautes montagnes qui bornent la Virginie du côté du Maryland, nous arrivâmes à *Bath*. Cette ville est située dans une gorge très-étroite et triangulaire. La montagne, à l'Ouest, est la plus élevée et la plus rapide. Dans le mois de mars, des monceaux de neige et des éclats de rochers roulent de ses flancs et entraînent dans leur chûte des arbres qu'ils déracinent. Les maisons adossées à cette dangereuse montagne, sont environnés de fortes palissades, qui les préservent de ces chocs terribles et destructeurs. Quelques particuliers, pour avoir négligé cette précaution, ont vu leurs habitations enfoncées. A l'époque de ces chûtes les habitans de la ville sortent le moins possible. Ils se louent du climat. Les froids de l'hiver ne sont pas excessifs et les chaleurs sont tempérées. Les nuits d'été sont très-fraîches, même pendant

la cannicule. Une forte rosée, qui commence à tomber au coucher du soleil, et humecte continuellement la terre pendant son absence, étend sur le gazon une eau qui, repompée pendant le jour, éteint une partie des feux de l'atmosphère.

Bath a deux édifices publics, la salle de comédie et les bains. Le premier est une *Log-House*, (1) dont l'intérieur répond à la simplicité de son architecture. Le second est une baraque en bois, divisée en huit cellules faites de planches mal jointes, où les baigneurs se rendent dans la matinée. Il y a dans chaque cellule des escaliers, pour graduer, à volonté, la ligne d'eau.

La même source donne de l'eau pour les bains et aux buveurs. Elle est à quelques pas de l'édifice dont je viens de parler. La fontaine est de forme circulaire et en plein air. Un gobelet banal est présenté à tous par le distributeur

---

(1) Maison construite avec des troncs d'arbres équaris, liés ensemble par de la terre glaise.

des eaux. L'eau est limpide, tiède et insipide, elle purge pendant les premiers jours. Les personnes rongées de rhumatisme sont soulagées assez promptement. J'en ai vu plusieurs qui, portées d'abord aux bains et à la fontaine, ont fini, au bout de trois semaines, par y marcher seules, aidées de béquilles.

On appelle encore cette petite ville *Warmspring*. (1) Ce fut son premier nom; mais les Anglo-Américains, admirateurs des modes et des noms anglais, s'étant rappellés qu'il y avait une fameuse ville de *Bath* en Angleterre, ont voulu donner plus d'importance à leur source chaude, en l'honorant d'un nom qui vînt de l'ancienne métropole. C'est à cette manie imitative qu'on doit reprocher la naturalisation d'idées funestes à la prospérité nationale qui, comme des poisons lents, se développent avec le temps et corroderont les générations futures.

Américains! votre nom est assez beau, vous avez assez de moyens de le rendre

(1) Source chaude.

aussi illustre qu'il est cher aux peuples libres, sans chercher hors de votre patrie des ornemens d'emprunt; mais enfin, si vous oubliant, vous voulez imiter quelque peuple, pourquoi préférer celui dont les crimes politiques ont fait couler le sang de toutes les familles du genre humain?

Au-dessus de la fontaine on a élevé une terrasse adossée à la montagne de l'Ouest. De beaux chênes y prêtent leur ombrage aux promeneurs : des arbres épars sur les flancs applatis d'un rocher pendant en ruines, y forment une grotte garnie de bancs destinés aux causeurs, et sa fraîcheur en fait oublier le danger. C'est là que se rendent tous les amateurs de nouvelles ; j'y ai entendu prêcher de bons Moraves avec cette onction évangélique si douce et si persuasive. On découvre de ce point toute la ville et le lieu destiné à la course des chevaux.

Les femmes montées sur de très-beaux chevaux virginiens se provoquaient à la course. Comme elles voyagent souvent à cheval, qu'elles descendent des mon-

tagnes rapides, traversent des fleuves, et que dans l'âge le plus tendre on les a exposées à toute la fouge de coursiers très-vîtes, elles sont adroites et intrépides.

Les Virginiennes sont grandes, élancées et ont beaucoup plus de phisionomie que les autres Américaines. Quoiqu'elles semblent plus faites pour les fatigues de Diane que pour les jeux de l'Amour, elles obéissent cependant aux loix de ce maître des dieux et des hommes. Montesquieu a fait leur portrait dans le troisième chant du temple de Gnide.

« Il vint cinquante femmes de Milet ; » rien n'approchait de la régularité de » leurs traits : tout fesait voir ou pro- « mettait un beau corps, et les dieux qui » les formèrent n'auraient rien fait de » plus digne d'eux, s'ils n'avaient plus » cherché à leur donner des perfections » que des grâces ».

Épouses aimantes et fidèles, mères tendres et industrieuses, maîtresses compatissantes, elles ont toutes les vertus qui conservent l'amour qu'inspira leurs charmes. L'esclavage des noirs ne les a

point encore dépravées, et c'est un prodige dont on sent tout le merveilleux quand on connaît les mœurs des femmes des colonies françaises ou anglaises. Il ne faut que comparer la phisionomie d'une Virginienne avec celle d'une créole, pour sentir la différence des âmes qui animent ces deux êtres. Aussi, les dernières sont-elles citées pour les cruautés qu'elles exerçaient sur leurs esclaves, quand enivrées d'une fureur jalouse, elles disputaient avec elles les faveurs brutales d'un amant commun. On m'a cité plusieurs créoles qui, furieuses de la beauté du sein d'une jolie mulâtresse, le gâtaient par des tiraillemens répétés.

La nature est aux environs de *Bath* alternativement prodigue et marâtre; magnifique et horrible, et il suffit de s'élever sur un rocher pour voir ces contrastes.

Du sommet de la montagne de l'Ouest on découvre une vaste étendue couverte par les bois. Cette masse d'arbres est uniforme, monotone comme les eaux de l'Océan quand les vents ne les soulèvent

pas.

pas. L'horizon est borné, au levant, par les montagnes dont les bases touchent *Frederiktown*. Au sud, les Apalaches se prolongent vers le sud-ouest. Au couchant, la vue se prolonge des sommets d'arbres. Presque par-tout et du même point, on apperçoit des plaines, sources inépuisables de richesse, et des rochers dont la stérile nudité ne sera jamais couverte par le temps. A peu de distance, en suivant un chemin très-étroit, on passe près d'une source d'eau ferrugineuse; puis prenant à droite, on descend dans un vallon très-resserré, qui forme le lit d'une rivière assez large, dont le cours est du sud au nord. Ses eaux jaunes reçoivent avec les arbres qui se détachent des montagnes latérales, la terre qui couvrait leurs racines rampantes sur la surface du terrein. On voit plusieurs de ces arbres déracinés par la foudre ou l'impétuosité du vent, tenir encore faiblement à la terre et obstruer avec leurs têtes desséchées, les eaux de la rivière.

Tout présente l'effet d'une convulsion de la nature, tant le désordre est com-

plet. Après trois milles de marche, on retrouve le *Potowmak*.

Un vieillard avait une habitation sur ses bords limoneux et féconds. La maison délabrée touchait à une montagne si rapide que les bêtes à cornes et les chevaux n'osaient s'y avanturer. Quand son grand âge ne lui permettra plus de monter à cheval, il sera privé du commerce des humains. Pendant l'automne, des bateaux, venant d'Alexandrie et de *George-Town*, remontent la rivière et la descendent chargés de grains. Après cette saison, la traite est finie, et si quelqu'un oubliait de se pourvoir, il lui faudrait faire un voyage à *Winchester*, éloigné de trente-neuf milles de ce lieu.

Ce vieillard, dont les enfans étaient tous établis, se trouvoit abandonné aux soins des domestiques. Son isolement m'affecta, et je lui fis part de mes inquiétudes. Je vendrois volontiers ma plantation, me répondit-il; j'ai trois cent arpens de terre excellente, un bon verger de pêchers qui me donne assez d'eau-de-vie, des Érables qui me fournissent du

sucre en abondance, et quelques arpens de prairie pour nourrir mes bestiaux pendant l'hiver. J'estime que cette propriété vaut 900 pounds, argent de Virginie (1). Au prix qu'il demandait, je vis que le vieillard ne quitterait pas sa retraite avant que la mort ne vînt le déloger. Les bâtimens étaient dans un état affreux, et quand ils auraient été moins délabrés, on eût trop payé une prison et un très-mauvais voisinage.

Les mœurs des habitans peu aisés de cette contrée, sont agrestes et violentes. Ils jurent, s'enivrent, jouent et se battent souvent. Ils ont un genre de combat inusité chez les Américains de l'Est. Les athlètes usent des poings, des pieds et des dents. Ils conviennent de se faire sauter les yeux, et voici comme cela se pratique. Les champions s'approchent en se distribuant, au préalable, force coups de poing; ils s'entourent l'index d'une mêche de cheveux, puis roidissant les

(1) La gourde valant 5 liv. 10 s. 900 pounds de Virginie valent 16,500 liv.

deux pouces, qu'ils appuient fortement sur les coins de chaque œil, ils les font sortir, au milieu des applaudissemens du cercle féroce qui les excite. Malheur au mal-adroit qui se laisse prendre le pouce ou le doigt, car il est broyé entre les dents de son adversaire.

Chaque jour de marché, nous voyons des groupes se former autour d'athlètes ivres, que le point d'honneur obligeoit à *Boxer*; les femmes effrayées fuyaient ces passe-temps barbares, renouvellés des Anglais. Généralement un *Bruiser* (briseur d'os) est le juge des combattans, et fait observer la police convenue dans ces sortes de récréations britanniques. Vous le voyez marcher gravement dans le cercle, et parler avec un air d'autorité aux deux champions. C'est lui qui donne le signal du combat et des applaudissemens. La foule imbécille a plus de déférence pour les ordres de ce gladiateur en chef, qu'elle n'en montrerait à un magistrat porteur, ou organe de la loi. Après le combat, les amis du vainqueur l'entourent, lui serrent la main;

d'autres avec des citrons, essuyent le sang qui coule de ses narines; et ce personnage reçoit ces soins et ces louanges avec la solemnité étudiée d'un héros de théâtre.

Le prix des pensions était de trois gourdes par semaine. Nous étions chez Md. Throkmorthon, parente du général Washington. Cette bonne Américaine, par un désintéressement peu ordinaire aux personnes qui tiennent des pensions, fit assez mal ses affaires. Son cousin, du haut de la grandeur où la partialité et quelques services l'ont placé, semble ne pas appercevoir ceux de ses parents que la médiocrité entoure. Je lui demandai si son illustre allié était autant pénétré de l'importance des formes religieuses, qu'il semble l'être, par l'exactitude scrupuleuse qu'il met à les observer. Elle me dit qu'elle le croyait de bonne foi; qu'à la mort du père de Washington, qui était un déiste, le fils devint très-religieux. Ce grand homme fait ses prières avec la régularité d'un moine, et va tous les dimanches à l'église édifier ses

concitoyens, par son recueillement et sa ferveur angélique. Chez un peuple dévot, cette conduite n'a pas besoin de commentaire

Md. Throkmorthon avait une quarantaine de pensionnaires, qu'elle nourrissait très-bien. Un grand nombre de Méthodistes, couverts de chapeaux à bords longs et rabattus, fesaient admirer leur dextérité à table, et la rotondité de leurs faces béatifiées.

Des femmes jolies comme des anges, lestes comme des papillons, se trouvaient pêle-mêle avec ces gras pénitens. Cette promiscuité de grâces et de gaucherie, d'élégance et de crasse, d'abandon et d'hypocrisie, était vraiment piquante. Les Méthodistes nous régalaient d'une longue prière de la composition du révérend, qui l'improvisait avant et après le repas. Les femmes se tenaient debout pendant tout ce temps. Des paupières garnies de cils longs, soyeux et bien noirs, venaient voiler de beaux yeux, que les auditeurs se plaisaient à fixer. On eût pris chacune de ces jeunes-femmes,

habituellement vive, et devenant tout-à-coup grave et immobile, pour l'amour entouré de moines maussades, qui lui font faire pénitence de ses espiégleries. A peine la prière était-elle hurlée, que le voile se levait, la gaîté débitait ses saillies, et tout ce que le saint homme avait dit était oublié.

CHAPITRE XIII.

PARMI les femmes avec lesquelles nous vivions, il y avait deux Virginiennes, parlant un peu français, très-aimables, et ayant reçu une éducation soignée. L'une était une veuve blonde, vive, âgée de vingt-trois ans. Le souvenir du colonel B..., mort depuis sept ans, lui était cher ; quoiqu'aimant les plaisirs, elle se plaisait au milieu d'eux à évoquer l'ombre de son mari, et ses beaux yeux arrosaient son portrait des larmes du regret. Cette singularité est inexplicable. Elle était environnée d'adorateurs, que sa beauté attirait, que son esprit enchantait; elle ne les repoussait point, mais elle aimait toujours M. B... Conversant avec elle sur l'union possible de deux âmes fortement éprises, en admettant les plus fortes hypothèses, elle interrompt tout-à-coup notre entretien platonique, par des sanglots qui se fondent en larmes. Elle s'écrie avec l'accent du

reproche: Qu'ai-je donc fait à la divinité, pour qu'elle m'ait si-tôt enlevé mon ami? Quelques années de plus, et le même tombeau nous eût reçus. Ah! madame, ajouta-t-elle, en serrant le bras de ma femme, j'étais aimée comme vous l'êtes, j'aimais aussi tendrement, j'aurais été bonne mère; pourquoi donc cette différence dans le sort de deux femmes, que la nature fit si ressemblantes? Penserai-je qu'une fatalité cruelle balotte aveuglément la destinée des faibles mortels? Non: je le reverrai. Mon âme attirée vers la sienne, se fondra un jour avec cette âme chérie; et inséparables, comme immortels, l'idée d'une désunion momentanée, ne viendra plus nous troubler au milieu des plaisirs célestes, comme elle le fit sur cette terre, où le bonheur n'est qu'une illusion rapide.

Après quelques momens de silence, nous parlâmes de l'immortalité de l'âme. Md. B... avait lu les ouvrages de Swedenbourg. Les descriptions charmantes, que fait ce Suédois, du bonheur des âmes vertueuses, les tableaux affectifs

des soins mutuels de deux époux, présentèrent des scènes d'amour et de volupté, qui rendirent à la tendre parleuse, le calme, et sa sérénité accoutumée.

Sa cousine, Md. Am..., était une brune dont les traits étaient parfaitement réguliers. Une douce langueur adoucissait l'éclat de ses grands yeux noirs, bien fendus. Ces deux jolies femmes s'aimaient tendrement, et vivaient ensemble. Le mari de la dernière était un très-riche virginien, chaud patriote et anti-fédéraliste. Nous politiquions par fois. Les citoyennes prenaient part aux débats; toutes deux défendaient vivement le président des États-Unis, quand M. Am... ou tout autre, refusait de partager l'enthousiasme qu'il inspira pendant la guerre, et qui semble s'affaiblir aujourd'hui, ou n'être pas aussi général.

On n'a point vu sans déplaisir l'opiniâtreté du gouvernement américain à conserver une apparente neutralité, qui n'est certainement point avantageuse à la France. On ne peut croire que le pré-

sident fût étranger à ce système. Les amis des français lui reprochent d'être ingrat envers un peuple qui contribua si puissammennt à sa fortune ; et les Américains, qui ne sont point insensibles à la gloire de leur pays, disent qne cette neutralité est une ingratitude déshonorante, un tache indélébile. J'ajoutais à ces réflexions, que ce lâche abandon, quelque nom qu'on lui donne, n'était que le prétexte d'une faveur insigne accordée aux Anglais. Le gouvernement savait, tout aussi bien que moi, que la Grande Bretagne était trop jalouse de son industrie maritime, pour laisser les Américains l'envahir doucement pendant la guerre ; or, cette neûtralitée fût présentée au commerce de l'Amérique comme devant lui procurer ce résultat lucratif, et c'est en berçant les habitans des villes maritimes de cette vaine chimère, qu'on est parvenu à les mettre dans les intérêts du cabinet de Saint-James.

Le pouvoir exécutif des États-unis, est, à mon avis, coupable d'ingratitude et de manœuvres déloyales. Il est ingrat

envers la France et a déçu les commerçans américains. Tous ces raisonnemens ne se faisaient point à *Bath*, puisqu'en 1791 la guerre n'était pas encore déclarée; mais comme j'ai rencontré par-tout des hommes attachés à la France, ils m'ont fait part des réflexions que je viens d'écrire.

La constance de Md. B.... était d'autant plus remarquable, que les Américaines se remarient généralement. En effet, que ferait une veuve dont la fortune consiste en terres, et négres qui les font valoir? Si elle est jeune, un gérant fera tenir des propos ou blessera les usages. Si c'est la veuve d'un marchand, elle ne peut, par la même raison, s'associer un homme veuf ou garçon; il lui faut donc épouser quelqu'un pour soigner la fortune de ses enfans.

Md.B... s'était arrangée avec les frères de son mari, auxquels elle avait abandonné sa plantation, pour une somme dont ils lui payaient l'intérêt. Je n'ai point voulu, disait cette femme excellente, être la complice des châtimens qu'on inflige aux

malheureux noirs. Je me suis plus d'une fois attendrie sur leur sort, et si j'avais pu briser leurs fers sans me réduire à l'aumône, j'aurais joui de cette divine volupté.

CHAPITRE XIV.

MADAME C—y n'étant ni aimable, ni jolie, fût peu recherchée des femmes qui pouvaient apprécier et choisir leurs compagnes .Elle se lança dans la société des dévotes, et bientôt nous apprîmes qu'elle faisait nombre dans le troupeau méthodiste ; renonçant à la parure qui lui avoit fait une réputation, elle se coëfa du bonet de la secte, et passait les jours à pleurer ses péchés. Moly était l'humble instrument de sa conversion soudaine, et on la voyait pleine d'une sainte jactance qui semblait dire à toute la congrégation : Et moi aussi je sais convertir les pécheresses et *porter sur mon col la brebis égarée !* Je prends congé de ces deux saintes pour donner au lecteur une idée des plaisirs mondains de la ville de *Bath.*

On se rend, sur les cinq heures, aux parties de thé. Tout y est du plus grand cérémonial. A droite de la maîtresse de

la maison sont rangées, en demi-cercle, toutes les femmes aussi bien parées qu'elles le peuvent. Un profond silence succède à l'entrée de quelque invité, et toutes ces dames ont la gravité de juges assis sur leur tribunal. On apporte une table d'Acajou devant la distributrice du thé. Des fontaines d'argent contiennent le café et l'eau chaude, qui affaiblit le thé ou sert à laver les tasses. Un domestique porte sur un plateau d'argent ou un cabaret, la tasse, le sucrier, le crêmier, les tartines de beurre et les viandes fumées, qui sont présentés à chaque individu, et dont il faut charger ses genoux. Des Français sont fort embarassés quand dans une main ils tiennent la soucoupe et la tasse, et que de l'autre, il leur faut prendre des tartines et des viandes fumées coupées en tranches très-minces. Un américain âgé, et auquel cette nouvelle méthode de servir le thé était incommode, après avoir pris sa tasse et ses tartines, ouvrit la bouche, en invitant le domestique à la lui remplir de chevreuil fumé. Quand tout est disposé pour la

distribution, les femmes tirent leurs mouchoirs et les étendent sur elles. En renvoyant la tasse, on a soin de disposer la cuillère de manière qu'elle indique si vous voulez recommencer ou si vous en avez assez. Un français qui ne parlait point anglais, et ne connaissant point ce langage muet, désolé de voir la seizième tasse arriver, s'avisa, après l'avoir vidée, de la garder dans sa poche jusqu'au moment où les envois furent à leur fin.

Vous n'entendez, pendant qu'on prend le thé, que le siflement des lèvres sur le bord des tasses. Cette musique est variée par la demande qu'on vous fait de changer de boisson.

Après le thé, s'il se trouve quelque plaisant, on l'agace. Nous en avions un à *Bath*; c'était M. West qui chargeait assez bien. Quand ce genre de plaisir était épuisé, on invitait les dames à chanter. Celles dont la voix flexible et mélodieuse était applaudie, ne se faisaient point prier. Toutes même chantaient volontiers, parce qu'on est assez bien élevé dans les déserts du nouveau monde,

monde, pour recevoir très-mal les *incroyables* qui se permetteraient de persifler une femme qui céde aux invitations d'un cercle. La médisance même est d'un très-mauvais genre, et ce n'est qu'un bruit confus dont il faut approcher l'oreille pour l'entendre.

Mademoiselle Lee était la virtuose de Bath. Elle a un très-beau gosier ; mais, comme celui de toutes ses compatriotes, son chant est inanimé. Ainsi, l'amour, ses craintes, son délire et ses inquiétudes passionnées se chantaient comme le pseaume le plus métaphysique. Dès qu'une Américaine s'apprête à chanter, elle commence par prendre un air bien grave ; ses traits, que le sourire embélissait, s'alongent. Bien perpendiculaire sur son fauteuil, ses yeux fixent le plancher, et on attend que sa voix vienne annoncer qu'elle n'est pas pétrifiée. On donne en France dans l'excès opposé. J'ai trouvé nos actrices ridicules à mon retour des États-unis. En effet, quand les mouvemens ne sont point inspirés par le sentiment, quand ils ne servent que la co-

quetterie de la chanteuse, je les crois vicieux, et ils ne font que distraire l'auditeur.

Il existe des rapports entre les sons et la pantomine, la langue et les mouvemens. Ils varient, sans doute, selon le génie des langues et des peuples; mais ils sont constament les mêmes dans chaque pays. Si l'artiste les ignore ou les dédaigne, il est hors de la nature et des convenances. Le physique de la chanteuse devrait encore être consulté dans le choix des morceaux qu'elle veut exécuter. Une brune piquante, au teint fleuri, aux yeux vifs et pétillans de gaîté, ne fait-elle pas un contre-sens, quand, sous le masque de la santé, elle chante qu'elle meurt de langueur? N'en est-il pas de même d'une blonde, douce comme un mouton, quand elle vient nous dire musicallement qu'elle ressent toutes les fureurs vengeresses de la terrible Phèdre? Pour ne point sentir ces deux contre-sens, il faut fermer les yeux ou faire des abstractions laborieuses qui font évanouir l'illusion. Ce que je viens de dire de la physionomie peut encore s'appliquer au timbre des voix, quoique

les rapports existans entre le genre de musique et les différens timbres soient plus difficiles à saisir.

Mademoiselle Lee avait une chanson favorite qui demandait une grande flexibilité. Cette chanson s'appelle le baiser.

« Le baiser qu'il me donna en partant, » scella ses promesses et son amour. » Ah ! si j'oubliais tout ce que je lui dois » de tendresse !... Mais la tourtelle fût- » elle jamais volage ? La promesse des » amans doit être sacrée. J'ai dit à » Patrik, qui s'éloignait, que je ne l'ou- » blierais point. Si je viole mon serment, » je consens à demeurer fille. »

« Maintenant que les flots et les vents » l'emportent, un monsieur m'offre des » choses bien jolies; mais que m'importent » ses bijoux, son or, ses bagues et toute » sa fortune ? La promesse des amans » doit être sacrée. J'ai dit à Patrik, » qui s'éloignait, que je ne l'oublierais » point. Si je viole mon serment, je con- » sens à demeurer fille. »

« Quoique sa cabanne soit petite, le
» bonheur s'y réfugie; quelle maison
» vaut celle de mon ami? La fortune,
» sans lui, est une compagne inutile;
» oui, Patrick, tu es l'objet de ma flâme.
» La promesse des amans doit être sacrée.
» J'ai dit à Patrick, qui s'éloignait que je
» ne l'oublierais point. Si je viole mon ser-
» ment, je consens à demeurer fille. »

Nous avions une troupe ambulante de comédiens Irlandais qui avaient quitté leur pays, pour venir amuser des spectateurs moins difficiles que ne le sont les habitans des petites villes, bourgs et villages d'Irlande. Les motifs de leur émigration donnent une idée assez exacte des talens de ces pauvres diables. Ils étaient alternativement empereurs, bergers, boufons, et mouraient cependant de faim. On allait leur faire l'aumône, en dépit des remontrances sévères des Méthodistes, qui prétendaient qu'un art aussi diabolique que l'art dramatique, ne

devait point être encouragé par des chrétiens.

Celui qui jouait les amans vint faire le compliment d'usage : c'était un jeune homme assez bien fait, mais dont la langue épaisse avait été conformée pour le silence de l'observation. Il était poudré à blanc, avait de vieux bas d'une fort belle laine d'Angleterre, et un habit galoné que son père très-corpulent, lui avait prêté. Le voilà qui débute avec des grimaces horribles, faisant faire des efforts surnaturels à sa langue, qui prononçait avec travail de maudites consonnes. Il se démenait avec tout le désir possibe de s'en tirer avec honneur, et débita son discours, en crachant sur le visage de deux négres qui raclaient du violon près de la scène. Sa grosse maman jouait les impératrices.

Un grand homme sec, dont la figure avait la forme d'un coin triangulaire, jouait les princes tragiquement amoureux.

Une grande soubrette, à cheveux d'un blond blanc, fort indolente, nous débitait tous les bons mots de son rôle, et

s'acquittait avec gravité des espiégleries qu'il fallait faire. Tout le reste était à l'avenant; mais ils avaient le secret de nous faire rire.

Le plaisir excité par le talent des acteurs était empoisoné par la piraterie des auteurs anglais, dont les mains rapaces ont mutilé les chefs-d'œuvre de Molière. Je fis connaître ces larcins aux buveurs d'eau, qui pensaient que tout cela était d'origine anglaise.

Pour récapituler tous les genres de récréation dont on jouissait à *Bath*, je dirai donc, qu'on y jouait la tragédie, la comédie, l'opéra-comique et la farce; qu'on dansait toutes les semaines, et que les parties de thé étaient très-fréquentes. Les joueurs se rassemblaient au billard et dans les tavernes, où ils passaient souvent des nuits entières. Alors, ce n'étaient que des coteries de jeu; mais bientôt un *Gentleman*, qui tenait une banque de Pharaon, devint un point central pour la très-grande majorité des Américains.

Son arrivée fut annoncée comme le

serait celle de quelque personnage d'importance. Il était invité à toutes les parties de plaisir, et y prenait le ton que tant d'égards et de considération devaient lui inspirer. Oh! pour le coup, j'ouvrais de grands yeux comme un premier pris, et je ne concevais rien à ce bouleversement moral. Je me rappelais que M. Jefferson tombe sans pitié et sans ménagement sur la passion du jeu, très-commune chez ses compatriotes; il lui donne le nom d'infâme, et je me voyais avec des Virginiens qui traitaient avec respect un homme très-méprisé en France, et digne de ce sentiment.

Je communiquai mon embarras et mes idées à des hommes respectables, qui trouvèrent mes opinions souverainement injustes. Ils me firent entendre qu'ils considéraient un joueur de profession comme un armateur. Le premier expose sa fortune aux caprices du sort sur un tapis verd, et le second court les mêmes risques sur l'Océan. Où trouvez-vous donc, me disait-on, la différence entre ces deux hommes? Cependant un armateur est bien

reçu en Europe, et vous méprisez un joueur! Qu'importent les moyens accessoires ? Le désir du gain n'est-il pas le même dans les deux individus ? Si l'un et l'autre se conduisent avec l'honnêteté exigée dans leurs professions respectives, nous les estimons. Pour donner plus de poids à leur étonnante théorie, ils me citèrent un Marilandais, joueur de profession, qui fut dans sont tems un modèle de délicatesse et de générosité. Ce Phénix est, à la vérité, mort dans la misère, après avoir dissipé fort lestement une fortune considérable. Je pense que peu de ses confrères voudront au même prix perpétuer l'estime que celui-ci a payée de tout son avoir.

Quand notre banquier de Pharaon ouvrit ses séances, je remarquai que tous les hommes marquans à *Bath* assistèrent à la première. Ils considéraient cette démarche comme un signe d'attention ou d'estime, dont ils ne pouvaient se dispenser. Au reste, ce joueur était loyal, et je n'ai pas entendu le plus léger murmure contre lui.

Le jeu fournit aux dépenses que le luxe demande, et les Virginiens ne sont point exempts de vanité : ils sont presque tous joueurs. Les pertes et les gains ne sont point un mystère. Un ancien aide-de-camp du général Washington, le colonel Del..., bon père, bon mari, racontait à tout le monde que ses gains payeraient la dépense de sa famille pendant son séjour à *Bath*. Un grand nombre de planteurs, dominés par cette ruineuse vanité, partent dans une voiture élégante atelée de chevaux fins, traînant à leur suite un nombreux domestique, qu'ils ne peuvent tenir dans l'oisivité que par le secours du jeu. Si la chance tourne ou si le magnifique planteur va trop loin, il est obligé de tout vendre et de revenir modestement monté sur quelque coursier rival de *Rossinante*. Ces métamorphoses ne sont point rares.

CHAPITRE XV.

Les Virginiens sont en général, grands, élancés, et ont reçu de l'éducation; affables, hospitaliers, amis des Français et de la liberté, ils en ont défendu la cause avec courage et dévouement pendant la guerre de la révolution. Les Anglais ont signalé leur haine contr'eux, par des dévastations, et par une perfidie dont les noirs furent victimes.

Le général anglais proclama la liberté de tous les négres qui se rendraient dans ses lignes; mais quand ces malheureux eurent rejoint l'armée, on les chargea de chaînes; ils furent envoyés et vendus à la Jamaïque, où ils trouvèrent une existence mille fois plus horrible que celle à laquelle ils pensaient se soustraire.

Les enfans mâles partagent également entr'eux les propriétés territoriales, et co-partagent ensuite le mobilier avec leurs sœurs. Cet usage est suivi dans le Maryland. Tant que le père vit, les en-

fans n'ont rien que de sa générosité. On ne donne aux filles, quand elles se marient, qu'un léger trousseau, et l'esclave, compagne de leur enfance. Je désirerais que cela fût de même en France, car il y a mille à parier contre un, qu'une fille riche épousera un homme sans délicatesse, fort amoureux de sa dot. Cette victime de l'avidité, n'étant point aimée du vil spéculateur, ne trouvera dans l'avenir, pour prix de ses avantages, que de longues et douloureuses années. Le déshonneur sera, peut-être, le fruit de cette union formée par l'intérêt. Les parents raisonnables, qui ont connu les douceurs de l'hymen, et tout ce qui peut les troubler ou les anéantir, doivent être dans de perpétuelles alarmes sur le sort d'une fille chérie, qui réunit aux grâces de sa personne, à la candeur de l'innocence, l'attrait d'une fortune brillante. L'inexpérience, l'abandon généreux de la jeunesse, et la décevante confiance d'un cœur virginal qui sent le besoin d'aimer, concourent à favoriser les desseins de ces épouseurs sordides, trafiquant de l'amour comme de l'amitié.

Dans les États-unis, les convenances de fortune, à quelques exceptions près, sont subordonnées aux convenances morales, et les deux sexes s'en tronvent très-bien. Les unions sont sentimentales et fortunées : le bonheur des familles en est la première conséquence, et la pureté des mœurs se conserve sans avoir besoin de la surveillance du magistrat. La fille, spectatrice des soins, qui font les délices de sa mère, les aime avant d'en sentir l'attrait. Tous les enfans élevés au sein d'un bon ménage, heureux de l'harmonie de la famille, s'organisent instinctivement ponr cet état de félicité, et deviennent vertueux, comme ils deviennent hommes.

Pour procéder avec ordre à la régénération des mœurs d'une nation, il faut commencer par les sociétés élémentaires ou les familles. Si cet objet attirait un jour l'attention de nos législateurs, je leur proposerais, comme un des moyens d'atteindre ce but désirable, la loi qni défendrait aux pères de doter leurs filles. Elles ne pourraient jouir de la fortune qui

leur revient, qu'à la mort de leurs auteurs. Je sens que cette idée paraîtra singulière chez un peuple, où les parents ont la sottise de publier qu'ils feront des sacrifices pour leurs filles chéries. Comme si ces insensés n'avaient point assez à craindre de l'inconstance et de la légèreté de la jeunesse, ils appellent toutes les chances malheureuses autour de l'objet qu'ils idolâtrent! Ils vendent jusqu'à leurs vêtemens pour les multiplier! Quand des parents orgueilleux et avides, ne menaceront-ils plus de leur haine et de la persécution, ceux de leurs enfans qui se livrent aux sages conseils de la nature, en cédant aux convenances morales? Ces âmes aimantes et libérales, auront alors le complément des jouissances du sentiment. Les liens qu'elles formeront, n'en briseront point d'anciens. Comme moi et quelques autres, ils ne seront plus condamnés à devenir étrangers parmi ceux qui leur donnèrent les doux noms de frères et d'ami!

CHAPITRE XVI.

L'AMOUR a la marche grave du caractère, et semble couler avec lenteur dans les veines de la jeunesse : ce n'est point cette ardeur dévorante, cette flamme rapide qui embrâse tout notre être. Les amans se voyent avec plaisir, mais sans transport; ils ne s'élancent point, ils s'approchent.

Le temps qui s'écoule entre la déclaration et le mariage, est consacré à l'observation; et les filles réclament une indépendance absolue, qu'elles consacrent à l'épreuve du caractère de leur époux futur. Elles veulent savoir s'il est violent, s'il a de la constance, si la jalousie ne le rendra pas un jour bisarre et grossier. Elles se livrent à toutes les fantaisies qui leur passent par la tête, et font tout ce ce qu'elles peuvent pour n'être point exposées au reproche d'avoir dissimulé leurs imperfections : c'est un combat de franchise, inspiré par le désir du bonheur commun.

Les parents peuvent deviner ce commerce loyal d'amour qui n'est ni caché, ni divulgué. La passion et ses progrès sont souvent si imperceptibles, qu'on ne la soupçonne qu'au moment où l'hymen est près d'unir ce couple discret. On parle alors du mariage. L'intérêt calcule les fortunes, et la censure prononce son arrêt. Comme la médisance ne s'évertue jamais que contre des individus scandaleux, il arrive qu'elle juge bien.

Les jeunes personnes aiment qu'on les loue sur les talents utiles, qui en feront de bonnes mères et des femmes industrieuses. Elles dédaignent qu'on leur parle de la beauté de leurs traits; jalouses d'éloges plus flatteurs, c'est avec des armes que ne donne point le hasard, qu'elles ont la noble ambition de vaincre. Quand elles sont appellées à remplir les devoirs de mères et d'épouses, on les voit pénétrées de toute la dignité de leur nouvel état. Les airs légers du jeune âge font place à cette réserve, ou plutôt à ce recueillement délicieux, qui est un témoignage que l'ame contente savoure en silence le

bonheur qui l'absorbe : elles remplissent encore avec fidélité, l'engagement d'obéissance qu'elles ont contracté au pied des autels. L'amour vient-il confondre dans un être, deux âmes qui brûlent pour cette réunion ? Le sein maternel alaitte cet enfant chéri. La mère retrouve l'inquiétude active de l'amante, et jouit du double plaisir d'alimenter son époux et son fils. Avec quelle religion ces devoirs sont remplis ! J'ai vu des femmes, que la fortune, la santé, la jeunesse invitaient aux plaisirs, leur préférer les devoirs.

Les enfans sont bien élevés dans la maison paternelle, parce qu'ils y jouissnt de la plus grande liberté, et qu'on s'occupe très-peu de ce qu'ils font. Ils vont, viennent, entrent et sortent sans être exposés à des questions ennuyeuses, ni obligés aux grimaces cérémonieuses, appellées politesse ou savoir-vivre. Ils sont peu importuns, et sur-tout trè-francs. Mais s'ils sont heureux au sein de la famille, l'âge de fer succède rapidement à l'âge d'or !

Les maîtres d'école suivent un sys-

tême plus propre à dresser des esclaves, qu'à former des citoyens. Un magister anglais ou américain, est le plus sombre et le plus pédant cuistre qu'ait jamais produit le demi-savoir. En vain, le docteur Benjamin Rush, a recommandé la méthode humaine de J. J. Rousseau. Les pédants l'ont rejettée unanimement, et continuent à faire acheter un très-médiocre fonds de connaissances à coups de fouet. Le grand argument de ces messieurs, est que la dignité d'hommes comme eux, pouvait être compromise, par l'espiéglerie d'un enfant vif et spirituel; que la dignité de leurs écoles courrait encore ce terrible danger. Mais vous chasserez l'insubordonné, leur répondait-on. Détestable moyen, répliquait le marchand de savoir! Voici l'argent d'un quartier hors de ma poche. Il vaut donc bien mieux fouetter les écoliers, que de les expulser.

Les malheureux qui rament sous la verge de ces pédans, perdent bientôt cette douceur de caractère qu'ils avaient apportée à l'école; et à la sortie de ce

lieu de supplice, vous les voyez se tourmenter et se battre. Ils apprennent un peu de latin, d'arithmétique, et quelques principes de géométrie pratique, qu'on leur fait appliquer à l'arpentage. Les parents ensuite les engagent chez un procureur ou chez un médecin, selon qu'ils désirent faire du jeune *Gentleman*, un écuyer ou un docteur.

Les Américains fortunés destinent leurs enfants au barreau. Les jeunes gens s'attachent à la vie molle et licentieuse des villes, qu'ils préfèrent ensuite à celle de la campagne. Il s'ensuit qu'ils afferment leurs plantations, qu'on épuise; que l'agriculture, abandonnée à la classe moins fortunée, perd la considération dont elle devrait jouir dans tous les pays du monde. Cette absurde vanité appelant les hommes éclairés à un état qui n'est lucratif, qu'autant que des loix obscures sont complices des passions, il n'y a pas lieu d'espérer que ceux qui fondent leur fortune sur les vices du système judiciaire, proposeront des réformes avantageuses à leurs concitoyens. Il est, au contraire, présumable,

qu'ils éterniseront les mauvaises loix, dont ils attendent l'aggrandissement de leur fortune.

Après deux années d'étude chez un procureur ou chez nn avocat, l'étudiant subit un examen devant quelques juges. S'il est suffisamment instruit, il a le droit de plaider.

Francis Bailey, qui pouvait faire des écuyers (1) et des docteurs, a préféré l'agriculture et l'imprimerie, à la chicanne et à la médecine. Son fils aîné est un imprimeur comme lui, et ses autres enfans choisiront entre les arts mécaniques. Je ne puis tracer le nom de ce respectable Philadelphien, sans éprouver les plus vifs mouvemens de respect et de sensibilité. C'est un homme bon, dans toute l'énergie de l'expression anglaise, qui, pour être sentie, doit être accompagnée de la valeur que lui donna Pope :

A good man is the noblest worck of god's creation.

L'homme bon est le chef-d'œuvre du créateur.

---

(1) Un procureur et un avocat ont le titre d'écuyer.

CHAPITRE XVII.

JE louai un cheval pour me rendre à *Winchester* : c'était un coursier vivant habituellement de son industrie, et abandonné aux soins de la providence dans les terreins libres du voisinage. Je ne pouvais choisir un plus sûr compagnon de route, dans un pays où les chemins furent tracés par des voyageurs à cheval, pressés d'arriver et qui ne connurent que la ligne droite, quoiqu'il fallût franchir des précipices, ou gravir péniblement des montagnes à pic qui leur barraient le chemin.

Je trouvai une étendue déserte, semée de montagnes si rapprochées, que les vallons sont des précipices, au fond desquels des torrens roulent leurs eaux troubles, séjour éternel des crapauds et des reptiles qui se plaisent dans la fange. Je n'entendais, dans les lieux élevés et arides, que le siflement des serpens. Le grelot alarmant du serpent sonette, qui rampait sur les feuilles sèches, et le silence des forêts

m'avaient pénétré d'horreur. Je trouvai d'énormes serpens assomés, dont la gueule béante et teinte d'un sang noir, était remplie de cantarides. Les grands cercles concentriques de leurs corps, circonscrivaient la partie du chemin où ils avaient reçu la mort; les écailles de leur dos étaient d'un bleu noir, et la peau huileuse de leur ventre d'un gris sale.

Les pieds de mon cheval battaient le roc, à peine couvert par quelques lignes de terre, que les dépouilles de la végétation et les pluies avaient été des siècles à former. Je parcourais tristement ce désert, cherchant des yeux quelque site moins disgracié.

A dix-huit milles de *Winchester* et dans un vrai coupe-gorge, je trouvai une famille allemande qui, dans une chaumière ouverte à tous les vents, parlait avec orgueil de ses trois cents arpens de terre. Le père était un maréchal qui vendait du *Wisky* (1) aux voyageurs et du foin à leurs chevaux. Après avoir

(1) Eau-de-vie de grain.

bu quelques verres de mauvais lait, dans un vase mal lavé et d'une terre grossière, je remontai à cheval. J'étais à douze milles de *Winchester*, quand des prairies bien peignées m'annoncèrent le voisinage d'une terre moins maudite, et de quelque planteur intelligent.

Sur le bord de la route était une jolie petite maison, peinte en rouge, près de laquelle le pin, l'acacia, le saule pleureur enlaçaient leurs branches et formaient un berceau où des enfans noirs et blancs se livraient aux jeux de leur âge. A quelques pas de là, un couple sexagénaire recevait les voyageurs. J'entrai dans la maisonette de ces bonnes gens. Des volailles et des cochons de lait peuplaient la petite cour, des arbres fruitiers l'ombrageaient, et quoique ce fût le lieu du refuge de tous les animaux, pendant la nuit, elle était propre. De l'autre côté, on voyait un jardin qui dominait une plaine peu large, arosée par un fort ruisseau. Le vieillard le cultivait de ses mains; on y voyait beaucoup de choux, des pommes-de-terre, des melons

d'eau très-beaux et des haricots; les fleurs l'ornaient et nourissaient des abeilles, jadis sauvages, que le bon vieillard par ses soins, avait fixées autour de sa demeure.

Après la solitude affreuse de laquelle je sortais, j'étais disposé à n'être pas difficile à contenter; aussi, cette habitation, toute médiore qu'elle fût, me parut un lieu de délices. J'y rencontrais deux êtres tels qu'ils sont, quand les besoins ne sont point au-dessus de leurs forces. L'isolement et l'aisance avaient autant contribué a resserrer les liens de ce couple, que le bon naturel du mari et de la femme. Un petit-fils, leur trésor, animait des yeux ternis par le temps et que la mort devait bientôt couvrir de ses crêpes. Sa grande mère l'embrassa vingt fois pendant mon dîner, et fut bien reconnaissante des caresses que je fis à cet enfant, extraordinairement grand pour son âge.

En approchant du terme de mon voyage, je rencontrais des établissemens qui annonçaient l'aisance des cultiva-

teurs. Une terre libérale sur le penchant des montagnes m'assurait que celle de la vallée était extrêmement généreuse; des moutons forts, couverts d'une longue laine soyeuse, erraient librement sur leurs sommets, et ne craignaient point le loup pendant la belle saison.

Les Américains poursuivent cet ennemi des bergeries, avec tant d'activité, que daus un pays rempli de bois, il ne paraît que lorsque la terre est couverte de plusieurs pieds de neige.

CHAPITRE XVIII.

WINCHESTER est bâti sur un monticule : c'est une réunion de maisons en brique et en bois peint. Des plantations bien cultivées, et qui se touchent, entourent la base du cône sur lequel cette ville est située ; on en voit d'autres, sur le flanc des montagnes, qui forment un amphitéâtre. Un terrein noir et profond, qui ne demande qu'un léger labour, donne des récoltes abondantes. La nature est là dans toute sa magnificence ! Les hommes sont grands, bien faits, fortement constitués, et ont le teint fleuri. Les animaux sont forts, ont le poil luisant, l'œil vif et l'allure de la vigueur. *L'hicory*, l'acacia, le chêne et le beau peuplier-tulipe, semblent une espèce gigantesque ; leur écorce est lisse, et leurs têtes touffues s'élèvent fièrement vers la nue. Ce serait le jardin d'Eden, si de longues sécheresses ne réduisaient l'espé-

rance du éultivateur. Les vents, moins variables ici que dans toutes les parties du continent, retiennent sur les montagnes environantes, les réservoirs d'eau qu'ils dispersent ailleurs, sur la surface de la terre.

Je descendis chez M. *Bush*; c'est un allemand qui avait fait fortune en tenant taverne. Il oubliait, avec un européen, la grande considération que lui avait acquise sa richesse parmi les Américains. Je reçus de lui mille caresses pour avoir eu l'honneur d'habiter Strasbourg et d'avoir passé le Rhin. On trouve chez lui un bon cuisinier, de la viande de boucherie de toute beauté, du gibier et du poisson d'eau douce, des vins de tous les pays, propreté, beau linge, bons lits, des chambres bien éclairées, bien tenues, et il est fort raisonnable. On n'a rien à désirer chez M. *Bush*.

Le lendemain matin, comme je prenais le frais sur la gallerie, un vieillard assez verd, appuyé sur une béquille et sur sa jambe droite, vint, en clopinant, prendre séance. Il avait l'air hautain et

dur. C'était un riche planteur virginien qui se rendait, en grand équipage, aux *Swet Springs*, (les sources douces). Il avait un nombreux domestique, six beaux chevaux et une voiture très-élégante. Un jeune mulâtre, qui vînt prendre ses ordres, fut reçu d'un ton fort sec; et comme ce jeune homme avait une figure intéressante, je complimentai son maître. — Je voudrais qu'il fut très-laid, me répondit-il. Ma femme et mes enfans le gâtent. Ces gens-là doivent être menés durement, si l'on veut être bien servi. J'en avais un dont j'ai fait un sujet détestable par ma bonté : il a déserté plusieurs fois, et je me suis vu forcé de l'envoyer aux colonies. Nous parlâmes ensuite des affaires de la France. Mon gouteux s'exprimait fort amphibologiquement sur la révolution, et je ne savais qu'en penser. Je m'avise de parler des droits de l'homme de Thomas Payne, avec les éloges que mérite l'auteur. Le Virginien, au seul nom de Payne, agite sa jambe malade, me fixe avec des yeux pleins de courroux, et m'interrompant,

il s'écria avec fureur : Je voudrais que Thomas Payne et ses pareils eussent été tous pendus avant la révolution d'Amérique! Il saisit sa béquille d'une main agitée, se redresse dessus, et me toisant, sans dire un mot de plus, le podagre fait sa retraite. Je me levai à mon tour, et siflai l'air de *ça ira*.

On m'apprit que le vieux *Gentleman* avait un emploi fort lucratif quand la Virginie était sous le joug de la Grande-Bretagne; que c'était un *Tory* incurable, très violent, et que sans sa goutte il m'eût peut-être témoigné son improbation d'une maniere plus violente.

Un des gendres de M. *Bush*, nommé *Smith*, possesseur d'une très-jolie plantation à un mille de *Winchester*, vînt m'inviter à dîner. Quoique je trouvasse cette invitation assez *ab-abrupto*, j'acceptai, ayant pour maxime de me laisser toujours entraîner par les usages. Quand, après les avoir raisonés, je les trouvais oiseux, ou à contre-sens, je me croyais libre, étant mieux informé, de les rejetter. Je suivis donc d'abord la fatigante mode

de ne boire à table le premier verre, qu'après avoir apostrophé chacun des convives, par un monsieur ou madame, *à votre santé*; mais je m'affranchis, par la suite de ce joug, imitant en cela les Quakers.

CHAPITRE XIX.

Sur un côteau médiocrement élevé, on voit, près de la route, une maison blanche avec des contre-vents verts : c'est celle de M. Smith. Elle est composée de deux pièces basses, et d'un nombre égal de chambres au premier étage. La porte est au centre. Entre chaque *parloir*, est un corridor assez large, ouvert aux deux extrémités, pour entretenir un courant d'air pendant les chaleurs excessives de la canicule. La cuisine n'est séparée du corps-de-logis, que par un passage couvert. On pouvait dire que chaque *parloir* était meublé avec luxe, car les murs en était couverts d'un assez joli papier.

Je trouvai chez M. Smith, son épouse et la sœur de Md. Am... Ces deux dames, à-peu-près du même âge, étaient très-jolies, et avaient cette amabilité native, dont un bon cœur conserve toujours le charme. L'amie de Md. Smith savait assez bien le français pour lire nos écrivains dans

leur langue. Elle me parla des œuvres de Md. de Genlis avec beaucoup d'intérêt. Le sexe de l'auteur contribuait encore à lui en faire aimer la lecture, et elle m'assura que si l'éducation des femmes était moins négligée, on les verrait rivaliser de gloire avec leurs époux, comme elle le font d'amour et de bonté. Md. Smith écoutait avec délices son éloquente amie, défendre les espérances de lenr sexe, et je n'avais pas moins de plaisir à admettre tout ce que cette jolie femme avançait. Si jamais elle lit les mémoires de Md. Roland et le dernier mémoire de la baronne de Staël, elle pensera que la question est décidée.

Md. Smith avait ce teint de la santé qui se conserve long-temps, par l'absence des soucis rongeurs qui dévorent les malheureux habitans de l'ancien monde. Certaine de l'amour de son époux, sans rivales, et assez jolie pour les dédaigner, quel chagrin domestique pouvait l'atteindre? Douée d'une fortune aisée, qu'accroît journellement la population, qui pourrait, je ne dis pas dé-

truire, mais altérer un instant le bonheur d'une existence qui n'est menacée que de la monotonie de sa continuité? Tel est le sort des habitans de cette partie fortunée des États-unis.

L'amie de l'heureuse Md. Smith avait épousé un riche planteur de la vallée de Shenandoha. Ce respectable Américain, après avoir acquis une fortune assez brillante, en faisant des affaires dans les colonies, où il résida, s'empressa de s'affranchir des hommes; et fidèle à ses goûts primitifs, il vint se reposer sur un sol fécond, pour se livrer sans distraction aux plaisirs de la nature. C'est un homme très-instruit, attaché aux français, et qui les estime assez, pour ne pas leur dissimuler les travers et les vices qui tachent leur caractère. Il avait conçu le projet de naturaliser la vigne. Cette idée s'aggrandissait à ses yeux par la considération de l'intérêt national; et il n'avait rien négligé pour la voir réalisée. Connaissant tous les auteurs qui avaient traité de cette culture, ses lectures l'avaient de plus en plus confirmé dans sa

résolution

résolution. Il me parla de son projet avec toute la chaleur que donne le désir de faire une action d'une utilité générale, et me demanda si dix guinés par an, avec le logement et la nourriture, ne tenteraient pas un vigneron français. Je lui dis que le cultivateur se trouverait assez facilement; mais que ce qui présentait plus d'obstacles et d'incertitude, c'était la victoire qu'il fallait d'abord obtenir sur le climat trop rigoureux en hiver.

Quelques habitans du Maryland ont fait de vains efforts pour cultiver la vigne en grand et d'une manière utile. Je pense donc que les résultats ne seraient pas plus heureux dans la vallée de Shenandoha, où le froid est aussi excessif que dans l'état dont je viens de parler. On trouve, à la vérité, une espèce de vigne sauvage dans les bois: leur dépouille en garnit le pied pendant l'hiver, et les têtes des arbres la défendent contre les vents du Nord-Ouest et Nord-Est; mais il lui faut toutes ces défenses, et encore ne produit-elle qu'un fruit petit et âcre,

dont on fait de très-mauvaises confitures. M. Caroll, du Maryland, est de ce nombre, et n'a obtenu de ses laborieux essais, que quelques bariques d'un vin médiocre, qui lui coûtait fort cher. C'est le *nec plus ultrà* de tous les efforts dispendieux qu'on a faits. On pense que la vigne ne prospérera que dans les deux Carolines et la Géorgie, où les hivers sont comme ceux de la Provence.

Un grand nombre d'arbres fruitiers ne peuvent s'aclimâter dans la Virginie et le Maryland ; tels sont le noyer, le prunier et le figuier. Le premier ne conserve que son tronc et un petit nombre de branches. Le fruit du second dégénère rapidement, et le troisième perd pendant l'hiver tout le bois qu'il a poussé pendant le printemps. Les fruits d'Europe, en Amérique, sont d'une qualité inférieure à celle qu'ils ont dans l'ancien monde.

Comme la nature produit là avec plus de rapidité et dans un temps plus court, il est présumable que ces productions étant moins élaborées, sont moins parfaites.

J'ignore jusqu'où peuvent aller les conséquences de cette observation; mais si l'on pouvait la généraliser, on en conclurait que les assertions de Buffon, contre lesquelles M. Jefferson s'est élevé avec chaleur, dans ses notes sur la Virginie, ont plus de réalité que ne le pense le philosophe Américain.

Si les productions étaient d'autant plus parfaites, que la création est plus lente, il s'ensuivrait pour tous les animaux et les végétaux, que ceux du nouveau monde devraient être inférieurs à ceux de l'Europe. L'enfant demeure, dans les deux pays, neuf mois dans le sein de sa mère; mais en Amérique, il atteint plutôt qu'en Europe l'âge de puberté, et celui de la vieillesse.

Je ne ferai point les rapprochemens qui décideraient la question, parce que ce serait une triste vérité à découvrir, et que d'ailleurs l'agriculture américaine est trop au-dessous de la nôtre, pour n'avoir point égard aux effets de cette disparité.

Après que les femmes se furent reti-

rées, nous politiquâmes. La libéralité des sentimens des deux Américains, et leur instruction, m'encouragèrent à hazarder quelques réflexions sur le mode d'élection adopté dans les États-unis.

De tous les actes de la souveraineté, leur dis-je, l'élection est le plus délicat, et le plus solemnel dans un gouvernement représentatif. L'intérêt public, la justice due aux candidats, et l'honneur du votant se combinent dans cette transmission de nos droits. Si cet acte n'est exercé librement et avec connaissance, son mode d'exécution est vicieux, et son objet manqué (1).

Deux causes concourent à le rendre vain et dangereux. La première est la corruption. La seconde est l'impossibilité où sont les électeurs, de connaître par

---

(1) Le pouvoir exécutif de chaque État est chargé de la convocation des assemblées électorales, dans le cas où un membre de la législature mourrait ou serait employé par le pouvoir exécutif; mais dans les autres, c'est en vertu de la constitution, que le peuple s'assemble.

eux-mêmes la moralité, les lumières des candidats; et de tous les moyens employés pour priver les premiers de cette conaissance, la réunion d'un grand nombre de citoyens appellés à élire est, sans contredit, le plus efficace. Les électeurs sont alors obligés d'émettre leur sentiment sur parole; et l'intrigue, qui le sait, s'agite en tous les sens pour diriger l'opinion de la masse.

Dans tous les cas, la chose publique y perd, puisqu'elle est abandonnée aux corrupteurs ou aux passions. La volonté générale ne peut exister dans une telle assemblée; et si elle paraissait, la violence saurait bien la maîtriser.

Vous avez eu tort de conserver, après votre révolution, les bases territoriales établies par le gouvernement Anglais. Cette division pouvait être sans inconvénient, tant que la population fut peu nombreuse, parce que chaque individu connaissait la majorité de ses concitoyens; mais quand les hommes se sont pressés sur ces grandes surfaces, il n'a plus été possible à chacun d'eux de prononcer

sur les qualités du plus grand nombre, ni de faire un choix parmi les plus méritans.

Vos jours d'élection sont des jours de débauche, de rixes, et les candidats y offrent publiquement l'ivresse à quiconque veut leur donner sa voix (1). Les tavernes sont occupées par les partis. Les citoyens se rangent sous les banières des prétendans ; et le lieu où l'on vote est souvent environné d'hommes armés de bâtons, qui repoussent et intimident les citoyens de l'autre parti.

Ce n'est plus alors un peuple qui juge, mais des factions qui combattent : tableau honteux, qui nous retrace la nomination de ces petits tyrans, par les compagnons de leur brigandage.

---

(1) Ceux qui veulent tout excuser, répondent que l'intention des candidats est d'offrir des rafraîchissemens à ceux qui abandonnent leurs travaux et viennent de loin. C'est déjà un grand vice, que les candidats soient chargés de ce soin ; et c'en est un autre, que les votans soient si éloignés du lieu de l'élection.

Quand les candidats ont publié leurs prétentions par la voie des papiers publics, les courtiers se mettent en campagne, et font boire les gens qu'ils veulent accaparer. Afin que la recrue se fasse d'un coup de filet, le public est souvent averti qu'on s'assemblera tel jour à telle taverne, pour fixer l'opinion des votans. Si le candidat a des talens oratoires, il s'y trouve, harangue ses amis, et attend avec sécurité le jour de l'élection. Il déclare une guerre de plume à son compétiteur, guerre dont les citoyens retireraient quelque fruit, si les passions n'y faisaient jouer à la calomnie un rôle trop important.

Les habitans des campagnes se rendent à cheval et par troupes, défilant deux à deux. Les tambours suivis de personnes achetées, et criant à plein gosier, *Huzza*, complettent la confusion martiale d'un jour d'élection. Les femmes vont solliciter, courant de boutiques en boutiques mendier des votes.

Voici un tableau vrai de ce qui se passe dans les villes maritimes, répondit

M. Smith, mais il est chargé, si vous avez voulu nous peindre les jours d'élection dans les villes de l'intérieur. J'avoue qu'il reste beaucoup à faire, mais nous pensons qu'il vaut mieux nous débarasser lentement et sans secousses de nos erreurs, que de trancher au vif. Nous avons encore présens à la mémoire, les maux que nous éprouvâmes; et quoique nous bénissions notre heureuse révolution, nous redoutons les orages, les crises, les crimes, dont le berceau de la liberté fut entouré.

Nous bûmes aux progrès de la liberté et au perfectionnement des gouvernemens. Ces messieurs m'accompagnèrent jusqu'à *Winchester*, tout en m'entretenant de la douceur de leur existence, des progrès de l'agriculture, de la richesse du sol inépuisable, qui donnait l'abondance aux habitans fortunés de cette belle vallée.

CHAPITRE XX.

ON avait mis dans ma chambre deux *Gentlemen*, qui avaient pris leurs mesures pour n'user que les draps. Leurs têtes étaient enveloppées de mouchoirs de soie, employés comme serviettes à table, et comme mouchoirs au besoin. Tout leur attirail était contenu dans un *Sadle-bag* (1), et consistait en une chemise, plus celle qu'ils portaient, un second fichu de soie, une paire de bas et une culotte de satin noir, comme le voyageur sentimental *Stern*.

Dans un pays où le linge se blanchit sans lessive, on peut voyager en été avec deux chemises, parce qu'à peine a-t-on le temps de salir la seconde, que la première est blanche et sèche. Je ne trouve pas mauvais que les Virginiens n'aient

(1) Saçoche qu'on pose sur la croupe du cheval.

point, comme nous, un volumineux portemanteau qui fatigue le cheval et embarasse le cavalier. Je ne leur en ferai donc point de querelle, comme l'a fait un voyageur, qui devait savoir que les Anglais, imités par les Américains, ne sont point dans l'usage d'avoir des douzaines de chemises comme les Français. S'ils ont peu de linge, il est très-beau, et toujours très-blanc. Ils ne conçoivent point notre manie de remplir des armoires de chemises, qui y contractent de l'humidité, et dont la surabondance n'est qu'une affaire de luxe.

J'avais une lettre de recommandation pour le colonel David P**, ancien aide-de-camp de Washington. Il avait partagé avec son général tous les hasards de la guerre. Ce respectable militaire avait, comme *Cincinnatus*, quitté les douceurs de la vie domestique et agricole, pour défendre la liberté, et était retourné à sa charrue après l'humiliation de la Grande-Bretagne. Il vivait à seize milles de *Winchester*, sur une plantation qu'il

avait établie, et jouissait de la plus haute considération, en raison de ses vertus publiques et privées.

Je traversai un pays plat couvert d'abondantes moissons, de gras pâturages, et bien peuplé. La terre n'était point ombragée par des chênes avortons et noueux, comme celle du *New-Jersey*, et de la région qui borde l'Océan du Nord-Est au Sud-Ouest. Je voyageais dans des forêts dont les arbres robustes et élevés ne permettaient point au *bois du chien*, ni à la ronce, d'envahir le terrain libre entre chaque pied d'arbre. Une pelouse d'un verd foncé couvrait ces intervalles, et invitait le voyageur fatigué à se reposer. Les oiseaux chantaient leurs amours, et les plaisirs de la paternité. La tourterelle faisait seule retentir l'air de ses plaintes.

Il faisait chaud, je descendis de cheval, et fus à quelques pas du chemin respirer le frais au pied d'un *peuplier-tulipe*, dont la fleur blanche offrait sa corolle à l'oiseau-mouche et aux

abeilles. La fraîcheur du lieu, les délicieux parfums qu'exhalaient les acacias, le chèvre-feuille, et les fleurs dont le gazon était émaillé, tout portait aux sens le calme précurseur d'un doux sommeil; mais les idées du bonheur, qui attendait les générations à venir, dans ce lieu de paix et de fécondité, celles de la grandeur future du peuple américain, dont je touchais les preuves matérielles, me livrèrent à une rêverie plus douce que ne le sont les songes.

Ce sol, me disais-je, sera couvert un jour par de nombreux habitans; le père, sans inquiétude sur le sort de ses enfans, pourra se reproduire sans remords et sans crimes. A chaque naissance, il lui suffira d'abattre quelques-uns de ces arbres altiers, pour pourvoir aux besoins de sa nombreuse famille.

Je n'étais pas éloigné de l'habitation du colonel, quand je rencontrai un homme d'une taille élevée, dont la physionomie ouverte m'invitait à lui parler. Il montait un joli cheval, portait

un coûtre sur son épaule, et était costumé comme le serait le fils d'un fermier aisé, pendant la saison des travaux. Je lui demandai si j'étais éloigné de la maison de David P...; il m'indiqua le chemin et continua sa route sans ajouter un mot à la réponse précise qu'il m'avait faite.

CHAPITRE XXI.

ARRIVÉ, je trouvai *l'Overseer* (1), surveillant, près d'une grange, des noirs occupés à détacher les grains d'épis de maïs. Il m'introduisit dans une *log-house* (2) dont les murs étaient couverts par quelques couches de chaux. Des chaises grossières, des tables et armoires de bois de noyer formaient tout l'ameublement du *parloir* où je me trouvai, sans autre compagnie que celle d'enfans qui passaient alternativement de cette pièce dans un autre. J'entendais le bruit des rouets avec lesquels on file la laine et le coton.

Cette maison, située sur une éminence, était environée de champs de bled, de maïs et de prairies. Je voyais un pré de

(1) L'Econome.

(2) Maison faite avec des troncs d'arbres équarris.

plusieurs arpens, où des poulains de toute beauté, la queue haute, les oreilles dressées, développaient avec rapidité leurs membres élégants, et volaient, pour ainsi dire, d'une extrémité à l'autre, en poussant des hennissemens de joie.

Je vois arriver le même homme que j'avais rencontré, et on me le présente comme le maître de la maison. Je lui remis la lettre dont j'étais porteur qu'il lût avec rapidité, puis me prenant amicalement par la main, il m'offrit des rafraichissemens. Pendant que je déjeûnais, le colonel était environné de sa famille, embrassait deux petits-enfans, tout en causant. Il semblait qu'il revenait d'un voyage de long cours, il les prenait alternativement sur ses genoux, et se distribuait entr'eux et moi. Un Européen, trahi par cette sensibilité, eut eu la sottise de rougir et de se déconcerter; mais mon américain avait des idées bien différentes sur les convenances morales, et j'applaudissais de tout mon cœur à son systême. Il me rappella que j'étais loin des miens; ce fut le seul sentiment dé-

sagréable que j'éprouvai pendant cette douce scène.

Je lui parlai de la révolution américaine, dans laquelle il avait payé la dette qu'un citoyen doit à son pays, et lui ayant fait des questions sur les causes de cette scission, il m'en traça le tableau de cette manière.

Au commencement de la guerre du *Canada*, les commissaires de plusieurs colonies s'assemblèrent à *Albany*, (état de *New-York*) et proposèrent au cabinet de Saint-James la formation d'un conseil général des députés de toutes les colonies qui, conjointement avec un gouverneur élu par le roi, arrêteraient et feraient exécuter des moyens de défense. Cette proposition fut rejettée par le gouvernement qui proposa, de son côté, un conseil formé de tous les gouverneurs, créatures du ministère, et auxquels on adjoindrait un ou deux membres du conseil colonial. Ce conseil, dévoué à la cour, devait pourvoir à la défense des colonies. On lui donnait le droit de tirer tout l'argent nécessaire du trésor royal,

royal, à condition que les sommes perçues seraient remboursées par des taxes sur les colonies, taxes dont le parlement déterminerait la nature et la quotité.

Les Américains, voyant que les ministres voulaient porter atteinte à leurs droits, en les soumettant à l'impôt, qu'ils ne consentaient directement ni indirectement, rejettèrent cette proposition.

A la paix, le parlement fit un second essai, et demanda que les colonies remboursassent les sommes avancées, pour leur protection, par le trésor d'Angleterre. Pour obtenir ce remboursement, une loi fut publiée en mars 1763 ; c'était la fameuse loi sur le timbre (*the stamp-act*). A peine nous fut-elle parvenue, que nous résolûmes de ne point y obtempérer.

Le peuple, jaloux de ses droits constitutionels, voyait, avec indignation, qu'on les violait ouvertement. Chacun, dans les sociétés particulières ou en public, parlait contre le *stamp-act*, et tous étaient convaincus de son inconstitutionalité. Mais sans armes, sans amis,

sans moyens de défense, nous ne pouvions qu'adresser des plaintes ; ce qui semblait ajouter au malheur de notre position, c'est qu'il fallait prendre, dans nos remontrances, l'humble accent de malheureux qui supplient, quand nous avions le droit de demander justice avec cette noble fierté, qui convient à des hommes.

On présenta des doléances au roi d'Angleterre et à son parlement, qui furent reçues avec mépris : leurs signataires furent traités de séditieux, et la voix tonnante du trône nous menaça de la terrible colère des rois.

Placés entre l'abandon de nos droits, la plus implicite soumission aux ordres arbitraires de la métropole, et une résistance généreuse, nous fîmes un choix digne de la justice de notre cause. Des associations patriotiques, se chargèrent, dans toutes les colonies, de suspendre l'importation des objets manufacturés en Angleterre. Cette guerre, lente, sourde, mais destructive du commerce britannique, eut tout l'effet qu'on s'en était

promis, et la loi sur le timbre fut rapportée en mars 1766.

Cet heureux essai de nos forces ne nous rendit point présomptueux. Nous ne voulions que le libre exercice de nos droits. Nous portions dans notre cœur cette mère patrie qu'on nous avait appris à vénérer, dans l'enfance, comme le plus puissant empire du monde. Attachés au peuple anglais par le sang, la langue, les habitudes et les affaires, nous étions loin de vouloir rompre des liens si chers. Notre scission me paraît le plus grand effort de l'audace, et il fallait l'excès du désespoir pour en inspirer l'idée.

L'année suivante, le parlement revint à la charge, en mettant une taxe sur les verres, le papier et les couleurs : c'était toujours vouloir disposer de notre bourse sans notre consentement. Cette seconde tentative nous rappella notre première opposition. Les moyens d'attaque étant toujours les mêmes, nous leurs opposâmes également nos premiers moyens de résistance. La seule différence qui se trouvât entre notre position présente et celle qui

l'avait précédée, c'est que l'improbation du peuple américain prit un caractère plus imposant, et il protesta contre la loi. Cette démarche vigoureuse eut un succès momentané. Le parlement, dans sa déshonorante servitude, osa pourtant rapporter la loi que les ministres lui avaient demandée; mais il crut pallier sa honteuse souplesse, ou l'excuser aux yeux de ses maîtres, en déclarant, dans sa marche rétrograde, qu'il avait le droit de *lier les colonies dans tous les cas*. Cette déclaration, qui sapait la constitution anglaise, fut suivie d'une troisième loi imposant une taxe de trois *pence* (1) sur toute quantité de thé valant une livre *sterling*.

Il fallait payer la taxe, ou nous priver d'une plante devenue nécessaire par nos habitudes. Il fallait, ou ployer sous l'empire insolent de nos tyrans, ou se soumettre à des privations douloureuses. Nous ne balançâmes point entre nos goûts et nos droits. Le thé, si recherché

(1) Six sols tournois.

avant la loi, fut repoussé. De leur côté, les ministres n'employèrent aucune mesure violente pour le faire prendre, croyant que cette abnégation était une boutade de parti, dont nos habitudes triompheraient à la longue : on nous l'envoyait, et nous le refusions.

Nous reçûmes également, avec un silencieux mépris, la déclaration ridicule dont je viens de vous parler. L'opinion générale était que cette profession politique du pouvoir législatif de la Grande-Bretagne devait être considérée comme une de ces vaines formules, dont l'orgueil des puissans a besoin quand ils cèdent à l'empire des circonstances ; mais, ce qu'il n'est pas inutile de remarquer, c'est que les membres de l'opposition, qui s'étaient le plus élevés contre le *stamp-act*, s'unirent au parti ministériel dans cette déclaration subversive des bases constitutionnelles : ils ne se doutèrent pas que les ministres enchaînaient avec elle le parlement. Ils ne virent pas que ce corps politique se liait, par son orgueil ou par sa dignité, à soutenir toutes les mesures

violentes que prendrait le cabinet contre le colonies; et que le parti de l'opposition perdait tous ses moyens de résistance contre l'influence pernicieuse dont il se plaignait journellement.

Le ministère devenu tout-puissant, s'irrita des obstacles que notre inertie lui présentait à chaque pas; et pour mettre un terme à cette lutte qui blessait son arrogance, il fit rendre une loi qui annullait l'influence constitutionnelle de nos assemblées coloniales sur les gouverneurs et les juges: ceux-ci furent placés dans la plus entière dépendance de la cour, pour leur salaire et la durée de leur exercice.

Ce nouvel acte de despotisme nous présagea de plus révoltans abus d'autorité, et nous sentîmes qu'il fallait se livrer au plus infâme repentir, ou rassembler toutes nos forces pour se préparer à une guerre générale, opiniâtre et sanglante. Ce fut alors que nous vîmes avec effroi la presque nullité de nos moyens. Sans manufactures d'armes, de poudre à canon, et tirant tous nos vête-

mens, tout notre linge de l'Angleterre, nous craignîmes que le sentiment des privations douloureusement prolongé, ne parût plus insupportable que celui d'une servitude dont le poids ne s'était pas encore fait sentir. Il fallait donc avant toute rupture, nous affranchir du joug des manufactures britanniques.

L'exemple du peuple Hébreu murmurant au sein de la liberté, et regrettant les indignes plaisirs qui l'avaient amolli pendant son esclavage, excita notre sollicitude et notre industrie. De toutes les parties du continent, on vit paraître des manufactures en tout genre. Les dames américaines, comme celles de Carthage, s'empressèrent de concourir à la défense de la patrie. Elles filèrent le linge, les habits de leurs époux et de leurs enfans.

Nos campagnes, jadis si paisibles, devinrent un vaste et bruyant âtelier où se fabriquaient le fer et la foudre. Nos maisons des champs, asyles des affections douces et aimantes, s'hérissent d'armes destinées à ces armées républicaines qui devaient humilier l'orgueil-

leuse Albion, et élever ma patrie au rang des nations. Il nous fallut tout créer pour combattre (1).

Nos moyens de résistances s'aggrandissaient avec les dangers dont on nous environnait. Fidèles à ce système de modération, dont notre position justifiait la sagesse, nous ne voulions point porter les premiers coups. Nos ennemis, au contraire, avaient tout à perdre, en prolongeant la controverse qui précéda la guerre, puisque nous en profitions pour réunir une plus grande masse de moyens défensifs, et fortifier les liens de cette confédération qui lutta avec succès contre la Grande-Bretagne.

Les ministres et leurs agens avaient si bien saisi la différence qui se trouvait

---

(1) En Amérique, il a fallu tout créer pour combattre ; mais en France, on a dû détruire pour triompher. Cette différence essentielle et primordiale entre les deux révolutions, a produit des effets dont les partis se sont alternativement emparés pour perdre quelques hommes, et déshonorer la révolution.

dans les rapports des colonies avec la Métropole, que dès qu'ils perdaient l'espoir d'une soumission indéfinie, ils demandaient une rupture immédiate. Quelques lettres d'*Hutchinson*, d'*Oliver* et autres, furent interceptées. Ces valets, adorateurs fanatiques de la puissance de leurs patrons, calomniaient les plus illustres citoyens du *Massachusetts*, dont tout le crime était la haine qu'ils portaient aux oppresseurs de leurs concitoyens : ils terminaient leurs diatribes, en demandant des baïonetes et des bourreaux. Quelques autres attachés au même parti, et désirant qu'on en vînt aux mains le plutôt possible, firent égorger un grand nombre de jeunes gens de Boston, par la garnison de cette ville.

Le premier mars 1790, des soldats Anglais ivres, mais bien instruits du rôle qu'ils devaient jouer, insultent de jeunes Bostoniens, et leur lancent des balles de neige. Les assaillis ripostent vigoureusement : pendant que le combat s'échauffe, les auteurs de ce guet-à-pens étaient aux casernes et envoyaient des renforts aux

aggresseurs. De l'autre côté, la troupe attaquée recevait aussi des secours de la jeunesse attirée par ce spectacle, et indignée de la disproportion du nombre, et de la brutalité des assaillans. Les pierres remplacent les balles de neige, on se bat avec acharnement, et le sang arrose la scène : alors le gouverneur Anglais fait avancer une troupe armée qui, par une décharge générale, et à bout portant, sur les jeunes Bostoniens, jonche les rues de morts et de blessés.

Cet assassinat politique fut le signal et le prétexte de la plus intolérable licence. La soldatesque sans frein justifiait ses vexations par le ressentiment présumé des citoyens dont on avait massacré les enfans. Les larmes de ces infortunés étaient un crime, dont les bourreaux de leurs familles prétendaient les punir !

Les officiers, pour plaire au gouverneur, rivalisaient de brutalité ; chacun d'eux s'honorait d'avoir été le plus insolent. On était bien reçu du chef militaire, quand on avait insulté un vieillard et une jeune personne ; et celui qui commettait quel-

ques excès de ce genre, ne quittait pas son excellence, sans en avoir été loué; il était le héros des orgies nocturnes qui se faisaient dans le palais de ce vil satrape.

Il y avait, parmi ces animaux malfaisans, un certain officier de la marine royale, que ses exploits avaient rendu très-odieux. Les Américains, voulant donner à ce valet un titre de recommandation et une marque bien caractérisée de leur mépris, enlevèrent, sans résistance et le plus doucement possible, ce bruyant fanfaron avec tout son équipage. On les déposa tous bien portans à terre, d'où ils eurent le spectacle de l'incendie du *Shooner* qu'ils montaient.

Les ministres, désespérant de vaincre notre constant refus d'accepter le thé, pensèrent qu'en voilant, pour le moment, les affreux principes au nom desquels cette plante avait été taxée, on nous amenerait plus lentement à les reconnaître ou à les tolérer. Le parlement rapporta donc la loi qui taxait le thé; mais il en rendit une autre qui en réservait la vente exclusive, dans l'Amérique

septentrionale, à la compagnie des Indes.

Cette mesure oblique pouvait satisfaire des hommes qui n'auraient réclamé que contre la forme de leurs chaînes. Mais comme c'était du lien et non du tissu dont nous nous occupions, ce biaisement nous parut puéril et méprisable. Le bon sens du peuple l'emporta sur la subtilité des disciples de Machiavel, et la plus froide ironie fut le digne salaire de cette jonglerie politique.

Nous nous empressâmes de créer des comités chargés d'empêcher la vente du thé, soit en s'opposant directement à son introduction, soit en usant de tous les moyens de persuasion, pour en prévenir l'achat. L'influence de ces associations patriotiques se fit sentir dans plusieurs villes maritimes, où l'on obtint de quelque commissaires de la compagnie des Indes, qu'ils donneraient leur démission. Dans la Caroline du sud, le thé fut déposé dans un magazin, dont la clef fut remise aux patriotes; mais de toutes les villes de l'Amérique septentrionale, *Boston* fut

celle ou son introduction éprouva la plus violente résistance.

Un vaisseau de la compagnie des Indes, chargé de trois cents quarante caisses de thé, était dans le port et devait être incessamment déchargé. Les Bostoniens, en trop petit nombre pour s'opposer de vive force au débarquement, que devait soutenir la garnison, savaient que le thé, après son introduction, échapperait à leur surveillance, et qu'il leur serait impossible d'en suspendre la vente. Dans cette double impuissance, il ne leur restait qu'un seul moyen de prouver leur zèle à la cause générale; il n'était pas sans danger, mais la probabilité du sucès suffisait pour les determiner à s'exposer aux hasards de l'entreprise. Plusieurs Bostoniens déguisés, s'introduisirent le 18 décembre 1793, à bord du vaisseau, et jettèrent à la mer les trois cents quarante caisses.

Cette expédition provoqua des recherches juridiques, qui furent sans succès. On promit en vain des récompenses aux dénonciateurs. Personne ne

se présenta pour recevoir, avec l'infamie, l'or que promettait le gouvernement.

Les agens britanniques envoyèrent une relation très-exagérée de cet évènement, et les ministres renchérirent encore sur l'hyperbolique récit de leurs correspondans. Le parlement, considérant cet acte clandestin comme une révolte ouverte, fut assez injuste pour faire peser, sur tous les habitans, le châtiment auquel un petit nombre d'individus s'était généreusement exposé. Toute importation à *Boston* et dans son port fut prohibée.

Cette suspension de secours fut vivement sentie par tous les citoyens, et leur fit appercevoir le premier aneau de la chaîne dont la politique anglaise charge toutes ses colonies. La Grande-Bretagne, aussi marâtre envers nous qu'elle est avare avec les nations, avait de sa main avide et destructive comprimé jusqu'ici nos efforts et étouffé le germe de notre industrie.

Les Bostoniens, loin de s'abandonner à un lâche et inutile repentir, protestèrent contre les principes de cet acte

de rigueur : supérieurs à l'infortune, ils en reçurent cette énergie qu'elle n'accorde qu'aux âmes privilégiées, et le premier fruit de cette nouvelle vigueur fut une adresse aux habitans de toutes les colonies de l'Amérique septentrionale. On les invitait à rompre leurs liaisons commerciales avec la Grande-Bretagne, et plusieurs secondèrent le vœu des Bostoniens.

L'arrivée du général *Gage* n'altéra point l'état moral des citoyens. On se livrait toujours, avec la même ardeur, à l'espoir d'obtenir justice par l'inertie ou par la voie des armes, si le ministère jettait le gant. Après l'arrivée de ce général, le parlement fit deux loix que le plus grand ennemi de l'Angleterre n'aurait pas désavouées, tant elles étaient propres à aigrir les Américains et à leur rendre la mère patrie de plus en plus odieuse. Ces deux loix comblaient la mesure de l'injustice, en nous ravissant l'exercice et la protection des droits les plus sacrés, les plus solemnellement reconnus ; il suffit d'en énoncer le texte pour faire

sentir avec quelle impudeur, le *gardien né* de la constitution anglaise, osait la prostituer et la détruire au gré de ses caprices.

La première interdisait l'exercice du pouvoir exécutif à l'état de *Massachusetts.*

La seconde ordonnait que tout Américain, prévenu de meurtre ou autre crime capital, *résultant d'une opposition aux magistrats*, ne serait pas jugé sur les lieux : son procès devait être instruit en Angleterre ou dans une autre colonie.

La nécessité de centraliser nos vœux et notre opposition, nous fit sentir le besoin d'un congrès, composé de députés de toutes les colonies. Ce corps politique, en agissant au nom de tous les états, ajoutait aux poids des griefs de chacun, celui de tous les autres. Il était alors impossible de méconnaître la généralité des plaintes et du mécontentement, de tromper plus long-temps la nation anglaise sur la nature et les conséquences de notre unanime résistance. Il convenait d'ailleurs

à

à notre loyauté d'éclairer le peuple de la Grande-Bretagne sur le nombre des ennemis qu'il devait combattre, sur celui des victimes qu'il fallait immoler aux fureurs vengeresses des conseillers de son roi. Nous espérions que ce roi, dont on nous vantait les vertus privées, s'effrayerait en comptant les malheureux dont on lui demandait les têtes. Un père aussi tendre, disions-nous, sympathisera avec les pères de famille; un homme aussi religieux ne prodiguera point le sang des chrétiens à l'orgueil et au crédit de ses ministres; mais les vertus les plus vulgaires étaient bannies du cœur de George III!

Le congrès se forma, à Philadelphie, le 26 octobre 1774. Ce corps, instruit de notre position et de tout ce que le temps pouvait sur le développement de nos moyens, opposa une sage lenteur à l'impatience de nos ennemis. Son premier acte fut une déclaration des droits dont jouissaient les Américains, comme sujets de la Grande-Bretagne. Des doléances furent ensuite adressées au roi, sur les der-

nières loix dont on demandait le rapport; mais en attendant la tardive justice de la métropole, le congrès déclara que tout commerce avec elle serait suspendu, jusqu'au moment où le gouvernement britannique, mieux éclairé sur ses vrais intérêts, renoncerait au systême oppressif qu'il avait adopté depuis quelques années.

Le congrès fit deux adresses, l'une au peuple anglais et l'autre à ses constituans. Il peignait aux Anglais les calamités que le sinistre systême des ministres entassait depuis trop long-temps sur les colonies: il leur faisait sentir qu'ils ne pouvaient être spectateurs indifférens des attaques nombreuses et inconstitutionnelles dirigées contre des droits communs aux citoyens des deux pays. Il disait au peuple de la Grande-Bretagne : Ne voyez-vous pas que si le sort des armes, complice des usurpateurs, renverse les barrières que nous élevons entr'eux et des droits qui sont les vôtres, la même chaîne est réservée au vainqueur et au vaincu? Et c'est vous qui l'aurez forgée! Dans l'adresse à

ses constituans, il les invitait à déployer toute l'énergie digne de la justice de leur cause.

Le point de contact qu'on venait de fixer à la pensée et aux lumières d'une population disséminée sur une immense surface, donna aux mouvemens réacteurs, plus d'ensemble et de force; et les partisans des ministres en devinrent plus inquiets.

Le général *Gage*, à l'époque du rassemblement des milices, craignant une insurrection, s'empara des munitions de guerre déposées à *Cambrigde* et à *Charleston*. Cette précaution ne le rassura pas. A moins de voir de hautes murailles entre lui et des cultivateurs mal-armés, sans discipline, ce gouverneur ne pouvait reposer en sécurité au milieu d'une garnison nombreuse et dévouée : il fit donc retrancher une langue de terre, qui joint *Boston* au continent, près de *Roxbury*. Cet excès de prévoyance aurait produit un effet contraire à celui que *Gage* en attendait sans la présence de quelques citoyens. Un grand nombre de specta-

teurs, attirés par la curiosité, pensant que ces lignes étaient destinées à intercepter toute communication avec la ville de *Boston*, voulurent charger les travailleurs et les troupes. On n'obtint qu'avec beaucoup d'efforts qu'ils laisseraient travailler paisiblement les pionniers de *Gage.*

Cette érection de forts parut assez sérieuse aux habitans des villes du comté de *Sufforlk* pour envoyer une députation au général anglais : les députés lui déclarèrent que, si les agens du ministère élevaient des citadelles et persistaient à vexer les habitans du comté, ils se verraient réduits à opposer la force à la force. *Gage* répondit qu'on s'était vainement alarmé; que tout ce qu'il avait fait jusqu'à ce jour n'avait eu pour objet que le maintien du bon ordre et de la paix; qu'il n'avait pas prétendu, en élevant des retranchemens, intercepter la communication de la ville aux habitans des campagnes, ni retenir les Bostoniens prisonniers; qu'au reste, il avait reçu des ordres de sa cour, et que ce n'était

qu'au roi, son maître, auquel il devait compte de sa conduite.

Les députés, après avoir sollicité vivement la destruction des ouvrages commencés, se retirèrent. A leur retour, on donna l'ordre aux collecteurs de ne plus verser, jusqu'à nouvelle injonction, le produit des taxes dans le trésor anglais.

Pendant que ces préparatifs hostiles se faisaient en Amérique, les ministres intriguaient avec succès dans le parlement, et obtinrent une loi qui interdisait aux citoyens de l'Amérique du nord, tout commerce avec les trois royaumes, les Antilles, et la pêche sur le banc de Terre-Neuve. Que ne nous défendait-on de couper nos grains et de détacher les fruits de nos arbres!

Le commerce de Boston ressentit le premier les effets désastreux de cette loi. Une mortelle inactivité succéda à la vivifiante industrie des habitans de cette cité célèbre, dans l'histoire de notre révolution. Les nombreux vaisseaux employés à la pêche de la morue, furent condamnés à pourir dans le port, et la

misère, complice de nos tyrans, remplaça l'abondance. Dans cette détresse générale, les Bostoniens eurent au moins la douce assurance que les compagnons de leur résistance étaient sensibles à leur infortune et qu'ils s'empressaient d'en alléger le poids.

Cependant, les citoyens se procuraient des armes. L'encouragement donné par les associations patriotiques, à ceux qui fabriquaient la poudre à canon, avait eu tout l'effet qu'on s'en était promis. Nous avions alors des magasins de poudre à *Conçord*. Cette ville, trop rapprochée de Boston pour n'être pas exposée à quelque tentative de l'ennemi, fut bientôt visitée par un détachement de neuf cents hommes commandés par le colonel anglais *Smith*.

Gage le détacha pour s'emparer des magasins qui se trouvaient dans *Concord*, et ajouta à cette instruction l'ordre d'arrêter MM. *Hancok* et *Samuel Adams*, devenus très-odieux aux agens britanniques. Il suffit de nommer ces citoyens, pour rappeller à la mémoire tout ce que

les républiques anciennes ont eu de plus illustre par les vertus et les talents.

Le colonel *Smith* rencontra à *Lexington* un détachement de milices américaines très-inférieur au sien : encouragé par sa supériorité, plein de ses instructions, il insulte et charge ces paisibles spectateurs de sa marche militaire. Cet assassin, couvert de notre sang, passe outre, et se rend à *Concord*. Nos magasins sont pillés sans résistance, les habitans sont traités comme des ennemis vaincus, et ils apprennent que leurs parens viennent d'être fusillés à *Lexington*.

Hancok et *Adams* échappent aux recherches du colonel anglais, et fuyent avec un grand nombre d'Américains qui, se dispersant dans les campagnes, y sonnent le tocsin de la vengeance et de la liberté : à leurs voix, leurs concitoyens courent aux armes, et s'avancent contre le détachement de *Smith*. L'insolent Anglais se voit attaqué, il est effrayé, et précipite sa fuite vers *Boston*.

La troupe américaine se grossit en poursuivant les Anglais ; elle les harasse

pendant leur sanglante marche ; et *Smith* n'arrive qu'après avoir perdu deux cents soixante-treize hommes.

Peu de tems après ce prélude, vingt mille hommes de milice s'assemblèrent dans l'intention d'affranchir les Bostoniens du joug de *Gage*, qui l'appesantissait de jour en jour : cette réunion formidable servit parfaitement la cruauté du geolier anglais : il défend sur-le-champ l'entrée de la ville aux cultivateurs, et les Bostoniens se trouvent privés des choses de première nécessité.

Le féroce plaisir, que le tableau des souffrances des habitans de la ville donnait au gouverneur, était empoisonné par la crainte d'un soulèvement, que le seul désespoir pouvait conseiller, mais que l'atrocité de cet Anglais rendait probable.

Les Bostoniens avaient des armes, et *Gage* était sans prétexte pour les leur enlever. Que fait-il ? Il feint de s'appitoyer sur le sort des hommes qui portaient ses fers ; ses lèvres hypocrites prononcent le mot pitié, et il propose la

libre sortie de la ville, à condition qu'on se désarmera. L'offre est acceptée avec un transport facile à concevoir. Les armes sont déposées avec fidélité; mais quand *Gage* les a en son pouvoir, il insulte à la crédulité de ses victimes, et prolonge leur douloureuse captivité.

Pendant que les agens des ministres étonnaient par leur perfidie, les patriotes épouvantaient leurs tyrans par des actes de valeur. Les colonels américains *Allen* et *Eaton* rassemblèrent deux cents quarante citoyens, et les dirigeant sur *Ticonderoga* et *Crown-point*, ils s'emparèrent de ces deux forts.

Bientôt l'armée anglaise commandée par *Howe*, *Burgoine* et *Clinton*, débarqua à *Boston*. Le premier annonça qu'il avait des pouvoirs pour négocier une réconciliation entre les deux peuples. Les Américains, espérant encore se rapprocher de la mère patrie, envoyèrent le *docteur Franklin*, *Jean Adams* et *Edouard Rutlege*, auprès des commissaires pacificateurs nommés par le général *Howe*; mais quel fut l'étonnement

des nôtres, quand ils apprirent que la condition du pardon qu'on nous offrait, devait être une soumission indéfinie! ils repoussèrent avec mépris cette offre hautaine, et on résolut des deux côtés à en appeller aux armes.

Une armée américaine s'approcha de *Boston*, pour y bloquer l'armée anglaise. Nos généraux se disposaient à se retrancher sur la montagne de *Bunker* (Bunker-hil), quand les Anglais nous chargèrent. Deux fois nos milices, sans discipline, armées seulement de fusils de chasse, repoussèrent l'armée anglaise; mais celle-ci revenant à la charge, la baïonete en avant, elle renversa des hommes qui n'en avaient pas. Notre feu fût très-meurtrier, car chaque soldat était un adroit chasseur, qui ne tirait qu'après avoir bien découvert son homme.

Le général *Waren* resta sur le champ de bataille avec un petit nombre d'Américains. Ce général a laissé après lui un nom cher à la liberté, et aux hommes qui combattront pour elle.

Tels furent les progrès des querelles, d'abord politiques, qui précédèrent la guerre dont on nous força de courir les hasards. Les soldats américains n'oublieront jamais ce qu'ils doivent au courage de vos compatriotes. J'ai vu vos braves grenadiers au siège d'*York-town*, marchant avec un admirable sang-froid sous le feu terrible d'une redoute qu'ils enlevèrent.

Le colonel avait connu tous les officiers de l'état-major de notre armée; il plaignit la fin tragique de *Mauduit*, dont le courage lui avait plû, mais qu'il accusait d'être un peu plus courtisan qu'il ne convenait à un militaire.

L'heure du dîné étant sonnée, nous entourâmes une table ronde, dont sa fille, âgée de neuf ans, fit très-bien les honneurs en l'absence de sa mère. Je bus du vieux *Wisky* distilé chez lui. Le colonel me parlait avec plaisir de son industrie; tout se fabriquait à la maison; et comme il devait son indépendance à cette industrie qui embrassait tous les objets de l'économie domestique, il se plaisait à m'en

décrire les détails. Il me fit voir le plan de ses mille acres, au centre desquels il allait bâtir une maison plus grande et plus commode que celle où nous étions.

Des piliers, ayant la forme de cônes renversés, supportaient une grange, et en interdisaient l'entrée aux rats, qui sont très-nombreux et très-gros. Je remarquai que toutes les bâtisses nouvelles étaient plus soignées que sa maison, et semblaient annoncer que le logement futur du maître ne serait pas dépourvu de cette élégante simplicité, qui annonce du goût et de la fortune. En parcourant l'intérieur de sa cour, je découvris sous une remise, une très-jolie voiture. Ce témoin muet m'apprit que mon brave colonel n'était pas toujours aussi modestement vêtu, et qu'il était quelquefois aussi Virginien que ses compatriotes; mais cette voiture était peut-être pour son épouse, qui voyant des voisines, moins fortunées qu'elle, jouir du plaisir de voyager dans un char élégant, avait prié son ami de permettre *qu'elle fût comme tout le monde.*

David P... ne cultivait point le tabac, et ne récoltait de maïs que ce qu'il en fallait pour la nourriture de ses noirs et bestiaux. Il était du très-petit nombre de ceux qui songent à leur postérité : exception d'autant plus belle, qu'elle annonce une âme trop supérieure pour se laisser séduire par un usage que la paresse et l'égoïsme renforcent de tous leurs moyens.

Presque tous les Américains épuisent leurs terres ; d'où il résulte qu'après avoir accoutumé leurs enfans à une grande aisance, ceux-ci, à la mort de leurs parens, n'ayant pour tout héritage qu'un terrein improductif, le vendent à vil prix, et sont obligés de recommencer, au milieu des privations, une fortune, qu'avec moins d'égoïsme ou d'insouciance, on leur aurait transmise.

Je quittai le colonel au coucher du soleil, bien content de lui, bien reconnaissant de ses soins. L'image du bonheur que j'avais trouvé sous son toît hospitalier, me fit sentir douloureuse-

ment l'absence de ma famille. J'étais aimé comme lui, et j'avais comme lui des enfans que je savais caresser. Je partis avec l'intention de retourner à *Bath*, pour y retrouver mon amie et mon fils.

CHAPITRE XXII.

LA lune paraissant bientôt du haut de la chaîne des montagnes du Sud, ne permit point aux ténèbres de s'emparer de la vallée, que le crépuscule leur avait disputée pendant une demi-heure. Le *Wip-poor-will* commença ses plaintes, et le mélodieux *Moking-Bird* vint couvrir la voix du dernier, par des chants aussi variés que le sont ceux de toutes les espèces qui peuplent les forêts de l'Amérique.

Les noirs retournaient à la maison, en chantant tristement leurs plaintives amours, et suivaient le pas lent des chevaux fatigués par le travail de la journée.

Arrivé à *Winchester*, je trouvai chez M. *Bush* un homme dont les manières originales annonçaient un grand désordre mental : c'était un sénateur de Virginie ; le malheur et les années avaient profon-

dément silloné son front. Son extérieur était très-négligé, et il portait une longue barbe, chargée des frimats du temps. Je consultais Md. *Bush* sur la singularité qu'affectait ce vieillard, quand il entra dans la pièce où nous étions.

Après avoir tristement rêvé quelques minutes, et jetté les yeux, d'un air préoccupé, sur Md. *Bush* et sur moi, il la félicita de ce qu'elle avait établi ses filles dans leur pays natal. — Hélas! dit-il, en poussant un long soupir, si ma *Nancy* n'eût point été chercher la mort en suivant son mari dans la Caroline du sud, elle ferait encore le bonheur de son père! — Enfant chéri, tu charmerais ma vieillesse, tu m'aurais fermé la paupière! — Mais pourquoi me plaindre, reprit-il, avec un accent moins douloureux? elle habite un monde où les pleurs, les regrets sont inconnus. Elle est heureuse! Quand rejoindrai-je ma *Nancy*? —C'était de tous mes enfans le plus respectueux, le plus tendre, le plus parfait. Aux grâces de sa personne, elle unissait les trésors du sentiment et de l'esprit.

Vous

Vous la connaissiez, Md. *Bush*, n'était-elle pas l'ornement de son sexe? — Md. *Bush* inclina la tête en soupirant; puis faisant rentrer ses larmes, elle puisa dans la religion quelques consolations pour cet infortuné vieillard. — Tenez, nous dit-il, en tirant un gros porte-feuille de sa poche, voici ses dernières lettres; je les porte avec moi; c'est tout ce qui me reste d'elle! — Celle-ci, ajouta-t-il, d'une voix sanglotante, fut écrite par cette fille chérie deux jours avant sa mort!

Le bon père nous lut un morceau dans lequel brillaient ensemble les grâces de l'esprit et le sentiment d'une douce et héroïque résignation : il était terminé par une exhortation adressée au lecteur. « *Armez-vous de courage, cher auteur* » *de mes jours; attendez que la pro-* » *vidence sonne l'heure de votre sortie,* » *et ne l'accélérez point par un cou-* » *pable désespoir.* »

Que de courage dans une jeune femme, comblée des dons de la nature et de la fortune, au moment où le brave recueille ses forces pour recevoir le der-

nier coup de la mort, au moment où tant d'hommes se plaignent de laisser une vie semée de peines et de privations! Cette magnanimité me remplit d'admiration. La dernière phrase de cette lettre touchante, maffecta comme l'aurait fait le dernier soupir de cette femme adorable. J'unis mes chagrins à ceux du père et de la bonne Md. *Bush*, qui pleurait à chaudes larmes.

Je m'en veux, dit-il, après quelques instans, de vous faire tant de mal. La mort, en l'arrachant à la vie, n'a déchiré que le sein de son père et celui de son mari; nous l'avons seuls perdue : c'est à nous seuls de la pleurer. Il plaça cette lettre, trempée de ses larmes, dans son porte-feuille, puis l'ayant porté sur son cœur, il le remit dans sa poche.

Après quelques momens de silence, je le vis se lever comme un homme qui ne se trouve jamais bien où il est, et il se retira sans nous rien dire.

J'appris de Md. *Bush*, que depuis la mort de sa *Nancy*, il laissait croître sa barbe en signe de deuil. — Que dieu lui

rende cette paix intérieure qu'il donne aux bons, et que ce respectable père possédait à ce titre, avant la perte irréparable qu'il vient d'essuyer! Ah! M. *Bayard*, dit Md. *Bush*, en élevant ses yeux, ce que le ciel nous prête il peut le reprendre, et nous devons nous soumettre sans murmures! — Nous devons est bien dit, mais je souhaite que le ciel lui donne cette philosophie, qu'il semble lui avoir refusée jusqu'ici.

CHAPITRE XXIII.

Le lendemain, j'allai au temple, avec tous les voyageurs : c'était un édifice en bois, autour duquel on voyait rangés des chevaux de prix, enharnachés avec luxe. Les galleries étaient pleines de négresses et de noirs endimanchés. Dans le bas se trouvaient leurs maîtres et maîtresses, dont l'extérieur annonçait que tous étaient pénétrés de la sainteté du lieu, et de la solemnité de la cérémonie.

Je vis des mères qu'ailleurs un regard intempérant eut alarmées, découvrir et exposer, dans ce lieu de prières, un sein dont la blancheur et les formes étaient ravissantes. Elles allaitaient leurs enfans. On chanta d'abord les psaumes de David, assez mal traduits en langue anglaise. Toutes les voix se fondaient bien ensemble, et dans une enceinte sonore, ce concert simple n'était pas sans attraits; et puis c'étaient des âmes pures qui of-

fraient à l'éternel le tribut de leur amour.

Le prédicateur, ministre presbytérien, était petit-fils d'un français : son discours roulait entièrement sur les maximes de la morale évangélique : il recommandait l'exercice de ces vertus obscures, d'une utilité générale, et dont la société se passe moins que de celles qui font les hommes extraordinaires. Il parlait avec une onctueuse simplicité, sa voix s'amollissait et devenait douce lorsqu'il peignait l'amour du créateur envers les hommes, et son incessante sollicitude sur leurs besoins journaliers : il fut écouté dans un grand recueillement. Je prenais un secret plaisir à l'entendre et à lire sur les physionomies, les impressions qu'il avait faites dans l'âme de ses auditeurs.

Quand il eut fini son sermon, on se mit à genoux, et l'assemblée écouta une longue prière qui termina la cérémonie. Dès que le ministre descendit de la chaire, les personnes qui se trouvaient dans le temple, s'approchèrent, et se serrant la main, elles demandaient des nouvelles des absens.

En revenant du temple, j'observai que toutes les portes des maisons étaient fermées : elles le furent pendant tout le jour. Chacun semblait plongé dans le recueillement.

Md. *Bush*, ainsi que ses filles, se retirèrent après le diner, pour lire quelques chapitres de l'ancien et du nouveau testament : c'est ainsi que dans tous les États-unis on célèbre le jour du dimanche.

CHAPITRE XXIV.

LA vallée de *Shenandoha* porte le nom de la rivière qui l'arrose ; c'est un nom indien, comme celui du *Potowmak*, de la *Delaware*, etc. Les Américains ont conservé aux fleuves les noms que les premiers propriétaires leur avaient donnés. Les habitans jouissent d'une grande aisance, d'un ciel serein et d'une bonne santé qu'ils doivent aux froids, assez vifs pour rendre aux nerfs l'énergie que leur font perdre les chaleurs : ils cultivent le tabac, le maïs, le lin et le bled.

Je vis avec plaisir que les médecins, ainsi que les gens de loi, qui font très-bien leurs affaires dans toutes les parties du continent, sont peu fortunés dans la vallée de *Shenandoha* ; ce qui prouve que les habitans y sont rarement malades et n'aiment pas les procès.

Les terreins défrichés, et sur lesquels on a élevé quelques bâtisses, se vendent

depuis trois *pounds* jusqu'à quatre (1). Tel est le prix des plantations près de *Winchester*; mais à mesure qu'on s'éloigne, les terres diminuent de valeur. A douze milles de cette ville, un planteur offrait une habitation à raison de cinquante shelings l'acre, ce qui faisait une différence de dix shelings ou d'une gourde et deux tiers sur le prix de chaque acre.

Quelques Européens qui se sont établis dans ce pays abondant ont cependant mal fait leurs affaires, pour avoir voulu suivre de trop près la méthode de l'Europe. On doit considérer que le prix de la main-d'œuvre et celui des produits sont en raison inverse du rapport qui existe entre ces deux objets dans l'ancien monde.

Une des manies ruineuses qu'apportent les émigrés, c'est celle des embellissemens. Un français qui, avec 12,000 livres, se voit propriétaire de trois cents

(1) Trois pounds de Virginie égalent dix gourdes, ou cinquante livres tournois, la gourde valant cinq liv. dix sols.

arpens, compare cette propriété avec une semblable étendue qu'il aurait en France. Dans la joie que lui inspire cette *injudicieuse* comparaison, il trouve les bâtisses de son domaine mesquines et ignobles : il veut loger plus décemment le maître d'une aussi belle terre. Le voilà qui fait son calcul avec ses données Européennes ; mais à-peine découvre-t-on le premier étage de son château, que l'argent manque, que les ouvriers murmurent de ce qu'on ne les paye point, et qu'il faut vendre le tout à un prix d'autant moindre, que la nécessité de la vente est mieux connue.

D'autres, déterminés par la beauté de la position et les moyens locaux de faire à peu de frais une délicieuse retraite, achetent un beau site stérile, où ils se ruinent, et en le cultivant, et en l'embellissant.

Un Européen doit d'abord oublier les goûts chers et délicats dont il contracta l'habitude dans la riche et voluptueuse contrée qui l'a vu naître; qu'il achète une bonne terre près d'une ville ou d'un

moulin; que sa chaumière soit bien close, propre et commode; qu'il se garde de la placer dans un terrein bas et sur les bords d'une rivière, où la fievre d'automne apporte périodiquement ses frissons. Il faut choisir de bons voisins, et consulter les registres du comté dans lequel on acquiert, parce que mille fripons vendent des terres qui ne leur appartiennent point, ou sur lesquelles il y a des hypothèques. Il faut être acheteur froid et circonspect, parce qu'on a généralement en tête un vendeur très-délié.

Il y a des hommes qui ont fait fortune en spéculant sur les terres. Leur secret a été d'acheter à crédit des espaces incultes, dont tout annonçait le prochain défrichement, et de les avoir vendus peu de temps après à ceux qui voulaient les mettre en valeur. Je ne doute pas que le hasard n'ait favorisé les spéculateurs: cependant, il y a un calcul de probabilités qui suppose de la sagacité. Il a fallu reconnaître les positions propres à la construction des moulins, à l'ouverture des chemins qui devaient com-

muniquer avec les routes déja ouvertes, et calculer le développement de l'industrie des hommes qui avoisinaient les terreins couverts encore de bois. Ce qui encourage ces spéculateurs, c'est qu'il est généralement reconnu que le capitaliste, plaçant ses fonds en terres sur tous les rayons, partant de *Winchester* et s'étendant à seize milles et au-delà, retire 8 à 9 pour 100, et souvent davantage.

CHAPITRE XXV.

UN jour *Winchester* doit être une ville manufacturière, parce que dans tous les pays abondans, l'espèce humaine se multiplie rapidement, et que l'industrie se plaît dans les lieux fertiles et populeux ; mais quand il existe des communications avec la mer par le moyen des canaux ou des rivières, le dégré d'activité de cette industrie est incalculable. Telle est la condition de cette ville intérieure. La *Shenandoha* offrira, par le moyen du *Potowmak*, un vaste débouché aux productions territoriales et manufacturées. La ville de *Washington*, dont *Georges-Town* sera l'un des faubourgs, deviendra l'entrepôt des marchandises de *Winchester*, qui remplira encore les magasins d'*Alexandrie* et de *Norfolk*, située à l'embouchure de la baie de *Shesapeack*.

On construit déja dans *Winchester* des chariots renomés; on y fait des botes, des souliers et des selles, qui égalent en bonté et en façon les mêmes objets manufacturés dans les villes de plus ancienne date.

On apperçoit tout-à-coup dans les pays neufs la corrélation des arts utiles, et les appuis qu'ils se prêtent mutuellement. Sur une surface de médiocre étendue, souvent sur une plantation, vous les voyez au berceau s'embrasser et se soutenir comme la vigne et le jeune chêne. La nature a fixé les limites du développement et de la suprématie de chacun, on doit les respecter. Autrement, ils se paralysent ou meurent en s'isolant; mais par-tout l'homme et la terre sont les principes de la grandeur et de la prospérité des nations.

Les États-unis deviendraient une puissance colossale sur le continent, s'ils ne devaient un jour se diviser en peuples encore assez puissants pour se faire respecter des nations de l'Europe.

L'époque de cette séparation n'est pas éloignée. La *Delaware* et les *Apalaches* seront des barrières politiques.

La différence des produits ayant diversifié les besoins et l'industrie, on sent déja l'inconvenance d'un système d'impôts, qui trop généralisé devient injuste. Cette injustice fut très-bien développée dans le congrès par les représentans des États du Sud et de l'Ouest, lorsqu'on établit la taxe sur les liqueurs distillées; mais comme les députés des États du Nord-Est formaient la majorité, il fallut se soumettre. On se fatigue de ces déférences, et on s'y refuse quand on est assez fort.

Comme presque tous les habitans de *Winchester* sont presbytériens, et que j'avais sur le cœur les persécutions que leurs frères de *Boston* firent éprouver aux Quakers, il me fut facile de trouver quelqu'un auquel je pusse exposer mes griefs. Mon rôle était d'autant moins embarassant, que les chrétiens des États-unis sont très-tolérans, et ont horreur

de la persécution. J'aime les presbytériens pour la part active qu'ils ont prise à la révolution, et je soufrais de voir que leur secte fût entachée.

L'un d'eux, sans excuser ses frères, me raconta à-peu-près ce qui suit.

CHAPITRE XXVI.

Les hommes n'aiment pas le mépris, lors même qu'il vient des sots ; mais à la naissance du *quakerisme*, le caractère de chrétien était respecté, et les prétentions des différentes sectes à une plus haute perfection, étaient si chaudement défendues par chacune d'elles, que *Fox* a dû les exciter toutes contre lui, en proclamant ses amis, le *peuple pur*. Cette pureté chimérique est si chère, même aujourd'hui, que si une quakeresse ou un quaker se mariait dans une autre secte, il serait expulsé de la communion de ses frères.

L'orgueil que contient cet article de leur *credo* se développa chez leurs apôtres, et c'est plus à l'insolence de leurs missionaires qu'à l'intolérance des Presbytériens de *Boston*, (qui eurent des torts) qu'il faut attribuer les persécutions dont ils furent les objets.

Marie Fisher et *Anne Austin*, arrivent

à

à *Boston*, et annoncent qu'elles sont commissionées du Saint-Esprit, tout exprès pour reprocher au peuple ses crimes. Le peuple, qui ne se croyait point si criminel, voulut voir les lettres de créance de ces deux dames : elles n'en avaient point. Les ministres presbytériens, qui en savaient plus long que les deux ambassadrices, les pressèrent tellement, qu'elles répondirent par des injures.

L'assemblée législative, qui se mêlait d'affaires religieuses, ayant été aussi maltraitée que les ministres, condamna les deux *amies* à l'emprisonement, pour cause d'insulte. Quelques autres furent punies de même, pour la même faute. Le gouverneur de l'état, passant un jour près de la prison, une madame *Marie Prince*, troisième plénipotentiaire du Saint-Esprit, mit la tête à la grille et chanta pouille à son *excellence*, terminant sa pieuse philippique par cette sentence : « *Malheur à toi ! tu es un oppresseur.*

Un apôtre de la même secte, voulant parler en paraboles, prit deux bouteilles,

et se plaçant au milieu du temple, il les lance contre le mur, et dit à l'assemblée : « *Ainsi le seigneur vous brisera.* »

Quelques autres, moins bilieux, se livrèrent à des extravagances plus gaies. Une dame *Bruster* fut au temple après avoir versé une bouteille d'encre sur sa tête.

A *Salem*, Md. *Deborah Wilson*, quitte tous ses vêtemens, déchire prophétiquement sa chemise, court, dans cet état les rues de la ville, pour prouver la divinité de sa mission.

Cette cynique démence ne méritait point la peine du fouet, ni celle de la réclusion ; aujourd'hui, elle n'attirerait que la pitié et le mépris ; mais les presbytériens d'alors pensaient que l'honneur du Saint-Esprit était compromis, et en chrétiens plus zelés que raisonables, ils incarcérèrent et banirent les imposteurs des deux sexes : le tout pour le bien de l'état et l'édification des fidèles.

Puisqu'il s'agit des premiers prédicateurs du *quakerisme* dans les États-unis, il n'est pas inutile de détruire un préjugé

par un fait. Les amis des Quakers les ont présentés en France comme des hommes très-propres à vivre dans un état républicain. J'ignore jusqu'à quel point on peut soutenir cette assertion en théorie; mais voici ce que dit *Ramsay*, dans son histoire de la révolution américaine. (1)

« Les Quakers, peu d'entr'eux exceptés, étaient ennemis de la révolution. Ils étaient nombreux en Pensilvanie, où ils avaient l'autorité en main.

» Il est rare qu'une société d'hommes encourage des innovations politiques, qu'elle prévoit devoir réduire son importance. Les principes religieux des Quakers, leur défendant de porter les armes, ils n'aimaient point une révolution qu'on ne pouvait s'effectuer que par elles.

» Plusieurs se séparèrent de la société, et n'écoutant que l'inspiration du patriotisme, s'unirent à leurs concitoyens armés. Les services que deux d'entr'eux rendirent à l'Amérique, (les généraux

(1) Tome 2, p. 313 et 314.

» *Green* et *Mifling*) compensèrent les
» difficultés élevées par la sociétés des
» Quakers, qui gêna les efforts des amis
» de l'indépendance. »

Thomas Payne, dans sa lettre au général *Howe*, dit encore en parlant d'eux : « Ces hommes nous reprochent sans cesse » le grand péché que nous commettons en » portant les armes, et ces pauvres pé» cheurs n'ont pas un mot à dire contre » le roi d'Angleterre, dut-il noyer les » habitans de la terre dans le sang hu» main, ou dévaster le globe par la fa» mine ! ».

Avec un plus mur examen, plusieurs voyageurs ne nous auraient point peint les Quakers comme des modèles dignes de notre imitation. Quand on se trouve chez un peuple divisé par des sectes religieuses et politiques, il faut tout voir par soi-même, connaître les préventions de chaque parti, l'esprit de chaque secte. Il faut avoir le courage d'oublier les impressions qu'on a reçues et dont on nous a préoccupés. Cette tâche est difficile, parce que la paresse, qui se contente des

plus superficielles apparences, conserve avec avarice tout notre acquit, quel qu'il soit, et alors l'exagération même perd de son improbabilité, aux yeux de quiconque n'a point la passion de la vérité.

J'aurais quitté *Winchester* avec douleur, si ma femme et mon fils ne m'eussent tendu les bras à *Bath*, où je retournais; cependant, je pris congé de la bonne Md. *Bush* et de sa famille avec ce sentiment de peine qui, comme un poids, pèse sur la poitrine, et qu'on éprouve en se séparant de quelqu'objet qui nous intéresse sans nous fixer.

Ma dépense journalière, en y comprenant la nouriture de mon cheval, se montait à une gourde.

CHAPITRE XXVII.

Je partis à quatre heures du matin, afin de pouvoir être sur les montagnes avant que le soleil fut trop élévé. Un léger brouillard couvrait la vallée comme une gaze transparente, et laissait voir les somets des arbres, les maisons des habitans, ainsi que les chaumières des noirs, d'où s'élevait encore de la fumée. Les esclaves ont du feu pendant toute la nuit, et dans la plus brûlante saison. Souvent, au lieu de dormir, ils fument, chantent, ou conversent, sans que cette privation du someil les affecte. Presque tous, après une nuit consacrée toute entière au plaisir, peuvent reprendre leurs travaux sans éprouver cette l'assitude que ressentirait un blanc qui aurait été privé du repos.

Je trouvai les écureuils, bien éveillés, qui montaient avec agilité sur les plus gros chênes, ayant la précaution de mettre toute l'épaisseur du tronc entr'eux et le voyageur, qu'ils regardent de temps

à autres, pour s'assurer s'il ne tourne point autour de leur chef de file. L'instinct de leur préservation leur a sans doute suggéré cette précaution, qui présente les plus grands obstacles au chasseur; mais toute cette ruse ne les préserve point contre le plomb de l'ennemi; elle ne l'a rendu que plus adroit.

Dans les contrées où, comme dans la vallée de *Shenandoha*, les écureuils sont tres-multipliés, on les chasse sans chiens; mais si l'on veut en tuer beaucoup, il faut se lever de bon matin, et les attendre au retour de leurs courses nocturnes.

CHAPITRE XXVIII.

En arrivant à *Bath*, j'y trouvai mon épouse environée de femmes sensibles, qui partageaient, à cause d'elle, le plaisir que mon retour lui inspira. Ses ennuis, pendant mon absence, lui gagnèrent des amies. Les peines et les pleurs excitent le sentiment de l'amitié dans le nouveau monde, et il est aussi constant que désintéressé et généreux. C'est pour les habitans de l'Europe que l'auteur du vicaire de *Wakfield* écrivit ces vers :

For, what is friendship? but a name,
A charm that lulls to sleep :
A shade that follows wealth aud fame
And leaves the wretch to weep.

« L'amitié n'est qu'un mot; c'est une » chimère qui nous berce ; c'est une » ombre qui suit la fortune et la gloire; » mais elle laisse l'infortuné à ses » larmes. »

L'amitié n'est pas un vain nom chez les Américains. Cette union sympathique

des âmes, qui les lie par la volonté, qui les enchâine par un charme que les distances ne peuvent rompre, mêle ses douceurs à celles de l'hymen et de la paternité. Il est fort ordinaire de voir deux cultivateurs émigrer ensemble vers l'Ouest, quoique l'un d'eux n'ait d'autre motif, pour quitter ses foyers et ses habitudes, que celui de l'absence d'un ami intime (*a bosom friend*) qui s'éloigne par spéculation ou par besoin.

L'amitié détermine encore les hommes dans le choix de leurs opinions politiques, et les y tient fixés pour la vie. C'est à ce mélange d'amitié et de politique qu'il faut attribuer le déshonneur attaché à tout changement de système dans les affaires publiques. Un citoyen épouse les opinions de ses amis : avec eux, il suit le sentier de la vérité ou de l'erreur; mais quel que soit son sort, il est estimé s'il n'a point déserté ses compagnons, comme il est déshonoré pour toujours, s'il a rompu le pacte qu'il forma dans les premiers instans de sa carrière.

Mes liaisons avec quelques Français m'assurent qu'il y a dans ma patrie des exceptions honorables; et plus heureux que l'infortuné dont je viens de citer la décourageante, l'horrible pensée, je crois devoir m'écrier, dans le langage de *Blair* :

Friendship! mysterious cement of the soul
Sweetn'r of life, aud solder of society,
J owe thee much! thou hast deserv'd from me
Far, beyond what j can ever pay.

« Amitié! ciment magique des âmes,
» source des douceurs de la vie, lien secret
» de la société, je te dois beaucoup : oui,
» j'ai contracté envers toi des dettes que
» je ne pourrai jamais payer. »

On trouve dans les États-unis beaucoup d'hommes généreux qui ont dérangé leurs affaires en cautionant un ami. A la campagne, il semble que les instrumens aratoires soient en commun, tant on met peu de cérémonie à les emprunter. Des voisins qui refuseraient ces secours seraient notés comme des gens durs et désobligeans : les Allemands et leurs descendans ont cette réputation.

Ils ne prêteraient pas une *bouchée de tabac*, disent les Américains.

M. *Morse*, en parlant de leurs mœurs, cite d'abord le voyageur *Kalm*, qui dit : « Les Allemands (1) sont reconnus généralement pour être avares, égoïstes, et ils ne sont disposés à vous obliger qu'autant que leur intérêt les y invite ». Puis il ajoute : « Quand ils vinrent s'établir parmi nous, ce ne fut ni pour acquérir des connaissances, ni pour les répandre ; mais pour faire fortune. Leur passion favorite pour l'argent et leur position malheureuse, les ont retenus dans l'état premier d'ignorance de leurs pères. »

Ce jugement serait injuste, si on le généralisait, et M. *Morse* devait à ses lecteurs l'explication que je vais donner. Il est certain que par-tout où les Allemands et Hollandais vivent réunis, comme à *Albany*, à *Hakensak*, etc. ils ont conservé leur langue, leurs préjugés, la

(1) Les Anglais, ainsi que les Américains, appellent indistinctement les Allemands et les Hollandais *the Dutch*.

parcimonie nationale, et ont peu ajouté au petit fond de savoir qu'avaient de pauvres émigrés élevés dans la classe des manœuvres de l'Europe; mais ceux qui se sont établis dans les parties peuplées par des Américains ou des Anglais, ont élevé leurs enfans comme le sont ceux des autres Européens; et cette génération ne ressemble point du tout à ses ignorans et cupides parens.

On reproche à M. *Morse* d'écrire avec prétention et quelquefois avec injustice. Le portrait hideux qu'il a fait des habitans du Maryland est une caricature très-méconnaissable. Cet écrivain, comme ses compatriotes qui n'ont voyagé qu'en Amérique, ou comme les Anglais qui courent en chaise de poste par régime, est parti d'abord de ce préjugé, que tout est au mieux dans l'État ou le village qui l'a vu naître. Puis comparant ce qu'il voyait ailleurs à ce qui se passait chez lui, il approuva en raison de la similitude, et critiqua en raison des dissemblances. Si l'on ajoute à cette première cause d'erreur les préjugés de sa

robe (1), on expliquera comment un Américain a pu peindre avec autant d'infidélité les habitans de quelques États dans lesquels il a voyagé.

Sa géographie historique n'en a pas moins le mérite d'être très-intéressante par ses détails curieux et instructifs sur l'industrie, le commerce et les établissemens ruraux des habitans des quinze États-unis.

---

(1) C'est un ministre du Saint-Évangile.

CHAPITRE XXIX.

On s'occupait beaucoup à *Bath* de deux duellistes qui s'étaient battus au pistolet à cent soixante milles de là. Chacun exprimait son opinion sur cette manie brutale et insensée de terminer une discussion. La généralité désapprouvait ce reste de barbarie, et disait avec *Thomson :*

How many bleed
By shameful variance betwixt man aud man!

« Que de sang répandu dans de hon-
» teuses querelles d'homme à homme! »

La gazette avait appris cette belle équipée; car les gens qui se battent en duel font insérer dans les papiers publics l'historique de leur combat, avec toutes ses circonstances. L'heure, la minute de la rencontre y sont déterminées avec précision. Les imprécations ou les paroles courtoises des deux champions sont redites avec fidélité, et la route de la

balle est tracée géométriquement. Il est en effet très-intéressant pour l'Univers de savoir que deux fols, enivrés de vengeance ou dupes d'un périlleux orgueil, ont violé les loix de leur pays! Il est édifiant de voir que les magistrats permettent qu'on se vante d'avoir été criminel! Mais comme le crime et la publicité qui l'aggrave sont fort à la mode en Angleterre, tout cela est du meilleur ton parmi les Américains, imprudens imitateurs des Anglais, de leurs vices et de leurs travers.

Les gazettes imprimées dans les états du sud, sont pleines de signalemens de nègres déserteurs. On embellit les annonces d'une petite gravure, dont voici le sujet : un nègre tout nud, un bâton à la main, avec un petit paquet sous le bras, fait une enjambée, tandis que le diable, avec de longues cornes au front, et le bras tendu, pousse l'africain par les épaules. L'idée est d'autant plus juste, qu'il faut avoir le diable au corps pour fuir l'oppression, les fouets et la tyrannie!

Les papiers publics sont tous écrits avec

assez d'impartialité, parce qu'on respecte la liberté de la presse comme l'*égide de la liberté civile, religieuse et politique.* A ce titre, on se soumet à ses inconvéniens, et voici comme on raisone sur la calomnie.

Les traits de cette furie sociale ne frappent que des individus, et même pour qu'ils les atteignent, il leur faut l'aide du public. Si le peuple est léger, crédule, méchant, s'il se livre au mépris, à la haine, à la vengeance sans probabilités, sans preuves, la liberté illimitée de la presse aura des conséquences individuelles très-fatales ; mais en les comparant à l'instruction générale qu'elle propage, les devoirs de citoyen obligent à la réclamer avec toutes ses aspérités et ses dangers.

Les Américains, qui pensent que la propriété de l'individu n'a de droit à la protection de tous que comme élément de la fortune publique, croiraient faire un grossier paralogisme, s'ils sacrifiaient la propriété de tous à celle de quelques individus, qui n'est d'ailleurs menacée que

que dans le cas où les membres de la société sont des monstres ou des fols. Ils comptent sur la justice et le bon sens de leurs concitoyens, et déclarent que la liberté de la presse est *l'arche sainte qu'on ne peut toucher.* Ces considérations d'intérêt général et la pureté des mœurs font que chaque citoyen des États-unis consent à cette généreuse abnégation de lui-même, en présence de la liberté et du bonheur commun.

La littérature et les sciences trouvent de temps à autres une petite place dans les gazettes américaines. Dans le petit nombre de celles qui me restent, j'ai trouvé un article relatif au chat marin de *Kamtzchatka*, dont je vais donner la traduction.

« Le chat marin de *Kamtzchatka* est
» amphibie et ne forme point des états ou
» républiques comme le Castor; mais il
» vit en familles, dont les individus,
» tant jeunes que vieux, s'élèvent souvent
» au nombre de cent vingt. Le mâle a
» un sérail composé de cinquante fe-
» melles, dont il est aussi jaloux qu'un

» prince de l'Orient. La discipline établie
» dans chaque famille est très-sévère;
» le chef punit avec rigueur celles de
» ses femmes qui négligent leurs devoirs
» et les soins qu'elles doivent aux petits
» qu'il aime avec tendresse. Les femelles
» sont très-soumises envers leur chef et
» maître. Elles essayent de calmer sa
» colère par des marques de repentir et
» d'humilité, qu'il reçoit avec gravité et
» souvent avec un air dédaigneux. Cet
» animal a presque toutes les passions de
» l'homme, car il est jaloux, orgueil-
» leux, colère et vindicatif. Quand il
» ne peut se venger d'une insulte, il
» pleure de rage comme Achille : il est
» aussi brave qu'un Spartiate, et préfère
» la mort à la fuite ou à la retraite. Leur
» discipline militaire est telle, que si
» pendant le combat l'un d'eux quitte
» les rangs, ou si avant, on le soupçone
» de cette faiblesse, toute la troupe se
» précipite sur lui avec autant de fureur
» que s'il était un ennemi, et il est mis
» en pièces. »

CHAPITRE XXX.

JE vis à *Bath* un ami du *Burke* d'Amérique, dont les principes forment un contraste bien frappant avec ceux du *Burke* d'Angleterre : celui-ci, républicain pendant la guerre d'Amérique, a déserté la cause des hommes pour celle des rois, qui l'ont déshonoré en lui conférant des honneurs. Le premier est l'auteur du pamphlet contre l'ordre de Cincinnatus, que Mirabeau s'empressa de traduire. Son ami me communiqua la lettre que ce constant défenseur des droits de l'homme écrivit au docteur *Styles*, président du collège de *Yale* : il lui proposait une souscription, pour élever un monument à la mémoire de *Walley*, *Goffee* et *Dixwell*, tous trois juges de *Charles premier*. Voici comme *Burke* s'exprimait : « Ce monument, élevé en » face de votre collège et sur la tombe » de *Dixwell*, serait pour la jeunesse » une bonne leçon, et un exemple frap-

» pant que la gloire des grands hommes, » qui s'exposent aux dangers et souffrent » pour la liberté publique, ne périt » point entièrement, (1) que quoique les » hommes et leurs systêmes changent, » quoique les générations, les siècles se » précipitent dans l'abîme du néant; » cependant, la providence attentive à » récompenser la vertu, fait revivre la » mémoire éteinte des martyrs de la li» berté, et la préserve de l'oubli. »

Ce projet fut généralement applaudi, et l'extrait de la lettre de *Burke* fut imprimé dans toutes les gazettes américaines. Puisqu'il est question d'hommes persécutés pour leurs principes politiques, je ne puis m'empêcher de relever la manière injuste avec laquelle *Brissot*, trompé par les Quakers, a traité la mémoire de *Joseph Reed*.

Si *Brissot* vivait, si lui-même n'eût été victime d'atroces calomnies, je l'aurais

(1) Ces trois juges sont morts en Amérique après y avoir vécu 17 années dans l'obscurité et la misère.

éclairé sur le compte de *Joseph Reed*, et il se serait empressé de rendre justice à ce vertueux américain. Si les morts s'occcupent des vivans, je ne doute point que *Brissot*, martyr de la liberté, n'applaudisse à la justification d'un républicain, calomnié comme lui.

Joseph Reed ne fut point le juge des deux Quakers pendus à Philadelphie pour cause d'espionage et de trahison. Voici le fait, tel qu'il m'a été raconté par des hommes qui étaient dans cette ville lors du jugement de *Roberts* et d'*Abraham Carlisle*.

Le jour où *Roberts* fut jugé, l'un de ses amis craignant le zèle et les talents de *Reed*, lui offrit mille *pounds* pour ne pas sortir de sa chambre. Cet argent fut refusé, et *Reed*, instruit que l'accusé avait choisi les meilleurs avocats pour ses défenseurs (1), s'empressa d'aller l'accu-

(1) Un accusé et un plaideur ont autant de défenseurs qu'ils peuvent en payer, et chaque homme de loi s'engage pour la modique somme de 42 francs.

ser, parce que l'intérêt public demandait qu'on fît un exemple des espions et des traîtres que l'impunité avait multipliés. On plaignit le sort de *Roberts*, non qu'on doutât de son crime, mais parce qu'il laissait une femme et plusieurs enfans en bas âge.

Il n'en fut pas de même d'*Abraham Carlisle*, homme non marié. Ce Quaker, geolier des Anglais, avait traité les Américains avec la plus révoltante barbarie.

Quant à l'inculpation d'ambition portée contre *Joseph Reed*, c'est *Ramsay*, auteur de la meilleure histoire de la révolution d'Amérique, qui répond (1) : « On offrit à *Joseph Reed* dix mille *pounds* sterlings, et l'emploi qu'il voudrait choisir parmi ceux dont disposait le roi dans les colonies ; il répondit à cette offre : *Je ne vaux pas la peine d'être acheté*,

---

(1) Ten thousand pounds sterling, aud any office in the colonies, in his Majesty's gift. To which Joseph Reed replieed : « J'am not worth purchasing, but such as j am, the King of great Britain, is not rich enough to Do it. »

Vol. 2, pag. 78.

mais tel que je suis, le roi de la Grande-Bretagne n'est pas assez riche pour me payer ».

Cet illustre citoyen est mort, non bourrelé de remords, comme l'ont dit quelques Quakers, mais emportant les regrets de ses concitoyens, et laissant dans sa vie un modèle de courage, de dévouement et de pureté.

Les Américains n'ont point rougi les échafauds du sang de leurs défenseurs. Ou la reconnaissance nationale environna le lit de mort des grands hommes qui fondèrent leur république, ou la calomnie ne vint point troubler leurs derniers momens. Chez nous, la plus infâme ingratitude fut le salaire des veilles, des dangers, et des travaux civiques. Nous avons couvert de boue et de crachats, ceux qui brisèrent nos fers. Les malédictions du peuple accompagnèrent les uns jusqu'au lieu du supplice. Les autres, en se suicidant, livrèrent leurs cadavres à l'insulte des royalistes et de leurs concitoyens égarés. L'histoire en pleurs, tracera, avec une profonde indignation, les

forfaits de cette génération ingrate. Avec quel respect elle écrira les noms de ces hommes, que l'esprit de parti sépara, mais que l'immortalité rassemble !

Généreux fondateurs de notre république, les fils de vos bourreaux vous vengeront des crimes de leurs pères; ils se feront montrer vos cachots, ils y entreront avec respect, et baiseront avec religion les murs que vous touchâtes; ils feront plus, vous serez leurs modèles.

Je ne conçois qu'un moyen d'achever la révolution : ce serait d'offrir enfin, aux respects et à la reconnaissance publique, la mémoire des hommes qui lancèrent son char, et l'ont suivi avec ce zèle désintéressé qui caractérise les bienfaiteurs de l'humanité.

Le royalisme réagit assez ; il est trop intéressé à couvrir d'ignominie ceux qui brisèrent les fers du peuple français, pour que nous ayons à craindre cet aveugle engouement, qui déifia tant d'hommes médiocres ou corrompus dans les siècles d'ignorance ; mais encore faudrait-il préférer cet excès à celui dans lequel nous

sommes plongés. Si l'ingratitude est le salaire réservé aux citoyens qui servirent la patrie dans l'intérieur, que doivent attendre ceux dont le généreux abandon, le saint enthousiasme, portèrent notre gloire au-delà de tout ce que l'histoire ancienne nous raconte de plus étonnant?

Les choses sont plus dépendantes des hommes qu'on ne le pense. Si l'on continue de peindre les fondateurs de la liberté avec des couleurs dont la haine, la médiocrité jalouse et assassine ont fait un choix si heureux, qu'en résultera-t-il pour la masse des Français? C'est que le nouvel état de choses censé n'étant l'ouvrage que de la plus crapuleuse intrigue, de la plus horrible spéculation, aura le caractère mensonger de ses auteurs, et sera méprisé. Si l'on n'en vient pas jusqu'au mépris, on aura de l'indifférence, et dans tous les cas, l'édifice est sans base morale.

Je vois par-tout des dieux ou des demi-dieux qui fondent les empires. Je rencontre dans tous les pays des autels, des statues élevés aux grands hommes; et

dans ma patrie, où leur nombre surpasse celui qu'ont fourni plusieurs générations chez les autres peuples, il n'existe qu'un monument assez mesquin, dont les voûtes désertes attendent le tribut de la reconnaissance nationale ! Et dans ma patrie, les cendres des *Harmodius* sont foulées avec indifférence par le stupide passant !

CHAPITRE XXXI.

Les anciens possesseurs du nouveau monde devaient aussi fixer mon attention ; ayant eu l'avantage de converser avec quelques-uns d'entr'eux, de voir des Américains qui vivaient dans leur voisinage, j'ai acquis assez de données pour entreprendre l'esquisse des mœurs et opinions des Aborigènes de l'Amérique, appellés Indiens.

Ces hommes vivent encore séparés en petites républiques indépendantes, qui s'allient momentanément et à l'heure du danger. Après la victoire, le pacte politique est rompu, et chacune est dégagée des obligations mutuelles qu'elles remplirent, avec fidélité, pendant la fédération. Craignant notre luxe, à cause de la servitude qu'il impose, ils sont tantalisés par les jouissances exclusives que l'inégalité des richesses procure, chez nous, au petit nombre, et éprouvent cette inquiétude douloureuse qui les fait soupirer après l'égalité, dont l'attrayante

image ne se trouve que dans leurs déserts: c'est à ces causes qu'il faut attribuer la mélancolie qui les ronge chez les peuples policés, et le peu de progrès qu'ils ont fait dans les arts.

Relégués aujourd'hui sur les bords glacés du lac *Onthario*, ou errant sur les rives de la *Pekitanoui* et du *Missouri*, ils abhorrent ces ambitieux Européens, qui chassèrent leurs pères comme des bêtes fauves ; et ce n'est pas sans de fortes présomptions, qu'ils disent, « *que Dieu, après avoir formé l'Homme blanc, perfectionna son ouvrage dans la création de l'Indien* ». Cette opinion est assez justifiée par la comparaison de leurs mœurs avec celles des vils aventuriers, qui les premiers s'établirent sur le continent.

Presque tous se conduisirent comme des brigands, volant les propriétés le pistolet à la main, après avoir été comblés de bienfaits par ces peuplades hospitalières. *William Penn* n'usa que de la peau du renard.

Comme on doit plus à la vérité qu'aux grands noms, je vais, organe de ces In-

diens injuriés et généreux, redire ce que le *planteur de maïs* (1) de la tribu des *Delawares* m'apprit des vols du fondateur de la Pensilvanie, et de ceux de son fils, qui surpassa le père. *William* proposa aux Indiens de lui vendre de terrein ce que pouvait en circonscrire une peau de bœuf. L'Indien, dont la langue très-pauvre se prête à de fréquentes équivoques, conçut que *William Penn* voulait une superficie égale à celle de la peau : son œil exercé en calcule la surface, et il demande des objets d'échange proportionnés. Mais *Penn*, comme Didon, découpa la peau, au grand étonnement des vendeurs qui, religieux observateurs de leurs engagemens, s'indignaient en silence de cette fraude insigne.

Quelque femme Quaker eut la main aussi légère que l'avanturière de Tyr; elle avait au moins des ciseaux mieux affilés. *Ah!* me disait *le planteur de maïs, quand vos pères vinrent ici, ils nous*

(1) The corn-planter.

demandèrent peu, nous leur donnâmes beaucoup ; mais leur vue et leurs bras se sont étendus : ils finirent par nous envier jusqu'à nos lacs, et leurs descendans sont aussi avides.

Thomas Penn, fils de *William*, a commis des escroqueries qui l'eussent conduit au pilori, s'il eût exercé son savoir faire à Londres. Mais voler des sauvages, les enchaîner, les égorger même, sont des actes très-licites, et qui ne ternissent point la vie d'un Européen. La gloire est pour celui qui réussit, les moyens importent peu. C'est ainsi que la corruption des mœurs, les subtilités théologiques, justifièrent toutes les atrocités dont les habitans de l'Europe se souillèrent chez les peuples nouveaux, qu'ils étonnèrent par leurs crimes et leur insatiable avidité.

La religion chrétienne, prêchée par des hommes de ce caractère, compta peu de prosélytes. Les Indiens, frappés du contraste qui existait entre la morale douce, sublime de l'évangile, et la conduite atroce et crapuleuse de ses apôtres,

pensèrent que cette religion n'était que l'œuvre politique d'hommes adroits et hypocrites, qui voulurent soumettre le faible à l'exercice rigoureux de pénibles devoirs, pour l'avantage exclusif du plus fort.

Il convenait bien à des brigands, couverts de sang et courbés sous le poids de leurs vols, de prêcher l'amour des hommes, et le mépris des richesses! Au reste, il est bon de remarquer que les missionaires commencèrent par dépouiller de tous les biens temporels les hommes qu'ils voulurent convertir, afin de leur rendre les spirituels plus précieux; mais comme ils s'approprièrent ces pernicieuses richesses, on a pu penser qu'elles n'étaient pas aussi nuisibles au salut que le disaient ces saints personnages.

Les dogmes choquaient tellement le bon sens des sauvages, que plus d'une fois la gravité des missionaires a été mise à de rudes épreuves, par les éclats de rire de leur auditoire. Quelquefois les catéchumènes argumentaient en forme; mais plus souvent ils répondaient par

des plaisanteries. Un ministre protestant, exposant les principaux points de la foi à une assemblée nombreuse d'Indiens, fut écouté avec un tel recuillement, qu'il pensa les avoir tous convaincus. Dans la joie d'un aussi beau triomphe, il leur dit : « Eh bien ! mes chers frères, que pen-« sez-vous de tout ce que vous venez « d'entendre? Ces faits là ne portent-ils « pas avec eux le dernier dégré d'évi-« dence ? Voulez-vous être régénérés « dans les eaux salutaires du baptême » ?

Un de ses auditeurs se lève et lui dit : « Tout ce que vous nous avez raconté « est excellent. J'avoue qu'il est dange-« reux de manger des pommes, et sans » doute qu'Adam eût beaucoup mieux « fait d'en faire du bon cidre. Vous êtes « bien bon d'être venu de si loin pour « nous raconter tout ce que votre ma-« man vous apprit en vous berçant ; « recevez en échange le récit que nous « ont fait nos nourrices (1) ». L'orateur commença un conte de *peau-d'âne*, qui

(1) Essais moraux et littéraires du docteur Franklin, imprimés à *New-Yorck*, p. 98 et suiv.

parut

parut aussi absurde au chrètien, que la création du monde et la chûte du premier homme avaient semblé ridicules aux sauvages.

Depuis que ces hommes ont observé les loix immuables de la divinité dans la matière et parmi les animaux, toute variation dans le créateur est un mystère qui les confond, une disparate qu'ils repoussent. Quand on touche devant eux la corde délicate de la rédemption du genre humain, par la mort ignominieuse de Dieu, ils n'y tiennent plus, et s'écrient que les Européens sont fous, ou qu'ils insultent à leur simplicité. Cette révolte de leur pensée contre les articles de notre foi, procède de l'indignation qu'ils éprouvent en voyant insulter l'auteur de la nature, par ce qu'ils appellent des rêves grossiers, des conceptions monstrueuses.

Soupant à Philadelphie avec le *Planteur de maïs*, auquel on demanda quelle idée il avait de la divinité, j'entendis avec édification cette réponse: *Le grand homme ne doit point être le sujet d'une conversation familière.*

CHAPITRE XXXII.

Tous reconnaissent l'existence de Dieu, qu'ils appellent le grand homme, et sont antropomorphites comme la plupart des chrétiens : comme eux, ils croyent à l'immortalité de l'âme ; mais ils ont la bonne foi d'avouer leur ignorance sur sa nature. Ce *chichung* (1) est une vapeur légère qui prend et conserve la forme du corps et les traits du visage après la mort, et se livre dans l'autre monde, à toutes les jouissances innocentes qu'elle partageait avec le corps pendant la vie. Ces plaisirs seront éternels, et tels qu'Ossian les décrit dans son poëme intitulé : *Guerre d'Inis-thona.*

They pursue deer formed of clouds, and bend their airy bow, they still love the sport of their youth, and mount the wind with joy.

---

(1) Non que les Indiens donnent à l'âme,

« Elles poursuivent le daim, formé par
» des vapeurs, et tendent leur arc aërien :
» elles aiment encore les plaisirs de
» la jeunesse, et montent les vents avec
» joie.

L'âme n'était, dans l'antiquité la plus reculée et la plus érudite, qu'une forme aërienne du corps. Ulisse voit des ombres, des mânes dans les enfers. Les Grecs, les Romains, (1) les anciens habitans de l'Écosse, comme les Indiens, croyaient à son immortalité, et se fesaient de sa forme et de ses plaisirs la même image.

Aucune croyance ne fut aussi universelle et ne compta parmi ses défenseurs des hommes plus célèbres : elle n'est point dans la classe de celles qui se sont propagées par la séduction et la violence des moyens politiques, ou par l'empire de quelques doctes sur la foule ignorante : sa simplicité glace l'enthousiasme des prédicans, dé-

(1) . . . . *Quæ gratia curruum*
Armarum que fuit vivis, quæ cura nitentes
Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos.
En. L. 4.

sespère l'esprit cauteleux des charlatans ; c'est une proposition morale évidemment sentie, comme une vérité géométrique est évidemment apperçue.

L'Océan séparait les *Hurons*, les *Delawares* des montagnards de l'Écosse par des étendues qui n'avaient pas encore été franchies ; cependant, ces peuples qui s'ignoraient, élevaient unanimement leurs mains reconnaissantes vers le même être, et attendaient une autre existence. Dira-t-on que les idées primitives ne prouvent rien? Eh bien! lisez Socrate, Platon, etc., consultez tout ce que l'antiquité savante eut de plus étonnant, tout ce que notre siècle a produit de plus grand, et jugez. La sanction des hommes de génie, de tous les âges, de tous les pays, me semble être quelque chose, quoique Spinosa ait parlé. L'accord de tout le genre humain m'en impose. Le sentiment intime qui me montre dieu, et proclame mon immortalité m'entraîne. . . . .

Tous ceux qui ont observé les préceptes de la loi naturelle jouiront du bonheur éternel dont parle Ossian. Les méchans

ne sont point poursuivis au delà du tombeau, par les torches des furies ou par des flots de bitume enflamé. Les Indiens ne concoivent pas un enfer aussi terrible, ou plus généreux, ils sont assez vengés par un état négatif. L'usurpateur, celui qui ne fut pas bon père, bon ami ne verra jamais ceux qu'il connut dans ce monde : il sera privé du plaisir de chasser avec ses compagnons d'armes, il sera condamné à ne point se réjouir : voilà l'enfer des hommes que nous appellons barbares.

Comme la tyrannie ne courba jamais ces âmes fières et indépendantes, les images de la superstition ne leur furent point présentées. La superstition et la tyrannie sont sœurs. Le conquérant et le prêtre, dans leur exécrable accouplement, enfantèrent ces spectres effrayans, ces dieux vengeurs, passionnés et féroces, qui creusèrent, nous dit-on, les goufres dévorans où l'homme, pour des fautes légères, est jetté sans pitié, et torturé sans relâche.

CHAPITRE XXXIII.

Les affaires publiques se traitent en assemblées générales, où les femmes sont admises : quand il s'agit d'une déclaration de guerre, elles opposent des gémissemens et des larmes, à l'ardeur d'une jeunesse belliqueuse, qui brûle d'exercer contre l'ennemi les jeux de son enfance.

Les jeunes Indiens sont élevés à-peu-près comme l'étaient les Spartiates. (1) On

(1) Le gouvernement de Virginie, ayant offert aux six nations d'élever quelques-uns de leurs jeunes gens, reçut des Indiens la réponse suivante : « Nous ne doutons pas de la bien-» veillance de votre offre; mais comme nous » avons déjà fait l'essai de votre éducation, ne » trouvez pas mauvais que nous ne l'estimions » pas autant que vous le faites, et que nous » vous refusions. Les jeunes gens qui ont été » élevés parmi vous ne savaient ni courir, ni » vivre dans les bois, ni supporter le froid et » la faim, ni forcer un dain, ni tuer un ennemi : » ils parlaient très-mal notre langue, et n'étaient

ajoute à l'exercice des armes les leçons de l'éloquence. L'art oratoire n'est point enseigné méthodiquement, mais on récite devant la jeunesse ces harangues, pleines d'images vives, que quelqu'homme de génie improvisa. Ces discours remuent des âmes sensibles, qu'une éducation toute guerrière exalte. Quel indien ne sait pas le discours de Logan? Les excès des peuples civilisés qui les entourent, font souvent répéter à leurs pères avec ce malheureux vieillard:

« J'en appelle à tout homme blanc :
» qu'il dise si jamais il est entré dans la
» cabane de Logan avec la faim, et qu'il
» n'ait pas reçu de lui de quoi manger :
» si jamais il est venu chez lui nud et
» transi de froid, et qu'il n'ait pas été
» habillé et chauffé. Pendant la dernière

» par conséquent bons à rien. Nous vous le
» répétons, nous sommes très-reconnaissans, et
» pour vous le prouver, nous vous offrons d'élever
» quelques-uns des vôtres, dont nous ferons des
» *hommes.* » (*Extrait des œuvres du docteur Franklin*).

» guerre, qui fut longue et sanglante,
» Logan resta paisible dans sa cabane,
» et ne cessa de s'occuper des moyens
» de faire la paix. Mon amour pour les
» hommes blancs était tel, que mes com-
» patriotes me montrant du doigt, disaient:
» *Logan est l'ami des hommes blancs.*
» J'avais même formé le projet d'aller
» vivre parmi vous, et je l'aurais exé-
» cuté sans l'horrible injustice d'un seul
» homme.

» Le colonel *Cresap*, de sens froid et
» sans provocation, a indignement as-
» sassiné tous mes parens, n'épargnant
» ni ma femme, ni mes enfans. Il ne
» coule plus une seule goute de mon
» sang dans les veines d'aucune créature
» vivante.

» Ce meurtre a excité ma fureur, je
» m'y suis abandonné, j'ai tué plusieurs
» des vôtres, j'ai assouvi ma vengeance.

» Les rayons de paix qui commencent
» à luire me réjouissent pour mon pays;
» mais n'imaginez pas que cette joie
» vienne de la crainte; Logan ne l'a
» jamais ressentie. Jamais il n'aura recours

» à la vitesse de ses jambes pour sauver
» sa vie. Infortuné Logan, quel parent
» pleurera ta mort? aucun. »

On peut leur avoir appris la réponse que fit un *Cherokee* au très-long discours prononcé par le membre du congrès, chargé de traiter avec les chefs de sa nation. Quand l'orateur américain eut fini l'énumération pompeuse des hauts faits de ses concitoyens et des avantages qu'ils offraient à leurs alliés, un des *Cherokees*, après avoir parcouru de l'œil le cercle silencieux que formaient les Indiens, se leva et dit : « *Nous savons* » *que vous êtes braves, mais ne le* » *sommes nous pas autant que vous?* »

Les enfans sont élevés avec la plus grande douceur. Les parens ont une telle tendresse pour ces êtres intéressans, qu'ils répriment envers eux les mouvemens passagers de l'impatience. On raconte que plusieurs enfans se sont suicidés pour avoir reçu de légères corrections de leurs pères : cet acte de désespoir n'était provoqué que par la sensibilité et non par la douleur phisique; car le desir de devenir

guerriers, fait qu'ils s'infligent eux-mêmes des peines corporelles très-aiguës. Ils s'habituent aux angoisses de la douleur, pour pouvoir un jour la braver sur le bûcher fatal, allumé par leurs ennemis. On en voit qui conviennent qu'après s'être liés deux à deux par le bras, il mettront un charbon ardent au point de contact, et celui qui le premier indique par des signes que la peine surmonte son courage, s'avoue vaincu. Le feu a entamé la chair avant qu'un cri ou qu'un mouvement ait décidé qui des deux a la palme.

Les loix ne donnent point aux pères, comme à Athènes et à Rome, le droit de mettre à mort leurs enfans. Cette férocité politique est si loin de leurs mœurs, qu'ils nous reprochent nos meurtres judiciaires. Comment n'auraient-ils pas horreur d'une loi qui suppose qu'un père peut étouffer toutes les affections de la nature, pour quelques considérations sociales, qui n'intéressent, tout au plus, que les subsistances de la communauté? Un père égorger son fils ou l'engloutir dans les eaux pour quelque défaut de conformation! je ne répon-

derais pas de la tête du féroce législateur qui oserait faire cette proposition aux Indiens.

Quand nous leurs disions que les hommes condamnés à la mort étaient des meurtriers, ils nous répondaient : « *C'est peut-*
» *être dans l'ivresse des passions ou*
» *du vin qu'ils ont commis la faute,*
» *mais vous, c'est avec réflexion que*
» *vous les vouez à la mort, et c'est de*
» *sens-froid que vous les égorgez; ce qui*
» *nous semble bien différent.* »

L'homicide, très-rare dans leurs républiques, n'est punissable par aucune loi; mais le meurtrier est, par rapport aux amis de la victime, dans l'état de nature, et la société lui retire sa protection. Il faut donc qu'il appaise le juste ressentiment des parens du défunt, sans quoi l'exil ou la mort est son partage. Les autres citoyens interviennent dans ces négociations, et généralement on s'accomode à l'amiable.

CHAPITRE XXXIV.

Leurs opinions sur l'hospitalsté paraîtront exagérées dans l'état présent de nos mœurs et de nos fortunes. Ils disent « *qu'un des plus grands crimes que* » *puissent commettre un homme, c'est* » *de vendre l'hospitalité;* » aussi, payent-ils avec répugnance les dépenses qu'ils font dans les tavernes, et regardent de mauvais œil les aubergistes. Ils cultivent ensemble leurs champs et partagent également la récolte. Cette communautée de travaux et de richesses entretient l'égalité des fortunes, sans laquelle il est difficile de se garantir contre les usurpations de l'inégalité. Chaque famille travaillant, ne peut acquérir que peu de choses au-delà du nécessaire: tel est le *maximum* des efforts humains. Un cultivateur, qui n'a que ses bras et ceux de ses enfans, n'acquiert que ce qu'il lui faut pour l'entretien de sa famille; et

s'il a quelque excédent, il suffit à peine pour parer aux coups de la fortune, aux malheurs des temps et aux maladies.

Si la nature a posé ces bornes aux travaux et à l'avidité des hommes, ne devons nous pas accuser les institutions sociales d'être les causes de l'inégalité? ne sont-ce pas elles qui encouragent la paresse ou la fraude, qui nourrissent les vices dont l'action rend dissipateur, ou porte à profiter sans pudeur des besoins ou des fautes de nos semblables?

Oui, toutes les sociétés de l'ancien monde, ressemblent à la famille d'Abraham. Ezaü mourant de besoin, vend chaque jour son droit d'aînesse à son avide et barbare frère Jacob, pour un morceau de pain ou un plat de lentilles! cet exécrable trafic est inconnu chez les Indiens; chacun y récolte en raison de ses travaux; et qnand la nature, d'une main libérale, verse ses bienfaits sur les champs et les arbres, tous les membres de la société se ressentent de sa munificence. L'esclavage des noirs, chez un peuple qui sait apprécier les droits de

l'homme, les révolte, et ils le reprochent aux Américains.

L'Européen qui vit les Indiennes, la bêche à la main, cultiver le tabac et le maïs, trouva ce travail trop au-dessus des forces de leur sexe, pour ne pas penser qu'il fut imposé par la force, et il en conclut que les sauvages avaient leurs Ilotes.

Les travaux sont répartis en raison des forces phisiques, et de la vocation des deux sexes. L'homme court les forêts, suit les bêtes fauves dans leur fuite rapide, traverse, dans de frêles canots, des torrens, gravit les somets escarpés des montagnes : il couche sur la neige, endure la faim, la soif, supporte l'insomnie et s'expose à mille dangers pour pourvoir à une partie des besoins de la famille. La femme est donc chargée du soin des enfans et de la culture des champs. Cette culture ne demande qu'un travail léger, dans un pays où la terre vierge ne demande qu'à être remuée superficiellement pour produire avec abondance. Il est vrai qu'un Indien considère l'agriculture comme une occupation vile, parce qu'il lui faut des

dangers pour ennoblir ses travaux. Dans sa cabane, il passe le temps à fumer, en se tenant assis ou étendu sur sa peau d'ours. Souvent plusieurs familles se réunissent pour s'entretenir des événemens de leurs chasses ou raconter les hauts faits de leurs ancêtres. Leur conversation est lente et méthodique, par l'usage qu'ils observent de mettre quelqu'intervalle entre la question et la réponse : répondre sur le champ, c'est, selon eux, indiquer que la question est si superficielle qu'on peut la concevoir du premier apperçu.

CHAPITRE XXXV.

Les chefs des Delawares se trouvant en ambassade à Philadelphie pendant l'hyver de 1791, un Français, possesseur d'une très-belle pipe, la présenta au *Planteur de maïs*, chef de cette tribu. Comme ce don fait au premier citoyen d'une République, devait être accompagné d'un certain cérémonial, une réunion de Français, dont je faisais partie, forma le cortège de celui qui offrait le présent.

Les compagnons du chef étaient, comme lui, vêtus de leurs beaux habits. Les portraits des ayeux de ces plénipotentiaires, étaient suspendus à droite de la chambre, et le *Planteur de maïs* leur faisait face. Nous formions avec les Indiens un demi-cercle autour du feu. Quand le Français eut présenté la pipe au chef, l'interprête, après l'avoir chargée, l'alluma; puis en commençant par le

le *Planteur de maïs*, il la fit circuler de bouche en bouche, tout en récitant à voix basse des mots Indiens qui exprimaient les vœux que chaque fumeur était censé faire pour l'abondance des récoltes et des chasses de la tribu. Cette réception de pipe fut très-grave, et les *Delawares* y mettaient beaucoup d'importance. Quand la pipe revint au chef, il se leva, et présenta du vin à l'assemblée.

Prévenus par l'interprete qu'avant de boire, il fallait nous lever, faire face aux portraits et les saluer, nous nous prêtâmes de bonne grace, et sans rire, à cette cérémonie qui parut très-agréable aux Indiens. Après ce culte filial, on but gaiement à notre santé.

Un autre chef, appellé *Demiville*, nous fit dire que son père avait été le compagnon d'armes des Français pendant la guerre du Canada. La physionomie composée et austère de cet homme, se déridait en parlant de nous. Les sentiments d'amour qu'ils nous conservent tous, animaient ses yeux sombres et fixes ; ses lèvres sévères étaient agitées

par le plaisir. Nos revers, notre expulsion, n'ont point diminué leur affection. S'ils rencontrent un Français dans leurs déserts, ils l'approchent, lui donnent le nom de père, et le conduisent dans leurs cabanes, où il est soigné avec tendresse.

Le citoyen d'*Anemours*, consul pendant la guerre d'Amérique, m'a raconté que des chefs Indiens ayant refusé de secourir les Américains, dans la crainte que ceux-ci ne fussent nos ennemis, lui furent envoyés par M. Jefferson, gouvernenr de la Virginie : ils dirent au consul de France: « *Les Anglais ont enterré notre père le Français, les cruels ont marché sur sa tombe avec des semelles de fer; mais qu'il élève un seul doigt, et nous le saisirons tous, pour le retirer du tombeau.* J'ajoute, à cette harangue sentimentale, que si nous avions un point sur le continent, nous réglerions les destinées des Aborigènes, et des citoyens des État-unis. Nous délivrerions ces peuplades belliqueuses, de l'infâme et atroce politique du cabinet de Saint-James, qui les arme

les unes contre les autres, ou les réunit pour resserrer les Américains dans leurs limites. L'injustice du gouvernement des États-unis, n'a pas peu contribué à favoriser les vues destructives de la Grande-Bretagne; et c'est autant l'ambition insensée des Américains, que la jalousie de l'Angleterre, qu'il faut accuser de la dernière guerre.

Les Anglais en faisant la paix, avaient disposé de terres qui appartenaient aux Indiens. Les Américains, bien éclairés sur les droits réels du roi d'Angleterre quand il s'est agi de leurs intérêts, ont feint de croire que tout ce qui n'était pas envahi par quelque puissance Européenne, était la propriété de celle qui disait, *ceci est à moi*; en conséquence, ils ont employé les armes pour voler aux Indiens un pays dont ceux-ci étaient propriétaires depuis la création du monde, et sur lequel la nation anglaise n'avait pas plus de droits, qu'elle n'en eut sur la bourse et la liberté du peuple américain. On réclama, avec justice, contre une guerre dont l'objet se réduisait à

favoriser les spéculations de quelques agioteurs assez puissans pour diriger le pouvoir exécutif, et influencer le congrès. Était-elle heureuse? D'abord les frais surpassaient le prix qu'on aurait donné pour ces terres, en traitant à l'amiable avec les Indiens; 2°. on encourageait l'émigration, qui dépeuple la partie orientale des États-unis; et les propriétaires des terres dans cette dernière région, se constituaient en de très-grandes dépenses pour réduire le produit et la valeur de leurs propriétés. Était-elle malheureuse? On perdait beaucoup d'hommes et d'argent dans une entreprise qu'improuvait la justice et l'intérêt du peuple. La culture est le moyen lent, mais certain, de conquérir un pays dont les habitans vivent de gibier : celui-ci effrayé par le bruit, ayant moins de retraites, et étant exposé à plus de dangers dans le voisinage du cultivateur, fuit un séjour bruyant et périlleux, et se retire dans les forêts. L'Indien suit sa proie, et laisse le laboureur maître d'une contrée découverte, où il se fatiguerait

par des courses longues et infructueuses. La seule arme que doivent employer les Américains, pour envahir toute la partie ultramontaine du continent, c'est la charue.

CHAPITRE XXVI.

Après la longue et pénible expérience, que les premiers propriétaires du nouveau monde ont eue de la duplicité européenne, ils seraient stupides ou sans mémoire, s'ils n'étaient très-méfians quand ils traitent avec les Américains, les Anglais et les Espagnols. Comme ils connoissent tous le prix de la discrétion, il est difficile de pénétrer leur secret, dans leurs négociations avec l'un de ces peuples. Les députés des *Delawares* étant consultés sur l'objet de leur mission, par des hommes qui leur avaient montré de l'amitié, répondirent, « *qu'il resterait enseveli au fond de leur cœur, et qu'il n'en sortirait que pour le magistrat avec lequel ils devaient traiter* » : Ils avaient encore la précaution de boire avec une extrême modération.

J'ai dit que la mort des criminels condamnés par nos loix, répugnait à leurs

idées de justice et d'humanité; cependant, on peut leur reprocher les exécutions martiales, qu'ils se permettent envers les prisonniers de guerre; et ces actes de cruauté ne peuvent se pallier par l'erreur qui exhalte la victime à un dégré d'insensibilité surnaturelle dans ces drames sanglants. *C'est*, disent-ils, *le dernier tribut offert à la vertu militaire. C'est la dernière épreuve que subit le guerrier avant d'aller raconter à ses amis les faits héroïques qui remplissent les pages de son histoire.* Quel que soit le motif des Indiens, quand ils brûlent ceux des prisonniers de guerre, qu'ils n'adoptent pas, il est certain que celui qui reçoit les terribles honneurs du bûcher, soutient sa dignité et sa réputation d'impassibilité, avec une constance étonante.

Un vieillard assistant à l'une de ces tragédies, fut ému par la pitié; armé d'un couteau, il s'avançait pour mettre un terme aux tourmens de la victime, quand le supplicié le fixant d'un air hautain, lui dit : « *arrête, laisse-moi mourir dans*

les tourmens, pour l'instruction de tes chiens d'alliés d'Europe, qui ne savent point affronter ce genre de mort ». Du milieu des flammes, qu'une multitude ivre environne, on entend des chants de guerre, les expressions du dédain, et celles de l'ironie. Le patient fait parade de son insensibilité, vante ses exploits, et rappelle à ses bourreaux toutes les insultes qu'il leur prodigua. Loin de leur dire : en tel temps je sauvai un de vos citoyens, il s'écrie : j'en tuai vingt dans telle affaire, j'en brûlai tant après telle victoire.

Je donne la traduction du chant de mort des guerriers Indiens, parce qu'il contient en substance les sentimens de haine et d'héroïsme qu'ils expriment, quand ils sont attachés au poteau fatal, qu'un bûcher circulaire enveloppe de ses flammes.

THE INDIAN CHIEF.

The sun set in the night and the stars shun the day,
But glory remains when the light fades away.
Begin ye tormentors, your threats are in vain
For the son of Alknumock shall never complain.

Remember the arrows he shot from his bow,
Remember the chiefs by his hatchet laid low.
Why so slow! do you wait till j shrink from my pain?
Know, the son of Alknumock shall never complain.

Remember the woods where in ambush we lay,
The scalps that we bore from your nation away.
Now the flame raises high, you exult in my pain,
But the son of Alknumock shall never complain.

J go to the land where my father is gone,
His ghost shall rejoice at the fame of his son.
Death comes like a friend to relieve me from pain:
But thy son ô Alknumock has scorn'd to complain.

LE CHEF INDIEN.

L'astre du jour descend, il se cache et me fuit,
Il me laisse entouré des ombres de la nuit;
Mais le fils d'*Alknumock*, qui contemple la gloire!
Seul contre ses bourreaux aspire à la victoire.

Rappellez-vous les traits que cette main lança,
Ces terribles guerriers que mon bras terrassa.
L'espoir de m'effrayer fait-il que l'on diffère?
Vous me connaissez mal; c'est en vain qu'on l'espère

Mes compagnons, couverts de vos riches armures,
Montrent avec orgueil vos longues chevelures;
Mais la flâme s'élève, et ne vous venge pas;
Votre vainqueur ici brave encore le trépas.

Je vais donc habiter le séjour des héros,
Y retrouver mon père instruit de mes travaux!
La mort à des douleurs que brava mon courage,
Me soustrait en amie, ainsi qu'à votre rage.

S'ils ont en expirant, au milieu des flammes, un courage froid, il est bouillant sur le champ de bataille. Jamais un Indien ne demande la vie, quoique souvent il la donne. Est-il renversé d'un coup de feu? Il charge son arme, et lance la mort parmi ses ennemis. Si ses forces l'abandonnent avant le sentiment, il meurt furieux, et laisse sur sa figure inanimée, les traces du plus terrible désespoir.

CHAPITRE XXXVII.

MOINS le vainqueur a perdu d'hommes en tuant beaucoup de monde à l'ennemi, et plus sa victoire est brillante. Les dégrés de la gloire militaire sont mesurés par le rapport qui existe entre le nombre des morts des deux armées. Le point d'honneur établi parmi les peuplades sauvages de l'Europe et de l'Asie, qui consistait à combattre à armes égales, est ignoré des Aborigèues de l'Amérique, qui se font une gloire d'épargner le sang de leurs compagnons d'armes, tout en se montrant prodigues de celui de l'ennemi: aussi trouvent-ils qu'il est glorieux de le surprendre pendant le sommeil, de l'attirer dans une embuscade bien fourrée, d'où couverts par des arbres ou des rochers, ils tuent sans péril.

Pendant la dernière guerre contre les Américains, ils remportèrent deux victoires éclatantes, qu'on doit attribuer

autant à la ruse qu'au courage. A la défaite du général Saint-Clair, les Indiens enlevèrent les pièces de campagne qui les mitraillaient. Un convoi appartenant aux Américains, fut pris sous le feu du canon du fort Pitt.

Les Européens, en les rendant acteurs dans leurs querelles, leur apprirent l'art de faire subsister les armées : autrefois, ils ne prenaient de vivres que pour des expéditions d'un moment, ce qui donnait un très-grand avantage aux Européens; mais à présent, ils ont des chevaux qui portent des vivres en assez grande quantité pour les besoins d'une campagne de plusieurs mois; et comme ils se meuvent avec vélocité, ils obligent leurs ennemis à retrancher leur camps, à multiplier les avant-postes, pour n'être point exposés à des surprises destructives. Comme le champ de bataille est presque toujours une forêt, ils peuvent s'approcher très près avant d'être apperçus. Du moment où les avant-postes sont repoussés, ils jettent autant de cris qu'ils ont de nations à combattre, puis chaque

soldat marche en avant, en se portant d'un arbre à l'autre. Chaque Indien s'attache à un homme; il feint de se découvrir, pour engager son ennemi à le faire; et quand celui-ci perd la tête, ou commet quelque mal-adresse, il est certain d'être frappé. Ce genre de combat demande beaucoup d'habitude et de courage.

Quand ils se présentèrent devant l'armée de St-Clair, les bois retentirent d'autant d'hurlemens qu'il y a d'états formant la confédération Américaine, puis portant sur tous les points la terreur et le carnage, ils s'emparèrent de l'artillerie, et des bagages. L'armée Américaine laissa la moitié de ses combattans sur le champ de bataille. Quelques fuyards furent pris après deux jours de course. Ces courses ne sont pas vaines, car l'indien est assez bien *oculé*, pour apperçevoir sur une couche de feuilles mortes la trace de l'homme ou du gibier; c'est à ce tact qu'ils doivent la réputation de les flairer.

Le prisonnier de guerre qu'on adopte,

n'est plus exposé à l'insolence du vainqueur. On le garde à vue, mais cette surveillance ressemble à celle d'un ami qui craint l'inconstance. L'Indien a pour ses prisonniers l'inquiétude qu'un oiseau captif inspire à son jeune gardien ; celui-ci craint d'ouvrir la cage, de peur que son compagnon, qui soupire sans cesse après les bois et l'indépendance des airs, ne prenne l'essort et ne l'abandonne.

Un Européen obtient la permission de retourner parmi les siens, en donnant quelques présens à la famille qui l'adopta : c'est de cette manière qu'un jeune homme *d'Anapolis*, fait prisonnier après la défaite dont je viens de parler, obtint la liberté de retourner chez ses parents.

CHAPITRE XXXVIII.

L'ART de guérir le petit nombre de maladies auxquelles ils sont exposés est très-simple, et consiste à procurer d'abondantes transpirations. On fait autour du feu une alcove avec des couvertures de laine, où le malade se tient nud et renfermé. Quant aux blessures, la pureté du sang, le repos, et la graisse d'ours suffisent pour les fermer et les cicatriser. Comme les maladies morales leur sont inconnues, ils n'employent point ces charlatans qui commencent par donner le mal, et se vantent ensuite de le guérir. On ne voit chez eux ni prêtres ni médecins.

Le jeu est une passion à laquelle ils se livrent avec fureur. Il y a des joueurs qui exposent jusqu'à leurs vêtemens, avant de quitter la partie. Il est probable, que si l'esclavage était permis, la liberté se jouerait comme le *casse-*

tête, la couverture, etc. Est-ce l'avarice ou l'effet de l'amour propre qui s'offense et s'irrite de l'opiniâtreté de la mauvaise fortune?

Les liqueurs spiritueuses et par leur effet immédiat sur l'organe, et par l'ivresse qu'elles procurent leur sont très-agréables; et quoiqu'ils connaissent les effets terribles de ces pernicieuses boissons, l'attrait présent l'emporte sur les craintes de l'avenir.

Quelques orateurs ont parlé contre l'usage des eaux de vie; ils en ont représenté l'introduction, comme un des moyens déloyaux employés par *les gens du point du jour* (1), pour les tromper, et entretenir dans leurs républiques des dissentions fatales; mais chez les hommes de la nature comme chez les peuples policés, la raison domine moins souvent sur les sens, que les sens sur la raison.

Les chefs des *Cherokees* députés près du congrès pour obtenir un traité d'alliance, vivaient à *New-York* dans un état con-

(1) Nom qu'ils donnent aux Européens.

tinuel

tinuel d'ivresse. Le gouvernement Américain encourageait cette débauche en payant la dépense que ces agens diplomatiques faisaient au cabaret, comptant bien s'en dédomager dans les articles du traité qui fixeraient les rapports commerciaux à établir entre les deux peuples.

Le commerce des fourrures et pelleteries que font les habitans de la Louisiane est un objet important, et le gouvernement Américain, qui en connaît les résultats, s'est constamment appliqué à en partager les bénéfices avec les colonies Espagnoles et Anglaises. On peut juger, par approximation, des totaux de la traite que font les Espagnols, connaissant ceux que le lord *Scheffield* a publiés dans son ouvrage sur les États-unis. Cet Anglais dit qu'en 1782 les ventes des produits de cette traite se montaient à quatre millions sept cent mille livres tournois, et qu'en 1784 elles ont passé cinq millions. D'après ces données, on peut estimer que les colons Espagnols, avec moins de concurrens que les Anglais, et traitant avec des peuplades plus

nombreuses, font un commerce de fourrures et pelleteries, dont les ventes surpassent peut-être de quelques millions celles faites en Angleterre dans l'année 1784. Ces profits doivent se réduire par les progrès de l'agriculture, si dans les conquêtes successives qu'elle fera vers la mer du Sud, les Américains ne trouvent des nations inconnues qui ravivent un commerce éteint par la dépopulation des tribus orientales.

Voyons quels hommes ont remplacé ceux qui, sur les bords de la *Delaware*, vendirent le terrein que Philadelphie couvre aujourd'hui.

CHAPITRE XXXIX.

LE docteur *Price* dit, dans ses observations sur l'importance de la révolution de l'Amérique, que si la passion pour les marchandises étrangères s'accroit, « les « Américains perdront cette simplicité « de caractère, cet esprit mâle et fer- « me, ce dédain du clinquant dans le- « quel consiste la vraie dignité ». Cette sinistre prédiction s'est malheureusement accomplie dans toutes les villes maritimes, où l'on ne trouve qu'un petit nombre de patriotes gémissant sur la dégradation de leurs concitoyens.

Le tableau des mœurs et des opinions des Philadelphiens suffira pour faire juger de la vérité de mon assertion et de l'état moral des autres habitans des villes qui commercent avec l'Europe.

A Philadelphie, la classe des marchands est la première, et les habitans se livrent au commerce avec toute l'ar-

deur que doivent inspirer la vanité, de longs crédits et la perspective d'acquérir, mollement et avec rapidité, une très-grande aisance. Peu de villes dans le monde a proportionnellement autant de boutiques que cette capitale de le Pensilvanie.

Les propriétaires de ces boutiques ont souvent un luxe au-dessus de leurs moyens. Exerçant avec une égale déloyauté les petits arts mensongers du trafic, ils sont de niveau en moralité. Plus un individu fait d'affaires, plus il est considéré : *c'est, dit-on, un homme fort industrieux*. Ce titre exempte d'en mériter un autre. On parle de l'industrie avec cet enthousiasme que les Français éprouvent quand ils décrivent quelqu'action généreuse, ou font le panégyrique d'un grand homme. *ô curvæ in terras animæ!*

Un candidat publie-t-il ses prétentions dans les journaux ? il débute par l'énumération de ses propriétés. La qualité d'homme riche est la plus brillante que puisse désirer un habitant des villes.

Les affaires se traitent avec une cir-

conspection, une adresse auxquelles notre légéreté s'assujettirait difficilement. Les payemens sont irréguliers et les banqueroutes frauduleuses fréquentes. Les Français qui parcourent la carrière difficile du commerce, ont été presque tous ruinés à leur début ; au moins tous ceux que j'ai vus à Philadelphie, à Baltimore, à *Georges-Tow* et à *New-York*, m'ont dit avoir éprouvé ce malheur. Il faut avouer que les loix favorisent avec scandale les débiteurs de mauvaise foi.

Tout homme qui se déclare insolvable, reste quarante jours sous la garde du *Sherif* de l'état où il réside, puis se présentant devant le chancelier, il prête serment, en présence de ses créanciers, que toute sa fortune apparente est la seule qui lui reste, et qu'il en fait l'abandon. Après cette expéditive cérémonie le débiteur retourne à ses affaires avec la certitude, que quelque soit sa fortune future, ses créanciers ne pourront jamais l'inquiéter. On m'a fait voir plusieurs individus qui, sortant à peine de chez le chancelier, avaient immédiatement ouvert

des boutiques plus vastes, plus richement garnies que ne l'était celle qu'ils venaient d'abandonner à leurs tristes créanciers.

L'honnête homme est retenu par la réligion du serment, mais le fripon qui ne craint de se parjurer que parce qu'il redoute la vengeance céleste, prend des arrangemens pour concilier l'intérêt temporel avec le spirituel. Il fait des dons à ses parens, des ventes à des amis, qui lui font à leur tour des ventes et des dons.

On se demandera comment il se trouve des commerçans assez hasardeux pour accorder de longs crédits aux marchands Américains? comment les Anglais, qui connoissent les loix des États-unis, s'exposent à des pertes multipliées et considérables en montrant beaucoup de confiance? Voici comme les fabriquans de l'Angleterre réduisent le nombre des probabilités qui menacent leurs affaires. Ils ont dans toutes les grandes villes de l'Amérique des facteurs qui recueillent toutes les données possibles sur la moralité et les ressources des maisons de commerce: ils suivent pas à pas la fortune des dé-

biteurs de leurs patrons, et sont toute activité quand elle menace ruine. C'est par ces moyens que le commerce de la Grande-Bretagne fleurit au milieu des banqueroutes, et qu'il dédommage son gouvernement de la perte du nouveau monde.

L'aisance des détailleurs est alimentée par le tribut que payent au luxe les cultivateurs voisins des villes maritimes. Les Américains, en dépensant tous leurs gains périodiques, privent les entreprises nationales des secours qu'elles trouvent en Europe; cette impatience de jouir fait que le gouvernement est sans moyens, quoique le citoyen ait du superflu. Le Bostonien qui disait: *Ce peuple-ci est pauvre*, parlait en artiste et en homme d'état qui donne la mesure des ressources nationales. L'Européen, témoin de l'abondance dans laquelle les cultivateurs, les marchands, les ouvriers, les manœuvres vivaient, dût trouver cette assertion d'autant plus étrange, que sa patrie et les autres parties de l'ancien monde qui se disent riches, sont peuplées d'une infinité

d'hommes couverts de lambeaux et décharnés par la faim; mais cette apparente contradiction s'expliquait par la considération suivante : là où tout le monde est aisé, personne n'est riche; et dans une contrée où les habitans jouissent d'une heureuse médiocrité, les arts, les sciences trouvent peu d'encouragement.

CHAPITRE XL.

LES habitans de Philadelphie, comme les citadins des États-unis, sont divisés par la fortune. La première classe est composée des hommes à voitures. Presque tous ces messieurs, quelque soit leur origine, font peindre à grands traits sur les portières de leurs carosses des armes au centre d'un ample manteau ducal. Le fils d'un déporté pour vol a sa livrée tout comme un autre. La noblesse n'étant point abolie par la constitution, il n'est pas étonnant que tant d'individus prétendent descendre des plus anciennes familles de l'Angleterre. Cette manie est une espèce de fureur dans les villes marchandes. Ceux qui ne peuvent avoir une voiture sont du moins assez riches pour acheter un cachet d'argent sur lequel les armes de leurs illustres ancêtres sont lar-

gement gravées, et peu se refusent cette puérille illusion.

La seconde classe est composée des marchands, avocats, procureurs n'ayant pas voiture, et des médecins faisant pédestrement leurs visites.

Dans la troisième se trouvent les personnes exerçant des arts mécaniques.

Les individus des deux premières se voient sans que cela puisse tirer à conséquence. Les femmes à voitures ne s'oublient pas au point de recevoir chez elles celles de la troisième classe. Je n'en exepte point les *Quakeresses*, qui veulent bien se trouver au *Meeting* (1) avec leurs amies de toutes les classes, mais hors de là toute promiscuité serait intolérable.

Un Philadelphien se dispense des devoirs de la bienséance, et d'autres plus importans, au nom de ses affaires. Les Romains disaient, « Mes dieux, mon « pays m'appellent au Capitole, au champ

(1) Assemblée religieuse.

« de Mars ». Les marchands de Philadelphie disent avec le même sentiment d'urgence. « On m'appelle à la boutique ». On peut avec ces notions former des courtiers très-alertes, des usuriers déterminés, des êtres fort industrieux, mais jamais des hommes ni des citoyens.

Jettez la vue sur ces déserts incultes, mesurez les espaces qui séparent l'homme dans les États-unis, et donnez sans crainte aux sentimens généreux tout le temps que le besoin commande à l'Européen de sacrifier à ses intérêts. La parcimonie est la passion des vieillards et la sagesse des nations décrépites ; c'est la seule arme du pauvre contre les assauts renaissans de la misère ; mais vous êtes jeunes et opulens, tout ce que vous recueillez est à vous, et vous recueillez avec abondance.

Dans le moment de loisir, la religion est un sujet de conversation ; mais c'est moins pour avoir le plaisir de battre en brêche les autres croyances que pour se confirmer de plus en plus dans celle des

interlocuteurs. Il arrive cependant qu'on traite assez lestement les autres sectaires. Après avoir mis à contribution les deux testamens pour appuyer quelques dogmes, on s'occupe de l'autre monde. Si les portes de l'enfer sont ouvertes, ce n'est qu'en passant, et pour jetter un coup-d'œil sur les supplices que la vengeance divine inflige aux méchans. La compagnie s'empresse de se porter vers cet Eden spirituel, où l'homme religieux doit trouver avec le repos, le salaire de toutes ses peines, et souvent l'usure des avances qu'il a faites. Il y a en Amérique comme en Europe des chrétiens qui donnent un liard pour avoir un million.

Les méthodistes dont le grand moyen de conversion est la terreur, ne parlent en petit comité que de l'amour divin, du bonheur des justes, et de la gloire des saints.

Les jeunes personnes se livrent moins à ces édifians entretiens que leurs mères; à peine entrées dans ce monde, il est assez naturel qu'elles s'occupent moins

des moyens d'en sortir, que d'y séjourner agréablement. Les mamans sont fort raisonnables, et aucune figure fâcheuse, aucun despotisme religieux ne vient troubler l'innocent enjouement de la jeunesse.

CHAPITRE XLI.

CETTE population des villes, divisée par la fortune et les préjugés monarchiques, est rapprochée par le luxe. En vain le citoyen *Livingston*, de vénérable mémoire, rappella ses belles compatriotes à leurs rouets, à la simplicité préservatrice des mœurs et de la fortune, il ne fut point écouté : ses écrits, qui lui survivent, ne sont point lus. Les Américaines préfèrent payer un tribut au gouvernement Britannique, et ne veulent plus filer leurs robes. Les exceptions sont si rares, qu'elles ne valent pas la peine d'être citées.

Les Quakers, pour avoir un luxe moins éclatant, ne doivent point échapper à la censure. Les hommes ne portent point de manchettes, mais ils ont des chemises d'une toile très-fine, et achetent les draps superfins d'Angleterre pour se

vêtir. Les femmes ne portent point de plumes; mais aussi magnifiques en linge que leurs maris, leurs robes sont tissues dans le Bengale. Les Quakers étalent sur leurs tables beaucoup d'argenterie. Ce gros luxe est d'autant plus nuisible, qu'il absorbe, comme l'avare, des métaux que la circulation seule utilise, et qui l'accélèrent à leur tour. Tout le secret de l'économie politique est renfermé dans un seul mot : ce mot est *circulation.*

La fureur du luxe est à un tel dégré, que la femme de l'ouvrier veut égaler en parure celle du marchand, et celle-ci ne veut pas le céder aux femmes opulentes de l'Europe. Au moins, si cette rage ne provoquait que la ruine des extravagantes qui s'y livrent, et celle des maris imbécilles qui la caressent ou la tolèrent par vanité, un silencieux dédain m'eût fermé la bouche; mais les mœurs qu'elle corrompt peuvent-elles cesser d'intéresser? Qui pourrait voir avec une stupide indifférence, les besoins factices se multiplier chaque jour, et la fortune et ses

livrées usurper le respect qu'on doit au génie et à la vertu (1)?

Si la richesse n'est pas encore considérée comme un titre indispensable, elle est d'un grand poids dans la balance des concurrences. Les habitans des villes répètent, d'après les Anglais, que le citoyen riche devant se vendre à un plus haut prix que celui qui vit dans la médiocrité, on lui doit la préférence. Cette maxime, heureusement absurde dans les États-unis, peut être très-sage chez le peuple qui la conçut. Je sens que dans un pays où tout, jusqu'à l'homme, n'est que le signe d'un sac d'argent, où les talens, les vertus, s'apprécient avec le trébuchet, les coffre-forts sont tout, et l'individu moral n'est rien; mais que les Américains admettent ces idées de poids

(1) Toujours l'objet de l'admiration publique sera celui des vœux des particuliers; et s'il faut être riche pour briller, la passion dominante sera toujours d'être riche : grand moyen de corruption, qu'il faut affaiblir autant qu'il est possible. J. J. Rousseau, gouvernement de Pologne.

et de quantité, quand il est question d'un homme, d'un magistrat, c'est ce qui me confond et m'indigne.

Le parti républicain a réclamé contre cet aphorisme des nouveaux parvenus, et ne semblait pas disposé à permettre que, sur les débris de l'aristocratie nobilière, une autre plus impérieuse s'élevât. Le sentiment de la dignité individuelle commençait à repousser cette invasion d'êtres obscurs, sans autres titres à la considération que les fruits de l'agiotage (1).

(1) En 1790, 1791 et 1792, les particuliers agiotaient sur le papier-monnoie avec autant de succès qu'on l'a fait en France pendant l'an 4 et l'an 5: la différence dans les résultats est que le gouvernement américain gagnait en numéraire à-peu-près autant que les citoyens perdaient en moralité, tandis qu'en France les pertes du gouvernement et des particuliers ont été dans le même rapport.

CHAPITRE XLII.

Les principes d'égalité politique, protégés du niveau des fortunes, feront évanouir les rêves orgueilleux de ces petites coteries qu'on trouve dans les villes maritimes. Les républicains du nouveau monde ne veulent pas plus du joug de l'Angleterre que des maximes qui devaient les y assouplir. En 1792, ils formèrent des sociétés patriotiques qui devaient tempérer l'influence de certains personnages, dont le dévouement au gouvernement britannique perçait à travers le voile d'une feinte neutralité.

Le pouvoir judiciaire, à cette époque, différait du pouvoir exécutif sur la question de la vente des prises faites par les armateurs français. Les jurés acquittaient des citoyens incarcérés par ordre du gouvernement, pour s'être enrôlés à bord de nos corsaires.

Un esprit d'opposition et de mécon-

tentement se manifestait de toutes parts; et les pertes qu'éprouvait le commerce américain, faisaient craindre une rupture avec l'Angleterre.

L'usurpation des sociétés françaises, l'horrible chaos dans lequel elles plongèrent la république, devait alarmer les hommes qui ne connaissaient pas les élémens des réunions Américaines; mais que penser des virulentes déclamations d'un membre du congrès, qui manifesta le plus vif intérêt pour la France, en entrant dans la carrière législative? Je pourrais expliquer la rapidité de ce changement de principes, si le témoignage d'un seul homme attaché à notre légation dans les États-unis, me suffisait pour accuser un individu de corruption.

Ces sociétés, d'abord peu nombreuses, furent composées de citoyens paisibles. Dans presque toutes les villes, elles eurent pour fondateurs des négocians trop intéressés personnellement au maintien de la tranquillité publique, pour alarmer le repos de l'état. Jamais parti de l'opposi-

tion ne fut composé d'hommes moins incendiaires : il donna des preuves de son respect pour les loix et la liberté individuelle, en refusant de prendre l'initiative dans les adresses qui furent présentées au président du congrès.

Cette aggrégation de clubs, non-seulement ne prétendit point être une puissance politique, mais tous les membres des sociétés sentirent que ce n'était que réunis au peuple qu'ils avaient des droits à exercer : ils sentirent, avec la majorité de leurs concitoyens, qu'il fallait résister à un parti puissant, trop soumis à des impulsions étrangères pour ne pas devenir oppresseur. L'abjection politique dans laquelle on plongeait leur patrie, l'insolence de l'Angleterre accrue par tant de sacrifices dégradans, cet orgueil national dont les peuples esclaves sentent par fois le généreux aiguillon, provoquèrent la résistance paisible, régulière et légale de toutes les classes.

On sortit des clubs pour se rendre dans les lieux publics, où les citoyens, sans distinction d'opinions, furent con-

voqués : là, les débats s'ouvrirent avec ce calme, cette impartialité, ce respect pour la liberté individuelle, qui ne s'acquièrent que par un long exercice des droits politiques.

CHAPITRE XLIII.

Les citoyens de *New-York* donnèrent l'exemple à leurs concitoyens : les premiers, ils formèrent des *Town-meetings*, (assemblées communales) pour infuser au congrès toute l'indignation qu'ils ressentaient en voyant avec quelle douceur évangélique leur gouvernement recevait les souflets de celui de la Grande-Bretagne. Les commerçans qui éprouvaient des pertes, demandaient avec impatience des restitutions. Tous enfin voulaient que le pouvoir exécutif sortît de cet état équivoque de molesse, qui compromettait l'honneur national, et laissait exposée, à la rapacité des croiseurs anglais, la fortune des armateurs américains. Ces *Town-meetings* disaient aux directeurs du pouvoir national : *Si rectè vivere nescis, discede peritis.*

Les gouvernans ne goûtèrent point cette érudition, et trouvèrent qu'il valait

mieux riposter par des inculpations que de perdre le temps à se corriger. L'incubation du parti anglo-ministériel était à peine commencée, et il voulait avoir à tout prix l'infâme, le dévorant traité d'amitié et de commerce, qui livre les États-unis aux ciseaux tranchans de l'avide Angleterre. On publia que les patriotes Américains étaient des mal-intentionnés, qui voulaient tout détruire. Voici ce que *Pittacus* m'apprend de cette guerre de gazettes.

« Le parti aristocratique a d'abord » déclamé contre les assemblées communales, ensuite contre les pétitions présentées au président. Il faut nous attendre à le voir s'élever de nouveau » contre les pétitions que le peuple présentera à ses représentans. Je ne doute » point que ce parti ne dise un jour que » nous n'avons pas le droit de censurer » les autorités constituées pendant les » jours d'élection. Que le peuple réfléchisse où cette théorie doit le conduire » un jour. — Il existe une parfaite harmonie entre le langage ministériel des

» deux gouvernemens. En Angleterre,
» les assemblées du peuple sont appellés
» des rassemblemens licencieux, des at-
» troupemens séditieux; les amis de la
» liberté sont des jacobins, des incen-
» diaires, et ici on applique aux mêmes
» choses, aux hommes professant les
» mêmes principes, les mêmes dénomi-
» nations. Cette identité de langage suf-
» fit pour prouver les sinistres projets de
» notre faction aristocratique. Si les agens
» de notre gouvernement se servent du
» vocabulaire adopté par ceux du gou-
» vernement liberticide d'Angleterre, il
» est présumable qu'ils sont animés des
» mêmes sentimens, et s'occupent des
» mêmes projets. Patriotes Américains,
» que les épithètes de jacobins, d'incen-
» diaires sont honorables depuis qu'elles
» désignent les ennemis de Pitt! »

On ne peut voir sans effroi la rapidité avec laquelle se sont propagées les idées d'inégalité. L'adoption du gouvernement fédératif a été comme le signal de l'invasion des préjugés. Les erreurs, les vices de l'Angleterre ont inondé les villes

de l'Amérique. Cette partie du monde, que les amis de l'humanité contemplaient avec complaisance comme le berceau et l'asile des hommes libres, ne sera bientôt qu'une colonie anglaise, si le parti français ne reprend l'ascendant que semble lui promettre son énergie et sa masse.

A peine la constitution fut-elle acceptée qu'on proposa de donner des titres aux fonctionnaires publics. Il semblait que le génie de Thomas *Jenkins* secouait sur le sénat américain ses parchemins, ses cordons et tout l'attirail de sa noblesse militaire, civile et cléricale : (1) ce fut en 1790 que le congrès

---

(1) Ce Jenkins, à la fin de 1762 ou au commencement de 1763, présenta au Lord Bute, le projet suivant, pour prévenir non-seulement l'indépendance, mais l'émancipation des colonies anglo-américaines, et les retenir à jamais dans l'obéissance.

1°. Il proposait, avant tout, de conserver sur pied la plupart des troupes qui se trouvaient alors en Amérique, et qui furent licenciées ou rappellées à la paix, etc. etc.

2°. La création d'un certain nombre d'évêques

s'occupait gravement de cette importante question. C'était sur la tombe à peine fermée (1) du docteur *Franklin* que quelques collègues de cet ami de l'égalité politique essayaient de réaliser tous les projets conçus par un avanturier, qui voulut enchaîner leurs concitoyens. Pourquoi donner des titres à des hommes aussi simples que *Franklin* nous les a peints? « Le cultivateur, (2) nous dit-il,

---

anglicans, formait le second article de son projet : il les établissait d'abord à Philadelphie, dans le Maryland, la Nouvelle-York et les Carolines.

3°. Il créait une qnantité indéfinie de baronets et de lords héréditaires, tous conférant le titre de *Lady* à leurs femmes, et les choisissait parmi les citoyens les plus riches et les plus accrédités. Le conseil des gouverneurs respectifs, qui formait une espèce de chambre haute, n'aurait été composé que de lords héréditaires, mais avec des modifications différentes dans chaque colonie, et toujours avec des exceptions, que le gouvernement dans sa sagesse devait se réserver.

(1) Benjamin Francklin est mort le 17 avril 1790, à onze heures du soir.

(2) Avis aux Européens qui veulent s'établir dans les États-unis.

» et l'artisan sont honorés, parce qu'ils » sont utiles. Le peuple a coutume de » dire que dieu est lui-même un artisan » et le plus grand du monde ; qu'il le » respecte et l'admire, plus pour la va- » riété, l'art, l'utilité de ses œuvres, que » pour l'ancienneté de son origine. On » entend avec plaisir la remarque d'un » négre, en observant la paresse du » cochon. Le blanc, disait l'Africain, » fait travailler le négre, le cheval, le » bœuf, tous les animaux, le cochon » excepté : pour celui-ci, il ne fait rien » que manger, boire, se promener : » il se couche quand il en a fantaisie, il » vit comme un *gentilhomme*.

» Les Américains sauraient plus de » gré à un généalogiste qui les ferait » descendre de laboureurs, de maré- » chaux, de cordonniers, etc., qu'à ce- » lui qui leur donnerait pour auteurs des » hommes paresseux, sans industrie, de » vrais *fruges consumere nati*, c'est-à- » dire *des gens qui ne sont bons à rien*. »

Ce tableau semble avoir été fait il y a deux siècles, et par un homme qui ne

communiqua jamais avec les citadins, ni les cultivateurs, voisins des villes maritimes ; cependant, j'ai la certitude que tel était l'état de l'esprit public quand *Franklin* résidait à Paris, en qualité d'ambassadeur, où il écrivit son *avis aux Européens qui veulent s'établir dans les États-unis.*

CHAPITRE XLIV.

Quelques faits expliqueront, non la rapidité d'un changement aussi étonnant, mais fixeront l'esprit du lecteur sur ses causes. La paix était à peine signée, qu'une *confrairie* (1) militaire sort toute armée des camps, et menace l'égalité des droits politiques. La confrairie est siflée, mais souple comme son auteur, elle se retire dans le silence qui la protège, dans les ténèbres qui la défendent, et conserve

(1) Ce mot est remarquable. Les Cincinnati, sont, de leur aveu, une confrairie militaire. Mais les Templiers, les chevaliers de Saint-Jean, de Jérusalem, ceux de l'ordre Teutonique, ceux de Saint-Lazare, n'étaient-ils pas des *confrairies?* Et de telles confrairies sont-elles une acquisition très-républicaine? (V. Mirabeau. *Observations sur la lettre circulaire adressée aux sociétés, signée du général Washington, en sa qualité de président*).

une existente équivoque qui lui suffit pour propager sourdement ses principes pernicieux.

La constitution vint ensuite, et ne fit qu'interdire aux législateurs la faculté d'accorder des titres de noblesse, quand elle devait les abolir. Ce respect pour des institutions monarchiques, dont on ne voulait pas, contre lesquelles on appelle la force morale et militaire de tous les états (1), présente une contradiction qui ne s'expliquerait qu'à l'aide de quelques chapitres de Machiavel : ses résultats sont si visibles qu'on ne peut en parler sans prolixité.

J'ignore par quel art on avait plongé les Américains dans une torpeur générale sur leurs intérêts politiques : elle était telle en 1791 que les villes des États-unis ressemblaient à des banques assez spacieuses, où des commerçans se livrent aux spéculations individuelles. S'il est

(1) Les États sont obligés de défendre la forme démocratique du gouvernement général, et de chacun de leurs co-états.

très-avantageux pour la tranquilité publique que les citoyens ne soient pas remuans, il est très-dangereux de les plonger dans une insouciance qui encourage l'usurpation. Si les Américains, par les distances qui les séparent des foyers de l'intrigue Européenne, par leur médiocrité, n'ont rien à craindre des tentatives extérieures, n'ont-ils pas à surveiller chez eux l'aspirante vanité de quelques hommes? Je pense que les mœurs générales suffisent en ce moment contre la corruption; mais cette garantie est périssable, et si le peuple se livre à une fatale sécurité, et exclusivement à tout ce qui n'est pas l'intérêt général, qui réprimera l'audace d'une idole, ou d'un factieux? C'était-là ce que répondait Monsieur Am**, quand sa belle cousine censurait sa civique inquiétude.

CHAPITRE XLV.

JE trouvai Madame B** toujours environnée d'un brillant cercle de jeunes gens heureux de la voir, de l'entendre, et de lui prodiguer leurs hommages. Si elle montait à cheval, l'amoureuse jeunesse se rendait autour d'elle, pressant de la voix et de l'éperon ses ardens coursiers. Si elle allait au spectacle, elle y était portée par les flots de ses adorateurs. Tous les lieux qu'elle embellissait de sa présence devenaient le rendez-vous de tout ce que la ville avait de jeunes gens aimables. Les femmes lui pardonnaient sa supériorité, parce qu'elle n'y attachait aucun prix, et qu'elle se conduisait avec son sexe, de manière à faire disparaître l'humiliante inégalité que tous les hommes appercevaient. Je la trouvai beaucoup moins *disinvolte* avec un grand sénateur de Virginie, bel homme, et instruit, qu'elle ne l'était avec les autres.

L'arrivée

L'arrivée de ce prétendant allarma d'abord les anciens concurrens; mais l'amour-propre est si ingénieux, lors même qu'on n'aime pas, que chacun des amans pensa n'être pas moins bien dans son estime, et ne devoir pas tant s'allarmer de la présence d'un nouveau venu. Madame B** semblait d'ailleurs d'un prix assez élevé pour qu'on supportât la rivalité avec résignation.

Les amans se traitaient avec beaucoup d'égards ; il y avait même dans leur commerce tant d'aménité, que ceux qui n'auraient pas connu l'estime que devait inspirer l'objet de leur culte, auraient cru que tous ces adorateurs s'entendaient pour jouer une coquette. Il arrivait par fois que l'un d'eux se permettait une plaisanterie; mais elle était si oblique et si légère, qu'on ne pouvait se méprendre sur l'intention de son auteur.

Jamais je n'ai vu ce manége de coquetterie employé avec tant d'art et de succès par les Européennes ; point d'œillade, point de serremens de mains, pas même un sourire plus expressif, pas un geste

indicatif de la moindre préférence. Comment donc s'y prenait cette femme extraordinaire pour faire le bonheur de tous ses amans, sans en favoriser un seul ? Dans le cercle le plus nombreux comme dans l'intimité, elle était belle et bonne pour tous, sans exception. Tout son secret consistait à épancher sur tout ce qui l'environnait le charme d'une âme aimante, d'un cœur sensible, d'un esprit délicat et orné. Supposez qu'elle n'a plus sa taille élégante, ses tresses blondes, ses beaux yeux bleux, sa bouche faite pour n'annoncer que les bienfaits de la divinité, la forme céleste de sa figure, ce sera encore une femme adorable par son esprit et sa bonté; qu'elle n'ait plus les charmes de son esprit, l'attrait irrésistible de sa vive sensibilité, vous direz : Voilà Pandore exerçant l'empire de l'amour avant d'avoir reçu la vie,

Avec qu'elle éloquence elle parlait contre l'esclavage des noirs ! c'était en s'attendrissant sur leur sort, en peignant avec une énergique vérité les malheurs réciproques de la servitude, qu'elle amol-

lissait les cœurs des maîtres et les fesait rougir (1).

Les leçons de Français que je lui donnais furent généreusement payées par ses dissertations sur la langue Anglaise : elle en connaissait parfaitement le mécanisme et le génie. Je lus d'après son invitation les lettres de *Junius*, dont le mérite littéraire survivra long-temps à l'intérêt national qui leur acquit tant de célébrité.

Milton était du nombre des écrivains Anglais que Mde B *** lisait avec le plus de plaisir, et quand nous raisonnions sur la probabilité de cette union intime des âmes, elle s'empressait de citer les vers suivans du Paradis perdu.

. . . . we enjoy,
In Eminence, and obstacle find none,
Of membrane, joint, or limb, exclusive bars;

(1) Le vainqueur de *Burgoine*, le général Gates et le colonel Carter, tous deux Virginiens, ont brisé les fers de leurs esclaves ; le citoyen Danemours, ex-consul français dans le Maryland, donna aussi la liberté aux siens.

Easier than air with air, if spirits embrace,
Total they mix, etc. . . . . . .

« Notre jouissance est complette, elle est immédiate, libres comme nous le sommes de ces obstacles charnels qui s'interposent entre les âmes. Quand les esprits s'enlacent, l'union est parfaite et plus rapide que celle de l'air avec l'air. »

Ma belle Dame, lui disai-je, si cette citation prouve quelque chose, c'est seulement pour l'autre monde vers lequel on vous verrait, avec désespoir, diriger vos pas; mais dans celui-ci? — Oh dans celui-ci ce n'est pas aussi facile, cela est plus lent, et comme le dit l'ange, à Adam.

Your bodies may at last turn all to spirit,
Improv'd by tract of time, and wing'd ascend,
Ethereal as we, etc. . . . .

« Vos corps peuvent à la longue devenir des essences spirituelles et prendre comme nous leur vol vers le ciel. »

Mr. Am** improuvait souvent avec humeur les idées de sa belle cousine; mais connaissant sa sensibilité, il n'était

censeur que pendant son absence. De mon côté, je défendais de mon mieux les systêmes de mon écolière, non pas à cause d'eux, mais parce qu'elle les avait adoptés. Quoique l'amour platonique ne soit que le sophisme de la pudeur ; que je sentisse tout aussi bien que Mr. Am** combien il était difficile d'en soutenir la théorie générale, mais Mde. B** avait tant de délicatesse, une constitution si sublimée, que je croyais à une seule exception. Admettons-la, répliquait mon adversaire ; prouve-t-elle que ma cousine trouvera encore un homme hors de la règle générale, une âme sans sexe qui brûlera pour elle comme un séraphin ? et si elle ne remontre point ce phénix, qu'en peut il résulter ? car encore une fois je vous soutiens que c'est une femme. Cette assertion me rappellait le propos du célèbre Condé, et je disais : Il n'y a point de femmes divines pour un cousin qui vit dans l'intimité de celles que tout le monde adore.

Mde. B** à fini comme toutes les veuves jeunes et aimables. L'heureux sénateur la possède aujourd'hui.

J'aurais bien désiré que les circonstances ne m'eussent empêché de réaliser un projet arrêté avant de nous séparer de cette aimable famille. Nous devions aller passer l'hiver de 92 chez Mr. Am** qui vit sur les bords de la rivière *James*.

Aux plaisirs que me promettait cette société, Mr. Am** y ajoutait celui de parties de chasse qu'il aimait avec une passion partagée par tous les cultivateurs aisés du Maryland et de la Virginie.

CHAPITRE XLVI.

IL y a peu de cultivateurs qui n'ayent trois ou quatre chiens courans ; d'autres ont de petites meutes : on ne trouverait pas un canton dans le Maryland où il ne fût possible de réunir assez de chiens pour courir un renard.

Les parties de chasse sont très fréquentes en automne et pendant l'hiver, quand la terre, dans cette dernière saison, n'est pas couverte de plusieurs pieds de neige.

On ne s'occupe point comme en Europe des vivres pour les chasseurs : ceux de l'Amérique comptent sur l'assaisonement de la fatigue, et savent qu'en quelque lieu que les conduise l'animal, la vîtesse de leurs chevaux les aura bientôt portés près d'une taverne.

Il serait difficile de dire qui de la chasse ou de l'orgie offre le plus d'attraits. Quand on me proposait de forcer un

renard, on n'oubliait pas le bon dîner, le bon Porter et l'excellent rhum qu'on trouverait après la chasse. Les Américains aiment à perdre leur gravité dans un cabaret. Il semble que la timidité et la réserve nationales ne puissent être vaincues que par les liqueurs.

Un cercle de buveurs dans les États-unis n'est pas aussi bruyant qu'en France : chacun parle à son tour. Quand l'un d'eux chante, il n'est accompagné ni interrompu ; et si ces tranquilles biberons ne bougeaient pas de table, il serait difficile d'appercevoir leur intempérance.

Parmi les parties de plaisir qui réunissent un grand nombre de cultivateurs dans la belle saison, je n'oublierai pas celles où les deux sexes et tous les âges se trouvent rassemblés. Les familles d'un canton conviennent de se réunir dans un bois du voisinage : le site est bon, s'il s'y trouve une source dont les eaux limpides et fraîches reçoivent le punch, la bierre, le rhum et le vin. Les vieillards, les femmes, les jeunes gens, les enfans partent à cheval, dans des voitures, dans des

chariots, et se rendent gaîment au rendez-vous.

Celui qui donne la fête a emprunté des chevaux pour voiturer les vivres, les liqueurs, la vaisselle, les instrumens de cuisine, et les planches qui doivent former les tables et les siéges.

Ce lieu désert se trouve peuplé en un instant. Les chevaux paissent librement autour de la salle du festin, dont les somets touffus de beaux arbres forment le plafond.

On voit des noirs, non loin de là, qui creusent une fosse: d'autres abattent des arbres pour la remplir, et bientôt le feu en torrens va s'élever de cette fournaise: quand elle ne contiendra plus que des charbons ardens, on placera dessus une moitié de bœuf, un veau, des cochons de lait, fixés ensemble à l'aide du tronc d'un jeune chêne qui sert de broche.

Les femmes vont alternativement au brâsier pour faire arroser les viandes, puis reviennent à la source et y rangent les bouteilles. Les jeunes personnes pressent les citrons dans des grands *bowls*

de porcelaine. Les jeunes gens aident les négrillones à placer les assiettes sur de longues tables formées de planches que soutiennent des piquets.

Les vieillards se groupent sur le gazon, et leurs petits enfans folâtrent autour d'eux. Les matrones se distribuent sur tous les points où les jeunes personnes sont occupées et les encouragent au travail.

Quand tout est préparé pour le dîner, les femmes prennent la droite, les hommes la gauche. Les personnes âgées des deux sexes se trouvent en face.

Les enfans, sous la garde de leurs bonnes, ont pour table et pour sièges la pelouse. On mange par-tout de bon appétit et avec gaîté. Les hommes sous l'œil de leurs épouses, épiés par leurs enfans, sortent de table sans ivresse.

Les noirs se ressentent de la fête; la graisse des viandes vernit leurs joues d'ébène, et quelques verres de rhum font étinceler leurs yeux.

Les amans se retrouvent après le repas, et vont dans les bois s'entretenir de leurs

amours. La mère voit partir sa fille sans alarmes ; une voisine délaissée et jalouse ne la fait point remarquer. Quand les bonnes mœurs n'auraient que l'avantage de conserver à la jeunesse la douce liberté dont elle jouit dans les États-unis, ne ne seraient-elles pas assez précieuses? Tout concoure, en Amérique, à conserver leur pureté. Les femmes allaitent, et sont, presque sans interruption, nourrisses et enceinte. L'opinion, toute puissante par-tout, flétrit chez les Américains l'adultère, et les jurés traitent avec quelque partialité celui qui défendit les mœurs.

Une femme de *New-York* communiqua à son mari les preuves écrites de poursuites réitérées d'un amant. Le mari se rend à la bourse, armé d'une canne, et bâtonne le galant devant un public nombreux. Comme il est défendu de se faire justice soi-même, le battu cita son ennemi devant les tribunaux. La cause est portée devant un jury. Le mari produit les preuves de séduction. L'amant fait attester par toute la ville qu'on l'a

rudement étrillé en plein jour. On condamna le distributeur de coups de canne à *six sols de dommages et intérêts envers la partie plaignante.* De pareils jugemens n'encouragent pas l'intrigue; et quelques-uns de ce genre, rendus par des tribunaux français, suffiraient pour gâter une infinité de pièces de notre théâtre.

Quand le moment de se séparer est arrivé, on voit les mères entourées de jeunes personnes, qui les aident à envelopper les enfans d'amples shales, pour les garantir du serein. Les jeunes gens tiennent les chevaux, mettent les vieillards en selle ou en voiture. Quand ces devoirs sont remplis, la jeunesse des deux sexes s'élance sur ses coursiers et rejoint avec vélocité les chefs de famille qui l'ont précédée.

CHAPITRE XLVII.

On connaît encore dans les campagnes une autre partie de plaisir plus rare, parce qu'elle demande plus d'apprêts. La fête se donne sur les bords d'une rivière.

On a envoyé la veille des travailleurs qui coupent des branches d'arbres et font avec elles un vaste berceau. Ordinairement cette salle de verdure est très-rapprochée de la maison d'un particulier, qui prête sa cuisine pour les fritures; mais toujours elle se trouve sur les bords de la rivière.

Les seuls enfans à la mamelle se trouvent à cette fête, parce que leurs mères, étant nourrices, ne peuvent se dispenser de les prendre avec elles. Pas une ne voudrait confier la garde de ces êtres précieux à des mercenaires; toutes portent leurs enfans à cheval. Celles qui sont forcées de faire des voyages de longs cours ne

donnent point leur fardeau à des esclaves; il est placé sur la cuisse droite et appuyé contre le bras gauche.

L'Amphitrion fait apporter des viandes froides, de la pâtisserie, et la porcelaine, ainsi que l'argenterie, sont étalées sur des tables couvertes de très-beau linge. Dès qu'un convive arrive, on lui présente du punch froid dans un large *Bowl* de porcelaine. Cette coupe, qui contient souvent trois ou quatre bouteilles, circule dans le cercle, et est pressée par toutes les lèvres. Peu de Français s'accomodent de cette antique façon de boire; et en Amérique, où presque tous les hommes mâchent du tabac, elle est excessivement mal-propre. Un amant, près de sa maîtresse, peut remercier le ciel de ce que ses parens boivent comme le faisaient les patriarches; pour moi, quand j'étais altéré et que je voyais des lèvres, encore teintes du jus de la plante noire, se baigner dans la liqueur qui devait ensuite m'être présentée, je donnais la vieille mode à tous les diables.

Dans les villes, chacun a son verre pour

la bierre et le vin ; mais le *Tody* (1) et le punch se boivent dans un seul vase.

Quand toute la compagnie est rendue, des barques montées par des domestiques gagnent le large, et les filets sont lancés à l'eau. Le bord de la rivière retentit de nombreux applaudissemens, si les pêcheurs présentent quelque belle pièce. Les poissons sont présentés aux spectateurs, qui les envoyent à la poële ou à leur élément. Les dames intercèdent pour les jolis; mais les gourmands de l'Amérique, beaucoup moins galans que ceux d'Europe, ne lâcheraient pas un bon morceau pour les plus beaux yeux du monde.

Les maris restent à table long-temps après que les femmes se sont retirées ; et cet usage est établi aux champs comme à la ville. Il est rare qu'il ne se trouve pas dans la société quelque plaisant dont la chaleur des liqueurs ne développe le

---

(1) Boisson faite avec de l'eau-de-vie, du sucre, de l'eau tiède, dans laquelle on met une ou deux reinettes rôties, et un peu de muscade.

génie. En Amérique cette espèce d'hommes a un masque qui contraste excessivement avec la gaîté ou la disposition mordante de leur esprit : ils ont un extérieur très-grave et une apparente bonhomie, qui ajoutent au sel de leurs plaisanteries et de leurs satyres.

CHAPITRE

CHAPITRE XLVIII.

JE me rappelle que, dînant à *Bath*, en compagnie très-nombreuse et assez échauffée par de fréquentes *toasts*, chacun parlait avec prétention de ce qu'il avait fait pour embellir ou étendre sa propriété, de ses projets futurs, de ses espérances politiques, de son train de maison, etc., quand un homme d'un certain âge, qui n'avait pas encore dit un mot, proposa à la compagnie, d'un air presque niais, de lui raconter l'histoire du *sifflet*, écrite par le docteur *Franklin*. Au nom vénéré du docteur, les convives se calment et applaudissent à la proposition.

LE SIFFLET.

J'avais à peine sept ans, qu'un beau jour de dimanche, un ami de mon père me donna plusieurs pièces de cuivre. Que

faire de ce trésor? Allons chez un marchand de joujoux; comme je m'y rendais, je vois un petit garçon qui exerçait ses poumons avec un sifflet. Le son de l'instrument me plut si fort, que j'offris à l'enfant tout mon argent pour son sifflet. Il accepte le marché, et me voilà sifflant de toutes mes force, en retournant à la maison, et ne cessant pas, quand je fus chez mon père.

Le bruit désagréable que je faisais rassambla ma famille, qui désira savoir combien j'avais donné pour ce sifflet: quand on le sut, les quolibets pleuvèrent sur moi, et on me dit que je l'avais payé quatre fois plus qu'il ne valait. Ces plaisanteries furent poussées si loin, que je pleurai de dépit, et je me dis alors: Ce maudit sifflet m'attire plus de désagrémens qu'il ne m'a fait de plaisir.

Cette réflexion se grava tellement dans ma mémoire, que chaque fois que je marchandais quelque bagatelle, je me répétais : *Garde toi de trop donner pour un sifflet!*

Parvenu à l'âge de raison, j'observai

les hommes, et je crois que j'en ai rencontré, mais beaucoup, qui *ont trop donné pour un sifflet.*

Quand je rencontrais un ambitieux, sacrifiant son repos, son existence, sa vertu, et souvent ses amis à ses projets, je me disais : *Cet homme donne trop pour un sifflet.*

Si je voyais un démagogue se lançant sans cesse dans les tempêtes civiles, négligeant ses affaires, et se réduisant à la mendicité pour ne vouloir s'occuper que de celles du public : *Ah!* disais-je, *en vérité, il donne trop pour un sifflet.*

Quand on me parlait d'un avare qui renonçait à toutes les jouissances honnêtes de la vie, à l'estime de ses concitoyens, aux plaisirs d'une bienveillante amitié, et le tout pour avoir un peu plus d'argent: *Pauvre homme*, disais-je, *il donne beaucoup trop pour un sifflet.*

Si je rencontrais un de ces hommes qui se livrent exclusivement aux plaisirs sensuels, leur sacrifiant sa fortune et tous les moyens qui servent au perfectionnement de l'espèce humaine, je m'écriais :

Homme égaré, vous ne retirerez de tous vos efforts que beaucoup de peine et point de plaisir! vous donnez trop pour un sifflet.

Me racontait-on la mélancolique histoire d'un malheureux que la passion du luxe avait conduit à l'hôpital, ou dans une prison: *Hélas!* disais-je, *il a donné trop, beaucoup trop pour un sifflet.*

Quand je voyais une femme belle et douce comme un ange, mariée à un animal ombrageux et brutal: *Quelle pitié,* m'écriai-je, *qu'elle ait tant donné pour un sifflet!*

Chacun reçut son paquet avec un sens-froid et une apparente impassibilité admirables. Les Américains sont d'excellens plançons pour la diplomatie. Le silence des passions violentes, une habituelle taciturnité et leur inertie morale font qu'ils règlent le jeu de leurs muscles avec autant de despotisme qu'un caporal prussien dirige les mouvemens d'un peloton.

CHAPITRE XLIX.

Les Virginiennes, en sortant de table, se retirent, l'hiver, dans la chambre destinée à leurs enfans. Pendant l'été, elles consacrent quelques heures au repos.

Une jeune esclave attend sa maîtresse dans une pièce éclairée par un demi-jour, quelle a eu soin de rafraîchir et que parfument les roses, le chèvre-feuille, le Sassafras en fleurs, etc. La belle dormeuse, après avoir desserré les cordons qui pressent son corsage, et enlevé la partie de l'habillement dont on sent tout le poids près du tropique, se place sur une chaise longue, là mollement étendue, elle donne chaque pied à l'africaine, qui le déchausse et le frotte légèrement de ses mains fraiches et charnues.

Quoique la jeune froteuse n'ait pas l'art de varier ses mouvemens, de les accélérer ou de les rendre plus lents selon que

les sensations qu'elle excite, sont plus ou moins irritantes, sa friction cause cependant de douces et voluptueuses titillations qui accélèrent le someil.

CHAPITRE L.

Les dames du Maryland, comme celles de la Virginie, connaissent cette manière de se faire bercer, et s'en servent.

Les goûts et les mœurs sont assez semblables dans les deux pays. Si quelque nouvel acquéreur vient habiter un canton du Maryland, il est d'abord visité par tout ses voisins. Le lendemain ou le surlendemain au plus tard, il voit arriver des noirs, les uns portant des jambons, de la viande fraiche, les autres du beurre, des œufs, de la crême etc. Ses voisins lui ont dit une bonne fois qu'il pouvait emprunter domestiques, chevaux, voitures, et tout ce dont il aura besoin.

Lors de sa première récolte, on l'aide s'il manque de bras, et s'il acquiert l'estime des habitans de son canton, il les

trouve disposés en tout temps à le servir de tous leurs moyens.

Ces soins hospitaliers ne sont point une exception dont j'ai recueilli les avantages quand j'habitais la campagne dans le canton *d'Elk-ridge* : on les trouve par-tout. Il n'y a pas d'établissement qui n'ait son *Caleb Dorsey*, (1) et des hommes qui lui ressemblent.

J'avoue que, quand je vis cette procession diriger sa marche vers ma maison, je crus qu'il était d'usage de régaler un nouveau venu du spectacle d'une foire.

Tous ces présens se rendent ; cependant l'empressement que je mis à renvoyer jambon pour jambon, volaille pour volaille, etc., sembla précipité, et mes voisins, qui disaient tout ce qu'ils pensaient, m'accusèrent d'orgeuil.

On ne comptait dans un canton où

---

(1) M. Caleb Dorsey est un planteur du Maryland, dont l'hospitalité et la probité forment un proverbe : son épouse a des vertus qui lui méritent la vénération de toutes les personnes qui la connaissent.

vivaient une vingtaine de familles, qu'un seul mauvais sujet: il avait des noirs si mal famés qu'on ne les recevait sur aucune habitation; et en voici la raison. Leur maître, en ne les nourrissant pas leur avait rendu le vol nécessaire. Ces malheureux auraient volontiers donné la préférence au monstre qui les affamait; mais quand ils le fesaient, le brigand les mettait en lambeaux. S'il leur arrivait de voler un voisin, ils trouvaient en leur maître un témoin qui éloignait le soupçon, et un complaisant qui se prêtait à tout le manége nécessaire pour rendre les perquisitions vaines.

On disait que deux autres voisins se permettaient d'introduire leurs bestiaux dans les prés des autres; mais les preuves n'étaient pas assez nombreuses pour attester le fait; et la négligence des domestiques à relever *les fences*, pouvait être la cause du délit qu'on leur reprochait.

Dans le Maryland, comme ailleurs, on vit bien avec tous le monde, en évitant d'avoir des discussions d'intérêt, et en n'exigeant pas que les débiteurs soient

très-ponctuels. Les Américains n'aiment point la gêne. Quand on leur prête de l'argent, ils entendent bien qu'on leur prête encore tout le temps qu'ils jugeront nécessaire pour le rendre. Comme cette condition tacite est connue, les créanciers ne maudissent point les débiteurs, et peu de personnes s'exposent au supplice de l'impatience.

Madame *Trokmorthon*, chez laquelle nous vivions, se trouva fort mal d'avoir oublié tout cèla. Bonne et confiante comme le sont presque toutes les femmes, elle n'avait écouté que les inspirations de la bienveillance, et après avoir eu beaucoup de pensionnaires, avec la perpective de gagner une assez jolie somme pendant la saison, elle eut besoin du secours de son mari pour régler ses affaires.

CHAPITRE LI.

UN autre évènement beaucoup plus grave vint nous attrister : ce fut la mort d'une jeune personne très aimable, que les médecins, dans l'impuissance de leur art, avaient envoyée aux eaux, comme cela se pratique par-tout.

Son lit de mort fut entouré de sa mère, de ses sœurs et de ses frères. La douleur de ses parens était sans doute plus poignante que celle qu'éprouvaient ses amis; mais cette différence ne s'appercevait pas sur la phisionomie. Le caractère de l'affliction, chez les Américains, ressemble parfaitement à celui de la mélancolie. Vous entendez rarement ces cris qui déchirent l'âme des spectateurs. On voit peu de ces mouvemens convulsifs qui partagent l'intérêt entre le mort et les infortunés qui l'appellent.

Quelques soupirs sourds et rares, un peu plus de négligence dans la posture

de celui qui regrète un père, une amante, sont en général les symptômes du désespoir. Un mouchoir constamment à la main indique que quelques pleurs ont coulé, et est une marque évidente de douleur : les Américains ne l'employant que comme serviette (1), pendant le jour, on ne peut douter du motif qui le tient hors de la poche, quand ils ne sont plus à table.

Les parens de la jeune personne ne voulurent point la faire enterrer à *Bath*. Propriétaires d'une plantation où reposaient les cendres de leur famille, ils désirèrent que les restes de la défunte fussent déposés dans le cimetière champêtre et commun.

Chaque habitation a le sien. On choisit, soit au milieu des champs, soit dans une prairie, un local qu'on entoure de palissades. L'enceinte est ombragée par des saules-pleureurs et des

(1) Aux champs, comme à la ville, l'élégant et l'homme simple se mouchent presque toujours avec leurs doigts.

cyprès. Des tables de pierre ou de marbre indiquent le nombre, l'âge, le sexe des personnes qui reposent dans ce lieu de paix.

Les branches flexibles, longues et pendantes du saule-pleureur peignent l'état de ceux qui survivent. Cet arbre semble être chargé de tous les regrets de la famille, et se courber sympathiquement vers la cendre du mort qu'il arrose de ses larmes.

Si le saule-pleureur ne porte dans l'âme que des idées de deuil, s'il perpétue l'image de la scène mélancolique du dernier adieu, la verdure éternelle du cyprès présente des consolations, en offrant celle de l'immortalité. Je voudrais qu'on suspendît à ses branches cette inscription latine:

Quid mihi mors nocuit? Virtus post fata virescit.

Les personnes riches font faire des cercueils de bois d'acajou, souvent ornés de plaques d'argent, sur lesquelles on grave des passages de l'écriture. Avant de porter le corps en terre, les amis ou

ceux qui le désirent ouvrent sa demeure et regardent pour la dernière fois l'objet de leur amour ou de leur curiosité; j'en ai vu donner un baiser au corps. Ce dernier adieu amène souvent des scènes dignes du pinceau de *Shakespear*.

Des yeux sombres fixent le cadavre, des lèvres décolorées et convulsives s'appliquent sur ses joues glacées, et les spectateurs, dans une morne attitude, attendent avec effroi le signal que va donner le ministre de la religion, d'arracher à l'amitié ces restes précieux.

Des domestiques s'avancent avec timidité et enlèvent la bière ; ils marchent à la tête de deux files que forment séparément les hommes et les femmes, et dirigent lentement le silencieux cortège. On dépose le cercueil sur le bord de la fosse, environnée des assistans.

Le prêtre commence un discours analogue à la cérémonie, et dès qu'il a fini, on se retire sans ordre. Si l'enterrement se fait dans une ville, chacun retourne à sa maison; si c'est à la campagne,

les invités dînent chez les parens du mort.

On se met à table avec le douloureux souvenir de la cérémonie du matin. Les tableaux déchirans que la sensibilité donna ne sont point effacés, et quoique la vanité de ceux qui survivent étale sur la table une abondance, une recherche, un luxe égaux à ceux d'un banquet nuptiale, les convives semblent ne pouvoir être distraits de leurs noires idées.

Les femmes mangent peu et ont bientôt abandonné la table; mais les hommes restent. Le vin coule avec abondance, et chasse bientôt les tristes souvenirs. Les figures se dérident en s'enflamant; la gaîté remplace la mélancolie, et plus d'un individu, vivement affecté avant l'enterrement, se lève de table en chancelant.

Un amateur de bonne chère et de bon vin ne manque pas plus un enterrement qu'une noce, parce que tous deux finissent de même. J'ai connu des hommes qui parlaient de funérailles comme un

gourmand d'Europe parle d'un pique-nique.

Avant de se mettre en train de boire, on cite un ou deux passages de l'écriture, qui défendent de trop s'affliger. J'ai presque toujours entendu cette formule de résignation : *Dieu me le donna, Dieu me l'enlève, que sa sainte volonté soit faite !* Quelque érudit fait ensuite un petit commentaire sur la résignation qui convient à un chrétien, une petite censure de la douleur immodérée des Payens, et ensuite les bouteilles circulent.

Le corps de la demoiselle dont jai parlé fut transporté sur des brancards, et escorté de ses parens.

CHAPITRE

CHAPITRE LII.

ON ne prend plus les eaux en octobre, et beaucoup de personnes partent dans les premiers jours de septembre. Comme de nouveaux plaisirs, des jouissances plus affectives doivent remplacer celles dont on se sépare, les apprêts du départ sont aussi gais que ceux du voyage.

Une tendre mère va rejoindre ses fils qui viennent passer les vacances dans le sein de leur famille. Les plaisirs de *Bath* ne peuvent plus distraire un époux, qui sent par-tout l'absence d'une femme adorée. Le planteur, le fermier, le négociant sont rappellés chez eux par la récolte et les affaires. La conversation des hommes est consacrée à ces objets d'intérêt.

Des lettres annoncent que la moisson des grains à été abondante, que le tabac

est beau, que les épis de maïs sont élevés et bien garnis. On parle de la valeur des comestibles, et chacun voit avec plaisir les chiffres se multiplier sur ses tablettes. La fécondité des négresses est la seule affligeante. Les maîtres ont calculé qu'il en coûte plus pour élever un négre que de l'acheter quand il est assez fort pour le travail.

Qu'avez-vous donc, voisin? quelque gelée blanche a-t-elle attaqué votre tabac? — Non; mais deux maudites négresses viennent d'accoucher. Ces créatures-là pullulent (1) comme des truies. — C'est le diable! je ne sais pas ce qui nous arrivera en Virginie, où la population noire surpasse la blanche, et saccroît avec beaucoup plus de rapidité.

Tels sont les sentimens que la naissance d'un enfant inspire à un propriétaire d'esclaves. Si sa jument, sa vache, sa truie ont mis bas, ses yeux contem-

---

(1) *Breed* : Ce mot ne s'emploie qu'en parlant des animaux.

plent avec plaisir l'être qui vient d'augmenter le nombre des animaux; ses lèvres sont agitées par la joie; la mère peut approcher, elle sera la bien venue; mais toi, malheureuse africaine, cache le fruit de ton amour, fuis les sombres regards de ton tyran.

Nous trouvâmes une famille française qui habitait Baltimore, avec laquelle nous nous en retournâmes. Il faut avoir vécu loin de sa patrie pour sentir combien la remontre de compatriotes est agréable.

Il semble, en les abordant, qu'on touche la terre natale : leur accent, la langue rappellent tant de souvenirs enchanteurs, tant d'habitudes attachantes, qu'on ne peut converser avec eux sans la plus vive émotion. Quand à toutes ces sensations, communes aux habitans de tous les pays, la gloire nationale vient ajouter l'éclat de sa grandeur, l'enthousiasme qu'elle excite, la rencontre est un de ces heureux événemens qui remplissent l'âme de toutes les jouissance du sentiment,

Il faut se trouver hors de sa patrie pour apprécier tout ce que le titre de citoyen français a d'illustre. Envoyez celui qui en fait peu de cas sur une terre étrangère, bientôt l'admiration de ses habitans l'aura fait rougir de son stupide dédain.

FIN.

(a) *Cette note a été communiquée aux éditeurs par le citoyen J.-J. Leuliéte.*

Des hommes distingués par leurs talens et leurs vertus, qu'a moissonnés la tyrannie révolutionnaire, il n'en est aucun que la haine et la calomnie ayent poursuivi avec autant d'acharnement que l'infortuné Brissot. Ses malheureux collègues ont trouvé des panégyristes, et Brissot n'a point encore trouvé un défenseur. La prévention a conservé tant de force, qu'il semble qu'on craigne d'associer son nom à celui des estimables victimes dont il a partagé les courageux efforts, le généreux dévouement et l'honorable supplice. Des écrivains distingués l'ont connu, l'ont estimé; ils lui vouent, sans doute, de stériles larmes; mais aucun d'eux ne s'est imposé la tâche de venger sa mémoire, de proclamer son innocence, de fermer la bouche à ses détracteurs.

On a peint Brissot, d'abord comme un vil escroc, comme un adroit intrigant; enfin, lui prêtant un rôle plus relevé, on n'a point balancé d'en faire un chef de parti. Quelqu'absurde que soit la première inculpation, nous ne nous croyons pas dispensés d'y répondre; nous invoquerons le témoignage de tous ceux qui ont connu la pureté de ses mœurs, la simplicité de

ses goûts, ses affections douces, sa vie constamment laborieuse. La passion du luxe, l'habitude de la dissipation et des plaisirs, peuvent entraîner à des excès honteux. Le vice a d'insatiables besoins on devient souvent fripon pour y satisfaire ; car l'âme ne se dégrade jamais que lorsque la débauche a corrompu le cœur ; mais ce qu'on ne voit pas, et ce qu'on ne peut voir, c'est un homme donnant au travail tout le jour et une partie des nuits, vivant avec la sobriété de Spinosa, se livrer aux petits manèges de l'intrigue, et passer de l'étude des sages aux manœuvres des tripots. Brissot ne fut pas plus un chef de parti ; et parce qu'il n'eût pas voulu l'être, et parce qu'il n'eût pas pu l'être quand il l'aurait voulu. Républicain passionné, il n'aspira jamais au funeste honneur que ses ennemis lui ont si gratuitement conféré. Il n'avait point d'ailleurs cette audace nécessaire aux factieux, ces formes imposantes qui entraînent la multitude, qui décident cette foule d'êtres incapables d'avoir une volonté, qui ne peuvent marcher que sous les bannières d'un patron politique. Il ne jouit jamais d'une popularité remarquable ; cette popularité ne pouvait se conquérir que par des moyens au-dessous de lui, et au-dessous de tout vrai patriote. Il aimait le peuple, il aspirait au bonheur de le servir ; mais il ne briguait ni son encens, ni son aveugle idolâtrie. Eût-il pu soupirer après un culte que les monstres partagèrent

avec les demi-dieux, qui était d'autant plus fervent, que les idoles en étaient moins dignes, et qui finissait toujours par être funeste à ceux qui en étaient l'objet ? Simple jusqu'à la naïveté, confiant jusqu'à l'indiscrétion, il eut toutes les vertus d'un citoyen ; il n'eut aucun des vices brillans d'un chef de parti ; il n'eut pas même les qualités d'un homme d'État. Il était trop bon, il avait trop d'estime pour ses semblables, trop peu de défiance de la perversité, pour bien juger des moyens de gouverner un peuple parvenu au dernier dégré de la dépravation. Une triste vérité, c'est que la science, qu'on nomme politique, n'est souvent que le funeste talent de haïr les hommes, et d'agir en conséquence. Toutes ses erreurs et ses fautes viennent d'avoir trop peu connu son pays et son siècle, de ne pas avoir assez fait attention que Paris ne ressemblait point à Philadelphie, ni les Jacobins aux Quakers, quoiqu'ils en affectassent le langage. Au fond des cachots, il ne s'attendait point à la mort ; il ne croyait voir dans la faction même que des républicains égarés ; et son âme sensible et douce, était bien éloignée de prévoir l'excès d'audace et de crime auquel cette faction devait se porter. Aussi, ne fut-ce que par gradation qu'elle parvint au comble de l'iniquité ; elle fit long-tems l'essai de son pouvoir. Jusqu'au 3 octobre, la tyrannie n'avait fait que préluder ; mais après cette époque, qu'on peut nommer la solemnité du crime, la per-

versité n'eut plus de frein. Le souvenir de ce jour laissera long-tems de douloureuses impressions sur les contemporains capables de réfléchir, non-seulement parce qu'il priva d'un seul coup de massue la France de beaucoup d'hommes recommandables par leurs lumières, leur patriotisme et leurs talens, mais parce qu'il fut comme le signal de cette effroyable tragédie, dont le dernier acte ne semblait devoir se terminer qu'avec la ruine entière de la France. En immolant ceux qui avaient eu le courage de s'élever contre les mesures atroces, ce parti qui les provoquait, qui ne pouvait triompher sans elles, crut avoir irrévocablement gagné sa cause. L'humanité n'avait plus de défenseurs, son auguste tribunat semblait anéanti. Nous avouerons cependant, car gardons-nous d'exagération dans la louange comme dans le blâme, qu'ils ne marchèrent pas toujours avec assez de constance et d'opiniâtreté, dans la noble carrière qu'ils avaient à parcourir; qu'ils furent souvent timides, qu'ils parurent quelquefois pactiser avec les pervers; mais, que pouvait-on attendre dans ces tems malheureux? Notre siècle n'offre pas de vertus sans un triste mélange de faiblesse; celles qu'on voit de loin en loin jetter quelque éclat, ressemblent tout au plus à ces aurores boréales qui répandent une faible, mais utile clarté, au milieu des nuits, presque éternelles, des régions du nord.

Brissot porta sur l'échafaud cette tranquillité d'âme qui ne l'avait point abandonné dans l'horreur

des cachots. Il fut frappé le dernier, comme le plus coupable ; c'était sans doute une glorieuse prédilection, et l'homme qui eut tant de titres à la haine des méchans, est encore poursuivi par eux dans la retraite sacrée du tombeau. Avant d'aller à la mort, il s'entretenait paisiblement avec quelques-uns de ses compagnons, sur la vie future, sur les probabilités qui militent en faveur du dogme de l'immortalité de l'âme. Je tiens cette particularité d'un prêtre qui, ne croyant pas quo'n pût mourir sans absolution, lui était venu offrir ses secours spirituels. Brissot loua son zèle, le reçut avec honnêteté et reconnaissance. Combien il eut été à souhaiter que le témoin des derniers instans de ces intéressantes victimes, eut été capable de les entendre, de sentir le prix de leurs entretiens, et de nous en conserver la mémoire ! C'est sur-tout lorsque l'homme est aux portes de la mort avec toute la vigueur de la vie, qu'il est à-la-fois à son printems et à son dernier terme, c'est lorsqu'il périt, non par la volonté de la nature, mais par le crime de ses semblables, qu'aucun remords ne déchire son cœur, mais que toutes les affections généreuses viennent le remplir, le pénétrer, en même-temps, que les pressentimens les plus sinistres l'assiègent, non pour lui, dont la carrière va finir, mais pour tous les êtres qui lui sont chers ; qu'il voit un déluge de sang inonder sa patrie ; qu'il est forcé de plaindre, non les malheureux qui ont péri avant lui, non ceux qui l'accom-

pagnent au tombeau, mais ceux qui sont condamnés à lui survivre; c'est alors, dis-je, que la douleur, l'indignation, doivent lui prêter des expressions fortes et sublimes. C'est alors que les mouvemens de la simple nature doivent surpasser le langage que le poëte le plus pathétique met dans la bouche de ses héros mourans et persécutés.

On recueille avec intérêt les paroles qui échappent à d'illustres personnages sur leur lit de mort; mais quand l'homme s'éteint sous le poids des ans et de la maladie, l'esprit peut-il conserver sa vigueur? Le génie qui animait Newton, Franklin, le grand Frédéric, ne s'échappe-t-il qu'avec le dernier souffle de leur existence? Un livre curieux qu'il n'est pas possible de faire, serait celui qui nous offrirait les dernières pensées d'une foule d'hommes que la France a perdu en un an, et qui eussent fait l'honneur de plusieurs siècles. Mais, qui aurait pu les recueillir? Ils mouraient loin de leurs amis. Quiconque eût été entraîné auprès d'eux par le respect, la curiosité ou l'affection, se serait exposé inévitablemunt à partager leur sort. Les tyrans modernes l'emportent en cruauté sur ceux des anciens tems. Socrate meurt entouré de ses disciples. On accorde à Sénèque et à Lucain le choix du supplice. L'infâme Pétrone même, qui, en nous laissant un livre, a forcé la postérité de le couvrir d'un opprobre éternel, expire dans la conversation de ses compagnons

de débauche. Les martyrs de nos sanguinaires factions n'avaient pour derniers témoins que des êtres aussi féroces que leurs bourreaux, et pas plus capables de les entendre, que les barbares du pont Euxin d'être sensibles aux chants d'Ovide.

Brissot avait reçu de la nature un talent heureux et facile; mais il écrivit trop jeune et trop rapidement; il n'eut pas assez le temps de mûrir ses idées; ses écrits décèlent un homme pressé du désir de contribuer au bonheur de ses semblables, et trop ardent pour attendre que ses forces lui permissent d'entrer dans l'arêne avec plus d'avantage. A vingt-deux ans, il avait déja publié sa théorie des loix criminelles, ouvrage entrepris avec le louable but d'appeller la réforme sur notre barbare jurisprudence. Dans un discours couronné par une académie de province, (que le mot de province n'inspire point de prévention défavorable, ce fut aussi une société littéraire de province qui décerna le prix au sublime ouvrage de Rousseau, sur l'influence des sciences et des arts, sur les mœurs) Brissot dénonca à l'humanité, à la philosophie, les vices de notre législation criminelle. On y remarque à-la-fois l'empreinte de l'homme sensible et le talent de l'écrivain; on croit voir un digne émule de Bécaria. Ses goûts simples, sa haine contre la monarchie l'appellaient dans l'Amérique septentrionale : il avait formé le dessein de s'y fixer avec sa famille; mais son

mauvais destin, ou plutôt son zèle pour une révolution qu'il désirait depuis si long-temps, le ramènent en France en 1789. Il provoque par ses écrits et ses discours la liberté de la presse; divinité tutélaire des républiques, que les petits ambitieux attaquent et ne cesseront d'attaquer. Nous ne le suivrons pas depuis cette époque. Aux yeux des hommes de bonne-foi, sa vie politique suffit pour sa justification. On lui a fait un crime de la déclaration de guerre à la Grande-Bretagne, qu'il a évidemment provoquée, et ceux qui l'en accusaient, voulaient qu'on renversât tous les trônes de l'univers. Brissot qui avait vécu long-temps à Londres, connaissait le génie du peuple Anglais et de son gouvernement : il était bien persuadé qu'il n'y avait aucune mesure à garder, que c'était un ennemi implacable qu'il fallait se hâter de prévenir. Ce sera un problême difficile à résoudre que les motifs qui ont produit cette lenteur, ce défaut d'énergie à combattre la puissance que nous avions le plus de raison et d'intérêt d'accabler. Si dans les beaux jours de notre ferveur guerrière, dans ces jours aussi féconds pour nous, en prodiges au-dehors, qu'en crimes au-dedans, vingt mille guerriers eussent franchi le détroit de la Manche, cette île, si superbe, ne serait plus peut-être pour l'Europe qu'un objet de compassion, et l'événement eut justifié la politique et la sagacité de Brissot.

Il n'écrivit point une seule page qui ne portât

l'empreinte d'un respect profond pour la morale ; il était fortement persuadé du dogme consolant d'un dieu rémunérateur.

Il n'était pas de ces hommes dont les mœurs sont en contradiction avec les écrits. Il n'eut pas même à se reprocher ces égaremens que la fougue de l'âge fait souvent excuser. Il était très-jeune lorsqu'il passa quelques années à Boulogne, commune dont la population s'élève à peine à dix mille âmes. On sait que dans les petites villes on est connu de tout le monde, qu'on y poursuit le vice comme on poursuit le ridicule dans les capitales. Brissot y vécut estimé et recherché de tout ce qu'il y avait de personnes capables d'apprécier les talens. J'étais lié avec plusieurs hommes respectables, qui m'en parlèrent toujours avec l'éfusion de la sensibilité. Je n'étais point en âge, lorsqu'il vécut parmi mes compatriotes, d'avoir des rapports avec lui. Il travaillait alors à une feuille intitulée : *Le Courrier de l'Europe*, le meilleur ouvrage périodique qui parût avant la révolution, et qui donna même souvent de l'ombrage au gouvernement. Ce fut l'origine de ses querelles avec Morande, auteur du gazetier cuirassé, d'une vie de madame Dubarry, écrivain dont la plume était vénale et les mœurs infâmes.

Cet intrigant, ce stipendiaire de Pitt, car tous ces titres lui ont été conférés avec une égale justice, laisse une veuve et des enfans dans l'indigence. Tel est le faible tribut que j'ai cru devoir

à sa mémoire. Je ne me serais point imposé cette tâche, si je ne m'y étais vu forcé par le silence des écrivains capables de la remplir avec succès. Mais qu'importent les talens quand il s'agit de défendre l'innocence, de réhabiliter la vertu dans ses droits? Il suffit d'avoir une âme sensible et un cœur que révoltent l'injustice et la perversité.

ERRATA.

Communiquent, *page* 2, *ligne* 25, *lisez* communiquant.

Une prairie assez verte, *p.* 13, *l.* 19, *lis.* assez vaste.

Qui succèdent, *p.* 15, *l.* 13, *lis.* qui se succèdent.

A peine le fardeau. Quand, etc. *p.* 17, *l.* 2, *lis.* à peine le fardeau, quand, etc.

Le repos prophétique, p. 18, l. 10, lis. *ce repos prophétique*.

Shœmake, p. 23, l. 6, lis. *Sumak*.

Fût un texte, *p.* 41, *l.* 8, *lis.* fut un texte.

Disparut, *p.* 66, *l.* 6, *lis.* s'évanouirent.

Warmspring, p. 77, l. 10, lis. *Warm-Spring*.

Se prolonge des sommets, *p.* 81, *l.* 5, *lis.* se prolonge sur des sommets.

Le prétexte d'une faveur, *p.* 81, *l.* 5, *lis.* le manteau de la faveur.

Frères, *p.* 109, *l.* 24, *lis.* frère.

Worck, *p.* 115, *l.* 22, *lis.* work.

Vînt, *p.* 123, *l.* 6, *lis.* vint.

En était, *p.* 126, *l.* 15, *lis.* en étaient.

Le dernier mémoire de la, etc. *p.* 127, *l.* 14, *lis.* le dernier ouvrage de la, etc.

Le premier Mars 1790, *p.* 153, *l.* 19, *lis.* le premier Mars 1779.

Aggresseurs, *p.* 154, *l.* 1, *lis.* agresseurs.

Qu'elle est avare avec, *p.* 158, *l.* 20, *lis.* qu'elle est dévorante chez.

Au systême oppressif, *p.* 162, *l.* 7, *lis.* au plan oppressif.

De *Sufforlk*, p. 164, l. 11, *lis.* de *Suffolk.*

Qu'on ne pouvait s'effectuer, *p.* 195, *l.* 18, *lis.* qu'on ne pouvait effectuer.

Avec prétention, *p.* 204, *l.* 12, *lis.* avec prévention.

Qu'elles remplirent, *p.* 219, *l.* 15 et 16, *lis.* qu'elle remplit.

Dût trouver, etc. *p.* 263, *l.* 23, *lis.* dut trouver, etc.

Mais Md. B**, *p.* 293, *l.* 9, *lis.* Md. B**.

Banquet nuptiale, *p.* 319, *l.* 9 et 10, *lis.* banquet nuptial.

Je place la présente édition sous la sauve-garde des loix et de la probité des citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les tribunaux tout contrefacteur, distributeur ou débitant d'*édition contrefaite ; j'assure même au citoyen qui me fera connaître le* contrefacteur, distributeur ou débitant, *la moitié du dédommagement que la loi accorde.* Paris, ce 25 Pluviôse, l'an cinquième de la République française, une et indivisible.

Cocheris

